



DIRIGÉ PAR JACQUES PIATIGORSKY - JACQUES SAPIR

L'Empire khazar VII^e-XI^e siècle

L'énigme d'un peuple cavalier

Collection Mémoires

COLLECTION MÉMOIRES



Collection dirigée par Henry Dougier

Illustration de couverture : © Oleg Vladimirovitch Fedorov

N° 114 - mars 2005 - ISSN : 1157-4488 - ISBN : 2-7467-0633-4 - 19 euros

www.autrement.com

Les Khazars : une énigme historique de la taille d'un empire disparu qui aurait duré du VII^e au XI^e siècle de notre ère et qui s'étendait entre la mer Caspienne et la mer Noire, de la Volga à la chaîne du Caucase, au croisement des grandes routes commerciales et des zones d'influence des trois spiritualités chrétienne, juive et musulmane.

Comment retracer l'histoire de ce peuple cavalier d'origine turco-mongole ? Pourquoi les Khazars se sont-ils convertis massivement au judaïsme ? Pourquoi leur empire s'est-il écroulé ? Pourquoi ont-ils été si longtemps oubliés ? Et pourquoi, d'Arthur Koestler à Marek Halter, font-ils rêver ? Voilà les questions auxquelles tente de répondre cet ouvrage, mettant à contribution spécialistes et passionnés de la Russie.

Ouvrage dirigé par Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir.
Avec Jean-Louis Gouraud, Marek Halter, Svetlana Alexandrova Pletneva et Alexei Terechtchenko.



9 782746 706330

Imprimé et broché en France

L'Empire Khazar

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Chloé Pathé.

© 2005 by les Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine,
75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

E-mail : contact@autrement.com

ISBN : 2-7467-0633-4. ISSN : 1157-4488.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005. Imprimé en France.

L'EMPIRE KHAZAR

VII^e-XI^e siècle, l'énigme d'un peuple cavalier

Prologue de Marek Halter

Avec des textes de Jean-Louis Gouraud, Jacques Piatigorsky,

Svetlana Alexandrova Pletneva et Alexei Terechtchenko

Qui d'entre nous en a entendu parler ?
Si une seule phrase de Platon concernant l'Atlantide, une
fable fabuleuse qui aurait existé il y a peut-être mille ans au-delà des
colonnades d'Hésiode, a fait naître des générations de chefs, héros et
de romanciers, que dire de l'empire khazar, qui fut une sorte
d'Atlantide...
Et dans un monde où, dans une région de la Danie
Vulgaire, les tribus, les peuples, les nations, les royaumes occupent la
Crépuscule, où les empereurs byzantins et les sultans turcs et
les armées arabes ont mené des siècles durant une lutte
éternelle de...
Éditions Autrement - collection Mémoires n° 114

L'EMPIRE KHAZAR

VII-XI siècle, l'énigme d'un peuple cavalier

Prologue de Marek Halter

Avec des textes de Jean-Louis Courant, Jacques Pignatari,
Zvetlana Alexandrova Pletneva et Aleksandr Tcherchenko

PROLOGUE. SUR LES TRACES DES KHAZARS

Marek Halter

1

Nous avons l'impression que l'Histoire nous a déjà été contée. Que nous savons tout, ou presque, de notre passé et du passé de nos voisins. Que l'humanité, même si nous sommes parfois surpris par ses réactions, n'a plus pour nous de secrets.

Et voilà que nous découvrons avec étonnement qu'elle recèle encore des pans cachés, des zones d'ombre, des énigmes. La plus récente est celle des Khazars.

Qui d'entre nous en a entendu parler ?

Si une seule phrase de Platon concernant l'Atlantide, une île fabuleuse qui aurait existé il y a neuf mille ans au-delà des colonnes d'Hercule, a fait rêver des générations de chercheurs et de romanciers, que dire de l'empire khazar, qui est une sorte d'Atlantide juive ?

Établis depuis une haute antiquité dans la région de la basse Volga, les Khazars, peuple d'origine turkmène, ont occupé la Crimée, ont bâti Kiev, ont gagné des batailles contre Byzance et les armées de l'islam et ont étendu leur pouvoir sur un territoire allant du Boug et du Dniepr jusqu'au fleuve Oural et, au nord,

jusqu'à la moyenne Volga, à l'Oka et aux sources du Donets. Cela signifie sur toute la partie européenne de la Russie d'aujourd'hui.

Or en 740, à la stupéfaction du monde, les Khazars se convertissent au judaïsme.

Pourquoi à l'époque où les religions dominantes, la chrétienté et l'islam, contrôlent les grandes puissances, telles Byzance, l'Empire carolingien et le califat de Bagdad, ce peuple d'origine aryenne choisit-il la religion la plus persécutée de par le monde ? Pourquoi trois siècles plus tard a-t-il complètement disparu ?

2

Les Khazars, donc ! Ils forment, en plein Moyen Âge, un vaste empire juif dans cette Europe dont ils dessinent les frontières.

Constantin VII, qui était au ^x siècle empereur de Byzance et historien connu, raconte que les lettres adressées à son époque au pape à Rome, ainsi qu'à l'empereur d'Occident, portaient un sceau de deux sous d'or, tandis que pour les messages destinés au roi des Khazars le sceau valait trois sous d'or au moins.

Étonnant, n'est-ce pas ?

Compréhensible pourtant ! Pour Constantinople, la paix avec les Khazars, ses voisins, était plus importante qu'avec le pape ou Charlemagne.

Qui étaient-ils donc, ces fameux Khazars ? D'où venaient-ils ?

Ils faisaient partie de cet ensemble de peuples qui, au premier siècle de notre ère, parcouraient les steppes d'Asie centrale. Peuples apparentés aux Turcs et qui avaient reçu le nom collectif

de Turkmènes. Le mot *turc* signifiait dans leur langue « fort ». Ne dit-on pas encore aujourd'hui « fort comme un Turc » ?

Au ^v siècle, les Chinois, trop longtemps harcelés par ces désagréables voisins, les repoussèrent vers l'ouest en amorçant ainsi une de ces avalanches qui s'abattaient régulièrement du fond de l'Asie centrale sur l'Occident. Parmi ces peuples qui traversaient l'Oural et envahissaient les plaines de la Volga jusqu'à l'Ukraine d'aujourd'hui, s'en trouvait un plus rapide et mieux organisé que les autres et qui bientôt les dominerait tous : les Khazars.

Le mot *Khazar* signifie « les hommes qui passent ». Les nomades, les passeurs. Or les premiers Hébreux, ceux de la Mésopotamie qui partent il y a 4 000 ans avec Abraham vers le pays de Canaan, s'appellent *Ivrim*, ce qui signifie exactement la même chose : « les hommes qui passent ». Les passeurs.

Une troublante coïncidence, n'est-ce pas ? Or ce n'est peut-être pas un hasard car certaines chroniques persanes et arabes font remonter les Khazars à Japhet, fils de Noé, frère de Sem, dont les descendants s'appellent Sémites.

Nous savons ce que sont devenus les Sémites ; ils se font aujourd'hui la guerre au Proche-Orient. En revanche, nous ne savons rien sur les descendants de Japhet.

3

L'effondrement de l'empire des Huns après la mort d'Attila a laissé l'Europe ouverte à toutes les aventures. Les Khazars s'installent tout d'abord dans les riches contrées de Transcaucasie, Géorgie et Arménie.

Durant la seconde moitié du ^{vi} siècle, ils acquièrent une véritable hégémonie parmi les tribus situées au nord du Caucase. Elles sont d'ailleurs pour la plupart très vite absorbées par ces

redoutables guerriers, « hommes grands », dont nous parlent les voyageurs arabes de l'époque, « hommes au teint blanc, aux yeux bleus et aux longs cheveux roux ».

Ce sont les Bulgares qui opposeront le plus de résistance à l'expansion khazare. Ils subissent une défaite écrasante vers 641. Après quoi leur nation se scinde en deux, une partie émigre vers le Danube pour s'infiltrer dans la Bulgarie actuelle, l'autre remonte vers la moyenne Volga, où elle crée un royaume dans la mouvance des Khazars.

Peu à peu, les Khazars étendent leur influence. Vers la fin du VII^e siècle, ils dominent un territoire immense. Prenez une carte et regardez : les Khazars occupent au sud tout l'espace entre la mer Noire et la mer Caspienne, ainsi que la plus grande partie du Caucase. À l'est, ils englobent la mer d'Azov et au-delà les steppes kazakhes. À l'ouest, ils contrôlent presque toute l'Ukraine d'aujourd'hui et construisent une ville : Kiev. En khazar, Kiev signifie « au bord de l'eau ». Au nord, ils arrivent jusqu'à la mer Baltique.

Comprenant qu'ils ne sont pas assez nombreux pour occuper efficacement des territoires aussi vastes et soumettre tant de peuples distincts, ils inventent une occupation plus efficace et plus pacifique : le contrôle de voies de communication et de commerce. Ils inaugurent une sorte de péage que nous avons introduit à l'entrée de nos autoroutes. Imaginez qu'ils le font déjà voici plus de mille ans ! Tout bateau qui descend un des multiples fleuves qui coulent du nord au sud, tout chariot qui emprunte la route de la soie, par exemple, doit s'acquitter d'une taxe égale à dix pour cent de la valeur des marchandises transportées.

Aussi, les Russes, les Varègues, les Alains, les Petchenègues, les Bulgares, les Magyars, les Polanes... tout en restant autonomes étaient dépendants de l'empire khazar et obligés de respecter ses lois.

En l'an 622, date marquant le début de l'Hégire, la fuite de Mahomet à Médine et le début de l'ère musulmane, les Arabes, sous leurs verts étendards qui symbolisent le rêve des hommes du désert, les verts pâturages, s'élancent à la conquête de l'Europe.

À l'époque, ils contrôlent déjà la Perse, la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, et forment autour de l'Empire byzantin un demi-cercle s'étendant de la Méditerranée au Caucase et aux rives méridionales de la Caspienne.

Pour approcher l'Europe, les Arabes empruntent deux routes. La première passe entre l'océan Atlantique et les Pyrénées, la seconde entre les monts du Caucase et la mer Caspienne. Mais voilà que le gigantesque mouvement de tenaille que les musulmans ont amorcé se trouve bloqué presque en même temps à ses deux extrémités. Comme les Francs et Charles Martel sauvent la Gaule et l'Europe occidentale, les Khazars préservent de l'islam les marches orientales de la Volga, du Danube et de l'Empire byzantin.

La bataille entre les Khazars et les Arabes eut lieu aux portes de Derbent. D'après les historiens arabes, elle fut terrible. On parle d'armées dont chacune aligne cent mille et même trois cent mille hommes. Plus nombreuses probablement que celles qui décidèrent du sort du monde occidental à la bataille de Tours vers la même époque.

Victorieux, les Khazars traversent la Géorgie et l'Arménie pour infliger en 730 une autre défaite aux Arabes près d'Ardabil, en Iran, et avancent jusqu'à Mossoul. Ils se trouvent alors à mi-chemin de Damas, capitale du califat. Mais les musulmans lèvent des troupes fraîches qui endiguent l'avance des Khazars et ils assiègent Constantinople. Peine perdue : une fois encore, les envahisseurs sont contraints de repasser le Caucase.

C'est à la suite de cette nouvelle victoire que l'héritier du trône de Byzance épouse une princesse khazare. Leur fils gouvernera l'empire sous le nom de Léon le Khazar.

L'historien russe Artamonov, contraint par Staline d'abandonner ses recherches parce qu'il avait osé écrire que le premier État russe devait tout aux Khazars, note que « la Khazarie fut le premier État féodal d'Europe orientale à pouvoir se comparer à l'Empire byzantin et au califat arabe ».

Or à cette époque, en pleine gloire donc, le roi khazar Boulan décide de se convertir et de convertir son royaume au judaïsme. Cet événement surprenant est unique dans l'histoire de l'humanité.

5

Pourquoi en l'an 740 les Khazars se convertissent-ils au judaïsme ? Si le fait est attesté par de multiples sources, les explications divergent.

Un empire a besoin d'une idéologie, d'une stabilité, d'un ciment pour lier toutes ses parties éparses représentées par des peuples, des langues et des cultures. Or les seules idéologies connues au Moyen Âge étaient les religions.

Le roi Boulan, en contact avec Byzance et le califat, a vite compris que le chamanisme primitif des Khazars était non seulement barbare et démodé, en comparaison avec les grandes religions monothéistes, mais en outre impuissant à conférer aux chefs l'autorité juridique et spirituelle dont jouissaient les souverains des empires théocratiques.

Alors pourquoi le judaïsme ? Pourquoi pas le christianisme ou l'islam ?

On dit que le khagan Boulan a convoqué les représentants des trois religions monothéistes et leur a demandé de lui expliquer les raisons de leur foi. En fait, il leur a dit : « Séduisez-moi ! » Après que chacun lui a eu raconté les avantages de sa religion, le roi a choisi le judaïsme. La raison est que, pendant le débat, pour prouver la véracité de leurs dires, les représentants de la chrétienté et de l'islam se référaient constamment à l'Ancien Testament, au judaïsme. Le roi conclut qu'il était plus avantageux et plus agréable, quand on avait soif, d'aller directement à la source que de boire dans le seau des porteurs d'eau.

C'est ainsi qu'Ihouda Halevy, l'un des plus grands philosophes juifs du Moyen Âge, explique la décision du roi Boulan, devenu le roi David. Dans un livre intitulé *Le Kuzari*, publié à Cordoue en 1140, il met en scène ce fameux débat entre les représentants des trois religions monothéistes. Mais c'est le sous-titre de son livre, « Apologie de la religion méprisée », qui résume mieux que tous les commentaires les sentiments des juifs exilés à l'annonce de la conversion des Khazars.

Je crois pour ma part que, dans cette étonnante décision, la raison politique a joué elle aussi un rôle non négligeable. L'empire khazar représentait une troisième force entre le monde chrétien et musulman. Il n'aurait pourtant pas pu maintenir son indépendance en adoptant le christianisme ou l'islam, car un tel choix l'aurait immédiatement soumis à l'autorité soit de l'empereur byzantin, soit du calife de Bagdad.

Comment les Khazars ont-ils vécu leur judaïsme ? Quels étaient leurs rapports avec la diaspora ? Quelle langue, quel alphabet utilisaient-ils ?

La nouvelle de la conversion de tout un empire au judaïsme a mis longtemps à se transmettre parmi les communautés juives dispersées à travers le monde. Ce n'est qu'en 958 que le chef de la communauté juive de Cordoue et conseiller du calife, le rabbin Hasdaï Ibn Chaprut, décide d'envoyer une ambassade auprès de l'un des descendants du roi Boulan, le khagan Kagan Joseph, roi des Khazars. À la tête de cette ambassade se trouve un jeune homme, Isaac Ben Eliezer. Il est porteur d'une lettre dans laquelle Hasdaï Ibn Chaprut interroge le Khazar sur sa judaïté. Isaac Ben Eliezer met plus d'un an à arriver à Sarkel, au bord du Don, la plus puissante citadelle khazare, et il met presque deux ans pour revenir avec la réponse du khagan. Cette correspondance qui date de l'an 960 représente un des rares écrits attestant l'existence de cette « Atlantide juive ». Une copie se trouve à la bibliothèque de Chris Church à Oxford et une autre à la bibliothèque nationale de Saint-Petersbourg.

Même si la lettre du khagan Joseph était écrite en hébreu, les Khazars parlaient leur propre langue, mélange de perse et de mots hébraïques que l'on nomme encore aujourd'hui le *tath*.

La révolte des Russes, soutenue par plusieurs peuples formant l'empire, eut raison des Khazars. Au début du XI^e siècle, tombe leur capitale et symbole de leur puissance, Itil, sur les rives de la mer Caspienne.

Je crois personnellement, avec Arthur Koestler, que si une partie des Khazars s'intègrent au royaume russe à ses débuts, la plupart d'entre eux fuient en Europe centrale, où ils rencontrent le flux d'immigrés juifs de France et d'Allemagne poussés par les croisades. De leur rencontre naît le judaïsme ashkénaze. Les noms de famille Kagan, Kaganovitch, ou encore des villages en Pologne comme Kaganka attestent dans cette région la présence des juifs khazars.

Une minorité de Khazars n'a cependant jamais quitté le Caucase, son fief. Elle y vit à ce jour sous le nom de « Juifs des montagnes ». D'Azerbaïdjan au Daguestan, des villages entiers sont habités par des juifs parlant le *tath* qui se réclament de leurs ancêtres les Khazars.

On raconte qu'à la fin des années 1930 Staline, attaché à son Caucase natal, feuilletant l'atlas de la région, découvrit avec horreur le nom d'un bourg appelé Yevreïskaïa Sloboda, « village juif ». C'est ainsi qu'en un quart de seconde le mot « juif » disparut de la carte de la région et que le village prit le nom de Krasnaïa Sloboda, « village rouge ». Cela n'empêche pas ses habitants d'aujourd'hui d'entretenir plusieurs synagogues où ils prient le visage tourné vers Jérusalem. Quant au vent qui s'élève au début de septembre et annonce l'arrivée de l'hiver, ils le nomment le « vent des Khazars ».

Marek Halter

INTRODUCTION. LES KHAZARS, PEUPLE DES STEPPES :
RÊVES ET RÉALITÉ

Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir

Les Khazars : un destin ?

Quelle étrange aventure que celle des Khazars et combien tragique fut leur destin ! Ce peuple turco-mongol, dont les choix religieux, quoique entièrement logiques et cohérents, n'en furent pas moins assez extraordinaires, entra dans l'histoire par la grande porte et en sortit par une trappe profonde et obscure. Les Khazars devinrent un des grands peuples oubliés de l'histoire, ne laissant derrière eux aucune trace et quasiment aucun témoignage. Les quelques ouvrages qui les mettent en scène sont soit épuisés et introuvables, soit ne sont purement et simplement pas traduits en français¹ !

Y a-t-il des raisons à ce mur de ténèbres ? Pourquoi l'histoire a-t-elle retenu le nom des Huns et celui d'Attila, alors que celui des Khazars est entièrement inconnu ou presque ? Certes les Huns dévastèrent l'Europe actuelle et se mesurèrent à l'Empire

1. Arthur Koestler, *The Thirteenth tribe*, Hutchinson of London, 1976, quasiment introuvable en anglais comme en français ; D.M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, 1954, introuvable ; M.I. Artamonov, *Études sur l'histoire des anciens Khazars*, Leningrad, 1936, et *Histoire des Khazars*, Leningrad, 1962, non traduits du russe.

romain, laissant ainsi leur empreinte, tandis que les Khazars ne s'attaquèrent pas aux peuples qui occupaient ce qui est aujourd'hui l'Europe occidentale. Mais les Khazars, comme nous le verrons plus loin, furent des alliés essentiels de Byzance – Léon le Khazar en fut même empereur – et un adversaire redoutable et redouté de l'islam. Le rôle des Khazars dans le grand théâtre de l'histoire fut plus grand et marquant que celui de leurs cousins les Huns, et pourtant ils ne laissèrent pratiquement rien : pas de chroniques, pas de littérature, pas d'écrits. Ce que l'on sait d'eux, on le sait par d'autres peuples, à travers quelques documents épars et peu nombreux. Même l'historiographie byzantine ne nous est pas d'un grand secours car elle était en perdition au moment de l'alliance stratégique de Byzance avec les Khazars, l'Empire byzantin ayant alors entamé son déclin. L'archéologie nous donne plus d'informations, mais les antiques villes de l'empire khazar restent encore à découvrir.

Cependant, cela n'explique pas tout. En effet, les Khazars dérangent : mieux vaut les laisser engloutis dans les impénétrables replis d'une mémoire oubliée. Leur conversion au judaïsme fut contestée par la hiérarchie religieuse orthodoxe juive, ou en tout cas mal perçue. En effet, cette conversion vient bouleverser l'architecture conventionnelle de la relation entre peuple, nation et religion dont cette hiérarchie s'est faite le vecteur. Quant aux dirigeants du Parti communiste de l'Union soviétique, à commencer par Staline lui-même, ils firent tout pour effacer jusqu'au plus petit souvenir de l'empire khazar ; Staline avait-il besoin de s'exposer à une revendication nationale de plus ? Dans le chapitre 2, Alexei Terechtchenko montre l'étrange relation que Staline et l'URSS entretenirent avec l'histoire khazare, et combien cette relation tortueuse fut nuisible à l'étude de ce peuple dérangent.

Les auteurs ont donc tenté de lever un coin du voile qui recouvre encore le destin de ce peuple hors du commun, en ayant toujours eu à l'esprit le souci primordial de distinguer clairement

la vérité historique – ce que nous savons avec certitude – de la spéculation intellectuelle ou du rêve². Car c'est peu de dire que les Khazars ont fait rêver. Ils ont tous les attributs du mythe : une origine mystérieuse, un pouvoir éclatant qui bouleversa la balance des forces en cette partie du monde, une fin catastrophique qui les emporta dans le néant. On retrouve ici tous les archétypes traditionnels d'une vérité romanesque sur de « grands Anciens » oubliés. Toutefois, le rêve n'a pas toujours été innocent, surtout quand on a convoqué l'histoire à des fins de légitimation politique.

Ainsi, Arthur Koestler se laissa-t-il emporter dans son livre *La Treizième Tribu*³ par une sorte d'exaltation qui l'amena à déclarer, sans preuves tangibles, que tous les juifs ashkénazes étaient d'origine khazare. Ses présomptions étaient fondées sur le fait que des millions de juifs apparurent en Europe de l'Est sans que l'on sache vraiment d'où ils venaient. Certainement pas, affirmait Arthur Koestler, des quelques dizaines de milliers de juifs ayant fui l'Europe occidentale. Comment quelques milliers d'individus auraient-ils pu se transformer en millions quelques siècles plus tard ? La démographie est une science qui réserve bien des surprises⁴ ; au bout du compte, les affirmations d'Arthur Koestler n'étaient probablement que des suppositions.

2. Les auteurs ont voulu à tout prix éviter le piège consistant à utiliser les Khazars, leur histoire, leur héritage, pour servir on ne sait quelle idéologie : la vérité, la simple vérité, se suffit à elle-même.

3. Voir *infra*, « Arthur Koestler et les Khazars : l'histoire d'une obsession ».

4. L'*American Journal of Human Genetics* note que des études ADN montrent que Gengis Khan (1167-1227) a 16 millions de descendants. Ce travail, dirigé par le professeur Chris Tyler-Smith de l'université d'Oxford, est du plus grand sérieux. Un pourcentage important des hommes vivant en Chine, au Pakistan, en Ouzbékistan et en Mongolie présentent plusieurs traits identiques sur le chromosome Y, transmis sans modification chez les garçons. Le chiffre cité peut paraître extravagant, mais Gengis Khan eut de nombreuses femmes, le fils qui lui succéda eut quarante enfants et son petit-fils Kubilay Khan eut vingt-deux enfants légitimes. On le voit, les études de l'ADN réservent bien des surprises ! Et nous n'en sommes pas au bout. Cette étude a été citée par *Le Figaro* du 17 janvier 2003.

C'est cette voie que nous avons voulu éviter : ce qui est prouvé est prouvé, ce qui ne l'est pas n'est qu'une supposition. Nous avons voulu, tout au long de cet ouvrage, suivre cette démarche « méthodologique ». Ce n'était évidemment pas facile !

Paul Wexler, du département de linguistique de l'université de Tel-Aviv, note que l'étude grammaticale des langues est plus sûre que celle du vocabulaire pour en déterminer l'origine⁵. En effet, les emprunts de vocabulaire d'une langue à une autre sont fréquents, tandis que les structures grammaticales sont immuables. C'est pourquoi il estime que le yiddish et l'hébreu contemporains sont de nature slave, bien que le yiddish, par exemple, soit rempli de vocabulaire allemand.

Ainsi, Paul Wexler en conclut que seule une infime portion des juifs ashkénazes est d'origine moyen-orientale. L'immense majorité, selon lui, est d'origine slave et convertie, souvent avant l'ère chrétienne. Il estime que ces conversions eurent lieu essentiellement dans la région des Balkans actuels. Finalement, Paul Wexler associe dans une même famille les juifs ashkénazes avec les Avars (d'origine turque), les Scythes (d'origine iranienne), les Magyars, les Obodrites, les Polabiens, les Daces et les Phrygiens. Il note que Burckhardt⁶ indiqua en 1910 qu'« une des particularités des Grandes Cultures est leur capacité à renaître. Le même peuple ou un autre venu plus tard assume, comme étant la sienne, une ancienne culture, soit par une sorte de droit d'héritage, soit par admiration ». Ou bien, comme le note Paul Lewis en 1975 : « Cyrus est mort depuis vingt-cinq siècles et oublié par son propre peuple bien que d'autres peuples s'en souviennent encore et l'honorent. » Paul Lewis aurait pu ajouter la phrase de Renan : « L'oubli et même l'erreur historique sont un facteur essentiel de la création d'une nation. »

5. Paul Wexler, *The Ashkenazic Jews : A Slavo-Turkic People in Search of a Jewish Identity*, Columbus, Ohio, Slavica Publishers Inc. 1993.

6. Jacob Burckhardt (1818-1897), historien suisse de langue allemande.

Curieusement, le peuple khazar n'est pas le seul peuple des steppes à proclamer ses origines sémites alors que celles-ci sont très probablement imaginaires. En effet, les Pachtounes, qui représentent quarante pour cent de la population afghane, qui dirigèrent les affaires afghanes pendant plus de deux siècles jusqu'à la déposition du dernier roi, Durrani Zaher Chah, en 1973, et qui de plus constituèrent le gros des troupes des taliban, sont très probablement d'origine indo-européenne. Pourtant, ils prétendent descendre de Qais, compagnon du prophète Mahomet et, à ce titre, se considèrent comme sémites⁷. D'autres peuples ont des prétentions tout aussi étranges. Dans *L'Homme nomade* (Fayard, Paris, 2003), Jacques Attali note : « Même disparus, les Sarmates resteront dans le souvenir de l'Europe comme l'élite des nomades indo-européens. Au xvii^e siècle, la noblesse polonaise revendiquera encore une hypothétique origine sarmate. Au xx^e siècle, des Allemands prétendront descendre des Sarmates parce que, on l'a vu, on peut leur attribuer une incertaine ascendance aryenne. »

On le constate, démêler le vérifié du probable, le probable du possible, le possible du rêvé et du mythifié n'est pas chose facile. Cela nous renvoie à l'extrême maigreur des sources historiographiques quant à notre objet.

Ainsi, dans un ouvrage sur les peuples des steppes⁸, Erik Hildinger ne mentionne qu'une seule fois les Khazars en indiquant que « les Magyars étaient les clients des Khazars, un puissant peuple turc qui était resté dans les steppes ». En revanche, les Huns, les Avars, les Bulgares, les Magyars, les Tatars, les Mandchous font l'objet de chapitres entiers.

7. Voir Ahmed Rashid, *L'Ombre des taliban*, Paris, Éditions Autrement, 2001.

8. Erik Hildinger, *Warriors of the Steppes : A Military History of Central Asia, 500 BC to 1700 AD*, Da Capo Press 1997.

Autre exemple, dans *Deux Siècles ensemble*⁹, Alexandre Soljenitsyne commence son livre par cette phrase : « On pourrait prendre pour point de départ des relations entre Juifs et Russes les guerres entre la Russie de Kiev et les Khazars, mais ce ne serait pas rigoureusement exact car seule l'élite dirigeante des Khazars était d'origine juive, eux-mêmes étaient des Turcs convertis au judaïsme. ». Dans une note, Soljenitsyne ajoute : « Khazars : ancien peuple de race turque établi depuis une haute antiquité dans la région de la basse Volga. Au vii^e siècle, ils fondèrent un vaste empire, de l'Oural au Dniepr, qui déclina au x^e siècle après leur défaite par le prince de Kiev Sviatoslav (966). »

Et c'est tout sur les Khazars.

Quel était donc ce peuple mystérieux ?

Les Khazars : une histoire (presque)

typique d'un peuple des steppes

Le peuple khazar se forma au vi^e siècle de notre ère en fusionnant des éléments sabyres, turcs, barsiles et ouigours. Il s'agit donc essentiellement d'un peuple turco-mongol. À l'origine de leur histoire vassaux des Turquêtes, qui avaient constitué un empire allant de la mer Noire à la Chine, ils s'en affranchirent au début du vii^e siècle, lorsque l'Empire turquète s'effondra. Après une victoire importante contre les Bulgares en 670, les Khazars constituèrent aux vii^e et viii^e siècles de notre ère un immense empire qui dura trois siècles. Leur apogée date de cette époque (Alexei Terechtchenko développe en détail l'histoire des Khazars dans le chapitre 1).

Leur rôle dans l'histoire fut éminent, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, en s'alliant à Byzance; ils prolongèrent la

9. Alexandre Soljenitsyne, *Deux Siècles ensemble, 1795 – 1995, tome I, Juifs et Russes avant la révolution*, Paris, Fayard, 2002, p. 15.

vie de cet empire. Les mariages entre grandes familles khazares et byzantines furent fréquents. Le fils de Constantin V et de la princesse khazare Tchitchak régna à Byzance au VIII^e siècle sous le nom de Léon IV le Khazar. Ensuite, ils continrent efficacement la poussée arabe au nord. En guerre fréquente avec l'islam, ils empêchèrent l'empire de Mahomet de s'étendre entre la mer Noire et la mer Caspienne et, de là, plus au nord et à l'ouest.

S'ils furent finalement vaincus, ce fut par le nouvel État russe à la fin du X^e siècle, en la personne de Sviatoslav, prince de Kiev. C'est que, au fil des ans et des siècles, les Khazars oublièrent leurs antiques vertus guerrières pour devenir de riches marchands. On pourrait croire, ici encore, à l'archétype d'une historiographie tentant de résumer des parcours complexes sur le modèle du couple « grandeur et décadence ». Néanmoins, la position stratégique de l'empire khazar au carrefour de grandes routes commerciales, leurs talents de cavaliers permettent de penser que, de prédateurs initiaux, ils se transformèrent assez rapidement, et avec succès, en opérateurs commerciaux. Sur un autre mode, maritime celui-là, l'histoire des Vikings – ces nomades des mers comme les Khazars furent des nomades des terres – nous rappelle que guerre et commerce ne s'opposent pas nécessairement. Ils s'imbriquent et se complètent.

Mais le trait le plus étonnant de leur histoire est leur parcours religieux. En effet, au VIII^e siècle, ce peuple païen, qui pratiquait le culte du cheval, prit la décision, extravagante en apparence, de se convertir au judaïsme. Alexei Terechtchenko analyse, en excellent historien, le processus de cette décision dans le premier chapitre. Il montre également les limites de nos connaissances concernant tant la rapidité ou la lenteur de la conversion que le développement du judaïsme parmi les Khazars – seulement dans la haute noblesse ou également dans une partie du peuple. Ce que l'on sait assurément, c'est que les Khazars se convertirent. Pourquoi ?

La réponse à cette énigme est simple. Cernés par un empire chrétien – Byzance – et un califat musulman en pleine expansion, les Khazars choisirent pour s'affirmer la troisième grande religion monothéiste : le judaïsme. Le paganisme, en déroute, ne permettait pas de s'affirmer comme une grande puissance respectable ; le christianisme impliquait automatiquement la subordination à Byzance, l'islam au califat. Restait cette religion persécutée, mais la première des grandes religions monothéistes, pratiquée déjà par de nombreux fidèles. Les Khazars adoptèrent le judaïsme comme symbole de leur indépendance et de leur désir de grandeur. L'histoire allait leur donner raison et tort tout à la fois¹⁰. Raison car la Khazarie put s'imposer face au califat et à Byzance comme une grande puissance de rang égal ; tort car ce choix religieux fut une cause constante de discorde à l'intérieur de l'empire et fut une des raisons de sa perte. Et comme nous l'avons déjà noté, des Khazars, il ne resta rien. Du moins en apparence...

Le choix religieux des Khazars fut-il une des raisons de leur perte ? La question est moins rhétorique qu'il ne le semble : en ces temps, le choix religieux représentait une allégeance politique, voire impériale. La confusion entre les sphères publique et privée était totale ; le recoupement entre le religieux et le politique complet. Il faudra attendre plus de cinq cents ans pour que, à la fin du brillant et tragique XVI^e siècle, Jean Bodin, l'auteur des six livres de *La République* (1576), puisse, dans le *Colloquium Heptaplomeres*, penser le refoulement de la religion vers la sphère privée – ce que nous appelons aujourd'hui la laïcité – comme condition de la vie pacifique en société¹¹. Au sein de l'Empire

10. Arthur Koestler note avec justesse que la dialectique des Khazars était la même que celle des non-alignés pendant la guerre froide : capitalisme ou communisme ? Washington ou Moscou ?

11. Voir J. Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Paris, Aubier Montaigne, 1955, 2 vol. vol. 2., p. 153-159. Il faut noter que Bodin reste critique à l'égard de l'athéisme, dans lequel il voit un nihilisme, un refus de toute loi.

khazar, les chrétiens et les musulmans étaient fort nombreux. Les Khazars, pour composer avec eux, pratiquèrent une politique fort peu répandue au Moyen Âge : la tolérance religieuse, tolérance forcée étant donné les circonstances, mais tolérance néanmoins. Sans doute y a-t-il dans cette tolérance une partie de l'héritage khazar qui mérite d'être mise en lumière et méditée...

Ce qui perdit finalement les Khazars est qu'ils oublièrent peu à peu qu'ils étaient un peuple des steppes résistant et aguerri, pour devenir non pas des marchands mais des intermédiaires de marchands, placés à des points suffisamment stratégiques et inspirant suffisamment de crainte pour collecter tribut et impôts afin de s'enrichir. Ainsi, ils attirèrent l'envie sans conserver les moyens de s'en prémunir.

Les Khazars : un peuple des steppes parmi tant d'autres

De ces peuples des steppes craints et admirés, il faut dire quelques mots. Tout d'abord, visualisons leur territoire. Il s'étendait de la Chine au Danube et incluait la mer Caspienne (territoire des Khazars) et la mer Noire. La distance du Danube à Constantinople est faible, comparée à l'immensité des steppes. Au sud et à l'ouest, ce territoire touche le Tigre et l'Euphrate, les sources de l'Indus, et, à l'est, le fleuve Jaune. C'est un territoire immense, de six mille à sept mille kilomètres de long sur quatre mille à cinq mille kilomètres de large. Zone d'influence historique des cavaliers, il est aujourd'hui traversé par le Transsibérien, train mythique. Ce territoire n'est pas homogène : il s'y trouve de la taïga, des forêts, des steppes, du désert, des plaines, des montagnes, mais c'est globalement un territoire inhospitalier. Il s'agit aussi d'une immense région stratégique. Berceau des peuples des steppes, elle intéressa les Perses et les Romains, les Arabes et Byzance, et, aux temps modernes, fut le terrain privilégié du « Grand Jeu », la lutte acharnée entre les Britanniques et les

Russes pour le contrôle des territoires adjacents à l'Inde. Les temps changent, la géopolitique demeure : aujourd'hui, il est question de pétrole, de gaz naturel et de terroristes, mais l'Afghanistan, ancienne terre de cavaliers, reste un enjeu stratégique.

Dans cette steppe immense, le cheval fut domestiqué entre quatre mille et trois mille ans avant J.-C. Les nomades se répandirent en 1500 avant J.-C. Les Scythes apparurent en 700 avant J.-C., ils repoussèrent l'invasion de Darius en 514 avant J.-C. puis écrasèrent Alexandre le Grand près de la mer Noire en 331 avant d'être eux-mêmes battus par le roi des Parthes Mithridate II le Grand en 116. Les Sarmates leur succédèrent et affrontèrent l'empereur Trajan (comme en témoigne la colonne Trajan à Rome), qui les contint en 107 après J.-C. Ensuite, apparurent les Huns et Attila qui les unit (443-453 après J.-C.), puis fut finalement battu en Italie par l'empereur Marcien. Apparurent également d'innombrables peuples tels les Alains, les Avars, les Bulgares, les Magyars, les Khazars, les Mongols (xii^e-xiii^e siècles), les Tatars (xiv^e-xv^e siècles) et les Mandchous, qui régnèrent à Pékin de 1644 à 1911. On voit donc l'impact immense sur l'histoire mondiale des peuples des steppes, dont les Khazars ne sont qu'un exemple. Ces peuples, nomades et cavaliers, se divisaient en trois groupes : les Turcs (les plus nombreux) tels les Huns, les Seldjouks, les Coumans, les Ouïgours, les Khazars, les Ouzbeks, les Tatars ; les Mongols, tels les Mongols, précisément, mais aussi les Merkits, les Naymans, les Oirats, les Kalmouks ; enfin, les Iraniens (cousins des Perses) tels les Scythes, les Sarmates, les Alains, les Roxolans, les Iyazges.

Ces peuples très divers avaient des points communs. Tout d'abord, ils étaient nomades ou semi-nomades. En contact avec les peuples sédentaires, ils avaient tendance à piller puis à se retirer dans les steppes. Attila, Tamerlan, Gengis Khan ont laissé des traces dans l'imaginaire collectif ! Ensuite, c'étaient des peuples résistants et habitués aux difficultés de la vie (et de la survie !) dans des régions inhospitalières. Or l'endurance est la

première qualité d'un soldat, le courage ne venant qu'ensuite – Napoléon et le général von Clausewitz, pour ne citer qu'eux, le constateront bien longtemps après la disparition des Khazars¹².

Enfin, c'étaient des peuples cavaliers utilisant l'arc comme arme principale. Mobiles, endurants, rapides, ils refusaient le contact direct, le choc des phalanges hoplitiques à la grecque ou à la romaine¹³ comme Darius en fit la terrible expérience en 514-512 avant J.-C. Darius, contre le conseil de son frère Artabanus, entreprit une expédition punitive contre les Scythes. Il traversa le Danube et ne put jamais engager les Scythes, qui se retiraient sans cesse. Selon Hérodote, Darius envoya une missive à Idanthyrsus, roi des Scythes, qui lui répondit : « Vous voulez savoir pourquoi je ne me battrais pas et je vais vous le dire : dans notre pays, il n'y a ni villes ni terres cultivées ; et s'il y en avait, la peur de les perdre ou de les voir ravagées pourrait nous conduire à une bataille prématurée. » Tout était dit. Toujours pratiquant le raid imprévisible ou la politique de la terre brûlée, refusant le contact physique, les cavaliers des steppes terrorisèrent les peuples sédentaires pendant des millénaires. Seule l'invention de la poudre permit d'en venir à bout !

Tous ces peuples, vivant la même expérience, pratiquant la même vie nomade ou semi-nomade à cheval, utilisant les mêmes armes et les mêmes tactiques guerrières, s'affrontaient ou s'alliaient au gré des circonstances dans ce chaudron permanent que fut l'Asie centrale pendant au moins deux millénaires.

12. Aux maximes militaires de Napoléon et aux réflexions de Carl von Clausewitz dans *De la guerre* sur le sujet, on pourrait ajouter que la discipline vient avant le courage. Scipion l'Africain, à qui le Sénat romain reprochait de ne pas aller assez vite dans la guerre contre Hannibal – il avançait méthodiquement, à la romaine – répondit : « Ma mère a engendré un général, pas un guerrier. »

13. Forme analysée dans A. Joxe, *Voyage aux sources de la guerre*, Paris, PUF, 1991, p. 187 et suiv.

Hérodote et les Scythes, ou comment nous connaissons les peuples des steppes

Dans les steppes de l'Asie centrale apparut environ trois mille ans avant J.-C. ce que les contemporains prirent pour une nouvelle race d'hommes et qui donna naissance au mythe du centaure. Point de race en vérité, mais des hommes animés d'une nouvelle ambition : dompter le cheval. Cela leur permit de révolutionner l'art de la guerre et, sans même s'en rendre compte, de changer le monde. Que leurs vies d'aventures nous inspirent encore aujourd'hui et nous fassent rêver, voilà un thème que nous abordons dans ce livre.

Mais, avant le rêve, il y a la réalité, et la réalité est que, souvent, nous savons peu de chose sur ces peuples. Cependant, nous en savons parfois plus sur d'autres peuples d'origine et de coutumes similaires. Or tous ces peuples des steppes avaient, malgré leur extrême diversité, beaucoup de points communs : mode de vie semi-nomade, politique de raids sur les peuples sédentaires, rites funéraires, organisation politique opportuniste avec des alliances entre clans qui se faisaient et se défaisaient au gré des circonstances, techniques guerrières, et bien sûr utilisation du cheval en toute circonstance. C'est pourquoi, lorsque cela s'est révélé nécessaire, nous avons raisonné par analogie.

Il est un autre peuple mythique, un peuple qui a fait rêver, sur lequel nous savons beaucoup : ce sont les Scythes (dont le territoire, d'ailleurs, correspondait à celui du futur empire khazar). Nous possédons beaucoup d'informations sur les Scythes car ce peuple, qui ne connaissait pas l'écriture et ne nous a laissé aucun écrit, a été en contact avec les grandes cultures de l'Antiquité, en particulier avec les Grecs. Vers le milieu du V^e siècle avant J.-C., Hérodote, qui habitait Olbia, sur la mer Noire, put recueillir de nombreuses informations sur les Scythes, que les marchands grecs connaissaient bien. Ce que nous savons

sur les Scythes peut nous aider à nous forger une vision plus claire des Khazars.

Les Scythes apparurent dans l'histoire au VII^e siècle avant J.-C. environ. Leur apogée eut lieu aux V^e et IV^e siècles avant J.-C. alors qu'ils occupaient leurs terres ancestrales, qui correspondent aujourd'hui à la Russie du Sud. Au contact des Grecs, les Scythes, tout comme les Khazars, se civilisèrent et beaucoup devinrent sédentaires. Une erreur qui fut fatale... Les Scythes s'affaiblirent et, finalement, se dispersèrent. Au II^e siècle avant J.-C., les Scythes avaient disparu de l'histoire.

Les Scythes montaient des petits chevaux résistants, à l'encolure trapue, au garrot bas et à la tête grosse. Leurs poneys ressemblaient probablement aux chevaux de Prjevalski. Les Scythes arrivaient au grand galop sur les armées ennemies composées de fantassins, envoyant des volées de flèches mortelles. Juste avant le contact, ils faisaient demi-tour, puis, se retournant sur la croupe de leurs chevaux, lançaient de nouvelles volées de flèches à un ennemi complètement désorienté. Tout cela en hurlant ! Ils recommençaient la manœuvre jusqu'à la débandade complète de leurs adversaires. Enfin, ils décapitaient leurs prisonniers, les scalpaient et transformaient leurs crânes en coupes qui, serties d'argent, leur servaient à boire du vin...

Un autre point qui mérite d'être étudié est celui, fascinant, de l'usage de l'étrier. Lorsqu'ils utilisaient des étriers, les peuples des steppes ne s'en servaient pas comme nous le faisons aujourd'hui. Héritiers des guerriers du Moyen Âge lourdement chargés (armure, lance), nous montons « long ». Cette technique donne une bien meilleure assiette, mais rejette le poids du corps vers l'arrière. Les peuples des steppes montaient « court » ; cela entraîne une monte moins élégante, certes, mais donne aussi plus de mobilité au cavalier et d'aisance pour la manœuvre. De plus, en rejetant le poids du corps en avant, cette technique fait peser l'effort sur les antérieurs du cheval, rendant la charge plus légère pour celui-ci. Les peuples des steppes pouvaient se



© OLEG VLADIMIROVITCH FEDOROV

permettre cette approche en raison de la légèreté de leur armement (arc et flèches).

Perchés sur leurs chevaux, nul doute qu'ils engendraient la panique, d'autant que leur allure hirsute et leur longue barbe renforçaient leur aspect féroce. Ils rasaient la crinière de leurs chevaux pour que celle-ci ne les gêne pas lors de l'assaut et du tir à l'arc.

Ils vivaient une vie nomade et emportaient avec eux leurs yourtes, grosses tentes que l'on peut voir encore chez les Mongols.

Les Scythes portaient des pantalons enfilés dans des bottes, plus pratiques pour monter à cheval. Ils aimaient les couleurs vives, le rouge, le jaune, le vert, dont ils devaient se vêtir (comme les Mongols contemporains).

Les Scythes étaient polygames, utilisaient le haschisch, pratiquaient couramment le sacrifice de chevaux – et parfois d'humains – à la déesse Tabiti. Ils étaient exubérants, d'humeur changeante, aimaient la chasse et la danse – ils dansaient au son de tambours et de luths ; ils aimaient aussi le vin grec, qu'ils absorbaient en grandes quantités. Grands commerçants tout autant que guerriers, ils fournissaient du blé, du sel, du miel, du cuir, des fourrures, des esclaves, contre lesquels les Grecs leur fournissaient des bijoux, des objets d'art et du vin. Ce commerce enrichit considérablement les Scythes – comme il enrichira les Khazars –, mais ils n'abandonnèrent pas pour autant leur vie nomade et leurs pratiques guerrières, sauf à la fin de leur histoire.

La plus belle conquête des peuples des steppes...

La domestication du cheval fut une affaire longue et compliquée, qui trouva son dénouement dans l'actuelle Russie du Sud. L'homme dut manipuler génétiquement le cheval par un élevage « scientifique » pour lui donner la taille nécessaire, dut

comprendre sa psychologie pour pouvoir le monter et dut s'adapter à son mode de vie (plutôt que l'inverse) en adoptant un nomadisme destiné essentiellement à trouver des pâtures en toute saison.

Impossible de comprendre les peuples des steppes sans comprendre leur relation au cheval. Le cheval est central. Il structure la vie sociale comme la vie individuelle chez ces peuples cavaliers. Il constitue un fait social total. Sans le cheval, les peuples des steppes n'auraient sans doute pas compté dans l'histoire. Ce sont les chevaux qui ont donné à ces peuples vitesse, puissance, mobilité, et, en fin de compte, ambition. Sans les chevaux, comment ces peuples se seraient-ils déplacés sur des distances immenses ? Leur rapport à la guerre comme au commerce, les deux activités se devant d'être pensées simultanément, n'eût pas été le même.

De la décadence de l'Empire khazar

Cela nous ramène aux Khazars et à leur chute au *x*^e siècle de notre ère. Les Khazars n'abandonnèrent jamais vraiment leur vie semi-nomade. Chaque année, au printemps, ils reprenaient d'ailleurs cette vie, avec, semble-t-il, le plus grand plaisir. Leurs villes mêmes étaient le plus souvent constituées de tentes plus ou moins permanentes. Toutefois, ils oublièrent progressivement leurs vertus guerrières. Il en résulta plusieurs conséquences désastreuses. L'armée khazare fut ainsi de plus en plus constituée de mercenaires chrétiens ou musulmans dont la fidélité à une élite juive était remise en question lorsqu'il s'agissait de s'attaquer à un peuple ayant embrassé le christianisme ou l'islam. Rome avait, elle aussi, fait appel, dans les derniers siècles, à des mercenaires barbares dont les alliances douteuses créèrent de plus en plus d'insécurité et, en fin de compte, provoquèrent la chute de l'empire d'Occident.

Les Khazars firent par ailleurs de plus en plus appel à d'autres peuples pour régler leurs problèmes internes. De plus en plus forts dans l'art de manier la diplomatie, les Khazars l'étaient de moins en moins dans l'art de la guerre ; situation dangereuse dans le monde périlleux des steppes de l'Asie centrale, surtout lorsque les voisins sont Byzance et le califat, peu réputés pour leur grandeur d'âme à l'égard des puissances déclinantes...

Enfin, les Khazars étaient de moins en moins aptes à protéger leurs peuples vassaux d'incursions armées venant des profondeurs des steppes, alors que ces peuples continuaient de leur payer un tribut. Or rien n'est plus dangereux qu'une structure d'organisation multilatérale ou internationale décalée par rapport aux réalités du terrain. L'apparence de sécurité que ces arrangements procurent endort la volonté de résistance et ouvre la voie à l'agression.

C'est ce qui se produisit dans le cas de l'Empire khazar. Si les Khazars continuaient d'encaisser le tribut de nombreux peuples soumis, ils ne pouvaient plus les protéger avec toute l'efficacité voulue. Par ailleurs, les Khazars des villes s'enrichissaient grâce à leur rôle d'intermédiaires dans le commerce international, mais ils ne redistribuaient pas ces richesses aux autres peuples de l'empire. La crainte que les Khazars avaient pu inspirer dans le passé diminuait à mesure que le mépris grandissait à leur égard ; l'issue ne faisait pas de doute et l'empire s'effondra.

L'actualité de cette leçon est saisissante. Si la force est un élément essentiel de la sécurité, la légitimité l'est tout autant. Cet équilibre entre force et légitimité n'est certes pas facile à trouver, mais il est nécessaire à la survie des empires, surtout multiethniques, comme les Khazars en firent au ^x siècle la douloureuse expérience.

Comme tous les peuples des steppes, les Khazars font rêver. À cela, il n'y a rien d'étonnant car dès que le cheval paraît, le rêve suit. Mais, notons-le bien, avant de faire rêver, le cavalier des steppes fut plutôt une source de cauchemar. Vivant dans des territoires immenses et profondément inhospitaliers, souffrant régulièrement de la famine, le nomade s'endurcit. Lorsqu'il arrive au contact des civilisations sédentaires, leur luxe et leur richesse l'éblouissent. « Le patient labeur qu'il a fallu pour aménager ces ruches humaines, le Hun ne peut le comprendre... Les sentiments respectifs du sédentaire et du nomade l'un pour l'autre sont ceux d'une société capitaliste et d'un prolétariat enfermés dans la même cité moderne¹⁴. »

Ces vitrines remplies de richesse incitent le nomade au pillage. D'Attila à Tamerlan, les peuples des steppes semèrent la panique à l'est (en Chine) comme à l'ouest (en Occident) jusqu'à ce que l'artillerie en vienne à bout. Et René Grousset de citer en exergue dans *L'Empire des steppes* : « Et l'Éternel dit : "Je vais susciter un peuple qui parcourra les vastes espaces de la terre pour conquérir les demeures des autres peuples." (Hab. 1,7-10) Peuple terrible ! Ses chevaux sont plus légers que des panthères, plus rapides que les loups du soir. Ils viennent de loin, ces cavaliers, ils passent comme une tempête, ils se jettent comme l'aigle sur leur proie. Ils se jouent de toute forteresse, amoncellent un peu de terre et la prennent d'assaut. »

Pendant des siècles, ces cavaliers des steppes venus de nulle part par vagues successives pillèrent l'Occident, la Chine, les terres d'islam. « Nous avons vu en Europe, dans ces steppes russes qui sont le prolongement de la steppe asiatique, se succéder Huns

14. René Grousset, *L'Empire des steppes: Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Paris, Éditions Payot, 1965.

d'Attila, Bulgares, Avars, Hongrois, Khazars, Petchenègues, Coumans, Gengiskhanides », note René Grousset¹⁵.

Mais alors, d'où vient le rêve ? C'est que, parfois, les Barbares conquièrent les empires et s'y installent. Leur aventure devient épopée. Ainsi, en Chine, le Barbare devient le fils du ciel. René Grousset ajoute :

Le khan devient ici un sultan ou un padichah, comme il était devenu là-bas un fils du ciel. Et comme là-bas, il doit bientôt céder le pas à d'autres khans plus frustrés, sortis de la steppe... [...] Ce qu'aucun Khosroès, ce qu'aucun khalife n'a pu réaliser, s'asseoir sur le trône des basileis, faire leur entrée dans Sainte-Sophie, leur successeur imprévu, le padichah ottoman du xv^e siècle, le réalisa aux applaudissements du monde islamique... [...] La Haute Asie se présente ainsi comme la matrice des nations, « *vagina gentium* », comme une manière de Germanie d'Asie destinée, dans le tumulte de ses *Völkerwanderungen*, à donner des sultans et des fils du ciel aux vieux empires civilisés... [...] Les races de commandement, les nations impériales sont peu nombreuses. À côté des Romains, les Turco-Mongols ont été de celles-là¹⁶.

L'épopée des peuples des steppes est à ranger avec celles d'Alexandre le Grand ou de Napoléon – Napoléon qui se trouva face aux derniers archers kalmouks d'Alexandre I^{er} en 1807...

Pourquoi les Khazars font-ils rêver ? Pour leur étonnante aventure et leurs relations avec deux grands empires de ces temps lointains : celui de l'islam conquérant et Byzance. En raison aussi de cet élément qui fascine les sédentaires chez les peuples des

15. R. Grousset, *L'Empire des steppes* [...], *op. cit.*

16. R. Grousset, *L'Empire des steppes* [...], *op. cit.*

steppes : le cheval. L'homme à cheval, surtout s'il évolue dans d'immenses étendues, est un homme libre : libre de ses mouvements, libre de la pesanteur, libre de laisser vagabonder son esprit au gré de son humeur. L'homme à cheval a décuplé sa force, il a capté celle, considérable, de son coursier. L'homme à cheval partage son ivresse avec un ami : son cheval ! L'homme à cheval est libre, fort et conquérant. Nul mieux que Joseph Kessel n'a décrit ces sentiments dans *Les Cavaliers*, publié en 1967. Kessel en effet a vécu au milieu de ces cavaliers afghans, adeptes du *bouzkachi*, jeu cruel et brutal qui se joue avec le corps d'un bouc décapité. Certes, l'Afghanistan actuel n'était pas inclus dans le territoire de l'empire khazar, mais les cavaliers afghans sont des descendants directs des cavaliers khazars, et sans doute sur bien des points semblables à eux. Parlant du vieux Guardi Guedj, Kessel écrit : « Il parlait de Zarathoustra comme s'il avait été son disciple, d'Iskander¹⁷, comme s'il l'avait suivi de conquête en conquête, de Balkh, la mère des villes, comme s'il en avait été citoyen, et des carnages de Gengis Khan comme s'il avait été trempé dans le sang des peuples massacrés et enseveli sous les cendres et les ruines des forteresses. »

Fils de la steppe, voici comment les Afghans la décrivent :

Et là, continua Guardi Guedj, s'étale jusqu'au bout du monde un tapis d'herbes et quand elles sont touchées par le vent, ce tapis sent l'absinthe à l'odeur amère. Et le plus rapide coursier peut galoper jusqu'à tomber de fatigue, et le plus vif oiseau voler jusqu'à l'instant où ses ailes ne le supportent plus. Ils n'apercevront rien et toujours que des herbes, des herbes et des herbes d'où l'absinthe répand son parfum. Guardi Guegj respira difficilement et acheva d'une voix lasse et douce comme un froissement de plumes :

17. Alexandre le Grand.

– Telle est la steppe.

– La steppe, répéta l'assistance avec transport.

[...]

Oui, telle est la steppe, mère du *bouzkachi*. Seule de toutes les terres sous le soleil, elle a le ventre assez large pour porter et nourrir ses hommes et ses bêtes.

– Raconte-leur nos chevaux ! cria le palefrenier.

– Tous n'ont pas des ailes, répliqua Guardi Guedj. Mais les riches seigneurs du Nord, qu'on appelle khans ou bays font élever et dresser des montures uniquement destinées au Grand Jeu. Coursiers prompts comme la flèche, courageux comme le loup le plus sauvage, intelligents et obéissants comme le chien le plus fidèle et beaux comme des princes.

Ils résistent aussi bien au froid glacial qu'à la chaleur torride, et peuvent soutenir le galop une journée entière¹⁸.

Voilà pourquoi les cavaliers des steppes, voilà pourquoi les Khazars font rêver !

La principale originalité des Khazars, peuple cavalier à la tête d'un véritable empire du VI^e au X^e siècle, aura été de se convertir à une grande religion monothéiste, le judaïsme. Cette idée en apparence bizarre les conduisit à un destin plus bizarre encore et fait d'eux, dans le contexte géopolitique où nous sommes, un exemple de cohabitation harmonieuse entre islam, christianisme et judaïsme.

Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir

18. Joseph Kessel, *Les Cavaliers*, Paris, Gallimard, 1967, p. 33-34.

1. QUE SAIT-ON DES KHAZARS OU ÉTAT DES LIEUX HISTORIQUE D'UN PEUPLE OUBLIÉ

Alexei Terechtchenko

Les Khazars sont un peuple mystérieux qui suscite de plus en plus la curiosité et provoque sans cesse de nouvelles discussions. D'origine turco-mongole, il réussit à construire au Moyen Âge un empire puissant dans les steppes de la Russie du Sud et de l'Ukraine actuelle, empire qui dura près de trois siècles.

Les Khazars jouèrent un rôle inestimable dans l'histoire. Ils constituèrent en effet un puissant obstacle à l'expansion de l'islam vers le nord ; par ailleurs, l'alliance qu'ils conclurent avec l'Empire byzantin contribua largement à la survie de celui-ci. De surcroît, leur État gigantesque assura la paix et la tranquillité à de nombreux peuples des steppes, nomades aussi bien qu'agriculteurs, ce qui favorisa leur développement. Enfin, le rôle de cet État dans le commerce entre l'Orient et l'Occident fut loin d'être négligeable.

Quant au choix religieux des Khazars, voilà bien une énigme ! En effet, ils présentent l'exemple unique d'un grand État médiéval adoptant le judaïsme comme religion officielle. Le fait que la majorité de la population n'acceptât pas le judaïsme fut par ailleurs à l'origine de la tolérance religieuse des Khazars, phénomène qui n'était pas non plus courant au Moyen Âge.

Les Khazars disparurent totalement après la destruction de leur État par le prince russe Sviatoslav à la fin du X^e siècle, ne

laissant derrière eux que de faibles traces de leur existence et de leur grandeur passée. Leurs villes s'évanouirent, leur culture disparut, leur nom même ne survécut pas longtemps. Pas une ligne ne nous est parvenue de leurs chroniques historiques, s'ils en écrivirent. Alors, comment savons-nous qu'un tel peuple exista ? D'où pourrait-on tirer l'information nécessaire à la reconstruction de l'histoire de ce peuple étrange ?

Peu d'écrits, malheureusement...

Les documents les plus connus sur les Khazars sont des lettres datant du x siècle. Ayant appris l'existence d'un État judaïque à l'est de Byzance, un haut fonctionnaire d'origine juive vivant dans l'Espagne musulmane nommé Hasdaï ibn-Shafrut s'y intéressa grandement. Il envoya au roi des Khazars par l'intermédiaire de marchands hébreux une lettre dans laquelle il lui posait des questions concernant son empire et les circonstances de la conversion de son peuple au judaïsme. Cette lettre, convoyée par bateau via la Méditerranée, ne dépassa pas Constantinople car elle arriva à une période de relations hostiles entre l'Empire byzantin et les Khazars. Ce fut un juif de Constantinople qui se chargea d'y répondre. Il rédigea un mémoire dit *Anonyme de Cambridge*, où il exposa tout ce qui lui était connu des Khazars afin de satisfaire la curiosité du dignitaire espagnol. Mais il semble qu'Hasdaï ibn-Shafrut a également envoyé copie de sa lettre par une route terrestre à travers l'Europe et qu'il a reçu une réponse de Joseph, roi des Khazars. Cette réponse existe dans une version brève et une version longue. La version brève de la réponse de Joseph fut longtemps le document le plus connu sur l'histoire khazare ; la version longue, découverte plus tard, fut considérée comme un faux pendant longtemps.

En plus de ces textes, existent des documents en hébreu écrits par des membres de la communauté juive de Kiev ; parmi les signataires, on relève des noms qui peuvent être interprétés

comme étant d'origine turque¹. Ces quatre lettres au total, ainsi que les notes de voyageurs tel Benjamin de Tudèle, composent l'ensemble des sources en hébreu sur l'histoire des Khazars.

D'autres documents jettent un peu de lumière sur l'histoire des Khazars ; ils incluent des sources byzantines, russes, arméniennes, syriennes, géorgiennes, arabes et perses. Les sources byzantines sont assez laconiques parce que la période de coopération entre les deux nations fut marquée par le déclin de Byzance et de l'historiographie byzantine. Les renseignements les plus précieux sur les Khazars sont fournis par des ouvrages arabes, tant historiques que géographiques. Ainsi du *Livre des routes et des royaumes* d'Abu-I-Qassim, de l'*Histoire des prophètes et des rois* d'At-Tabari, de l'*Histoire* de Ya' Qubi, du *Mémoire* d'Ibn Fadlan et des travaux d'al-Massoudi. Ces ouvrages présentent beaucoup d'intérêt pour la reconstitution de la société khazare ainsi que pour l'histoire des relations entre les Khazars et les Arabes.

Malgré tout, on doit constater que l'ensemble des sources écrites sur l'histoire khazare est pauvre et qu'il nous est impossible de nous passer des données fournies par l'archéologie.

... mais un peu plus de sources archéologiques

Notons d'emblée que l'archéologie khazare pose quelques problèmes. En effet, il est difficile d'attribuer avec certitude certains monuments archéologiques aux Khazars ; une telle attribution suscite encore aujourd'hui les plus vives discussions. Cela est dû à la nature même de l'Empire khazar. En effet, les Khazars réunirent sous leur domination des peuples divers qui se caractérisaient par des niveaux économiques, sociaux et culturels inégaux. C'est pourquoi on ne peut parler d'une culture archéologique khazare homogène, mais plutôt d'un conglomérat de

1. Une autre version suggère que ces noms sont d'origine slave.

cultures à l'intérieur de l'empire. En général, ce conglomérat est connu sous le nom de culture « saltovo-maïatskaïa ».

Les recherches archéologiques furent entamées au début du ^{xx}e siècle par les fouilles du sépulcre de Verkhneïe Saltovo, sur le Donets, ainsi que par celles de quelques autres monuments datés d'après des monnaies arabes et par analogie avec les objets des catacombes du Caucase du Nord. Mais l'archéologie khazare a véritablement commencé avec les fouilles de la forteresse de Sarkel, construite sur le Don à une cinquantaine de kilomètres en amont du confluent avec le Donets, conduites par l'historien Mikhaïl Artamonov dans les années 1949-1951. Après Sarkel, les archéologues se sont intéressés à la forteresse Tsimlianskïe, située sur la rive droite du Don. Les villes principales de l'empire khazar – Atil², Balanger, Samandar – restent encore à découvrir. Cependant, on connaît déjà une quantité appréciable de monuments de cette époque situés en Crimée, dans le Caucase du Nord et dans les steppes de l'Ukraine méridionale. S'appuyant sur ces découvertes, les archéologues russes distinguent huit variantes de la culture saltovo-maïatskaïa, dont les traits communs démontrent l'unité de la région. Ainsi, dans l'ensemble de la région khazare, nous trouvons de la céramique lustrée, très spécifique, des harnachements et des ceintures de guerrier ornées de plaques et d'agrafes en argent et en bronze, des parures de femme (boucles d'oreilles, anneaux, bracelets, colliers) souvent importées de Constantinople ou du Proche-Orient. Cependant, la Crimée et la région de la mer d'Azov sont spécifiques : elles ont conservé de nombreux liens avec la culture de la Grèce ancienne et de Byzance, et l'on y a découvert des amphores, des *pythos* et autres récipients typiquement grecs.

2. Atil, la capitale de l'Empire khazar, qui aurait été située sur la basse Volga, n'a pas encore été découverte. L. Goumiliou suggère que ses ruines n'existent plus en raison du changement de cours de la Volga : la ville aurait été en partie emportée par le fleuve vers la mer Caspienne, en partie ensevelie sous une couche d'alluvions.

Étant donné que les sources écrites sont très limitées et que l'on ne peut guère envisager la possibilité d'augmenter leur nombre, l'archéologie khazare reste la source la plus importante d'informations et nous ouvre un vaste champ d'investigation. Cependant, ce qui a déjà été trouvé nous permet d'avoir une vision d'ensemble de l'histoire de ce peuple et de son empire.

Comment l'Empire khazar s'est-il formé ? (vi^e et vii^e siècles)

L'origine des Khazars

Le roi Joseph, répondant aux questions de ibn-Shafrut, écrivit que Khazar, l'aïeul des Khazars, était le fils de Togarma, fils de Japhet. Parmi les frères de Khazar figurent Sabyr et Bulgar, ce qui laisse supposer que le peuple khazar avait des origines ougriennes (les Sabyrs étaient un peuple ougrien) et turques. Ces données sont d'ailleurs corroborées par de nombreux éléments.

En fait, le peuple khazar se forma dans le chaos des grandes invasions, vers le vi^e siècle de notre ère, dans la Barsilie, territoire du Daguestan actuel, dont le nom était dérivé de la tribu des Barsiles. On peut supposer que les éléments constitutifs du nouveau peuple étaient des Sabyrs, issus de la Sibérie du Sud, des Turcs venus de l'est et dont la langue devint celle des Khazars, et enfin des Barsiles ainsi que d'autres tribus de la région. Selon certains historiens, parmi les Turcs qui contribuèrent à la formation du nouveau peuple, on trouve des Ouïgours, appelés *Ko-sa* par les Chinois, qui auraient donné leur nom au nouveau peuple.

Le rôle des Khazars dans l'empire des Turqûtes

Les années 560 virent s'établir dans une grande partie de l'Asie l'hégémonie des Turqûtes, tribu turque qui réussit à réunir sous son contrôle d'immenses territoires allant de la mer Noire jusqu'à la Chine. Mais l'empire des Turqûtes n'était pas stable : dans les années 580, des troubles éclatèrent et l'empire se divisa

en deux. Les Khazars commencèrent à jouer un rôle actif dans la politique de l'empire des Turquêtes de l'Ouest dès le début de la période d'instabilité. Ils sont mentionnés dès 589, lors de l'attaque avortée des Turquêtes et des Khazars contre l'Empire perse des Sassanides, l'actuel Iran³, entreprise en commun avec Byzance. Après cet échec, le pouvoir des Turquêtes dans l'empire commença à s'affaiblir, ce dont les Khazars surent profiter. Vers les années 620, ils étaient déjà presque indépendants, ce que montre bien la nature de leurs relations avec Byzance.

En effet, cette période de l'histoire est marquée par la guerre interminable entre le roi sassanide Khosrô II et l'empereur byzantin Héraclius I^{er}, lutte qui dévasta l'Asie Mineure et tout le Proche-Orient, jeta les peuples dans le désespoir et ouvrit la voie au triomphe de l'islam. Les deux souverains en guerre cherchaient partout des alliés. En 625, Khosrô II fit alliance avec les Arabes, les Bulgares et les Slaves qui avaient assiégé Constantinople. L'Empire byzantin semblait bel et bien condamné, mais Héraclius I^{er} réussit à sauver la situation en formant une coalition avec les Khazars, qui entreprirent de piller la Transcaucasie, région sous contrôle des Perses. Les nouveaux alliés firent jonction sous Tbilissi en 627 et une nouvelle phase de la guerre commença. Héraclius I^{er} remporta finalement la victoire, qui se révéla éphémère⁴. L'essentiel ici est de noter que les Byzantins conclurent une alliance directement avec les Khazars. Or ces derniers étaient théoriquement subordonnés au khagan (le grand khan ou empereur) des Turquêtes. Que le régent des Khazars, censé agir en coopération avec le khagan turquët – auquel il était apparenté – ait traité avec l'Empire byzantin indique qu'il jouissait d'une grande liberté d'action. C'est ainsi que l'écho des événements qui s'étaient produits à la frontière chinoise de l'État

3. C'est le nom que nous emploierons pour désigner ce territoire.

4. Une grande partie des territoires récupérés par Héraclius passa rapidement sous contrôle arabe.

des Turquêtes influença la politique des Khazars. En effet, c'est après la défaite des Turquêtes de l'Est face aux Chinois⁵ que les Khazars, n'ayant plus nécessité d'aider les Turquêtes de l'Ouest contre ceux de l'Est, purent s'allier à Héraclius I^{er} et l'aider à vaincre l'Empire sassanide.

La formation d'un État indépendant khazar et la guerre contre les Bulgares

Au début du VII^e siècle, les Khazars ne contrôlaient que la Barsilie, qui comprenait les villes de Balanger, Varatchan et Samandar. Le nouvel État indépendant choisit immédiatement le chemin de l'expansion, ce qui était une question de survie puisqu'il y avait un adversaire dangereux à vaincre.

Cet adversaire, c'étaient les Bulgares, un peuple turc faisant partie de l'empire des Turquêtes de l'Ouest et qui secoua son joug dans les années 630, donc un peu plus tôt que les Khazars. Le khan Koubrat avait ainsi créé la Grande Bulgarie, qui comprenait la région de la mer d'Azov ainsi que des territoires au nord de la mer Noire. Cet État ne vécut pas longtemps. Après la mort de Koubrat, le pouvoir fut divisé entre ses cinq fils. Les Khazars en profitèrent pour attaquer les Bulgares. Cette guerre contre les Bulgares, « nombreux comme le sable de la mer », est le premier événement de l'histoire khazare raconté dans la lettre du roi Joseph, et c'est véritablement le moment où commence l'histoire de ce peuple et de son État.

La chute de la Grande Bulgarie était devenue inévitable en raison des conflits internes entre Bulgares, mais aussi de la politique habile des Khazars. Ces derniers réussirent en effet à s'assurer de la coopération des Alains (ancêtres des Ossètes actuels), qui constituaient une partie considérable de la population des steppes – entente facilitée par la parenté entre les Alains et les Barsiles.

5. En 630, les Tang remportèrent une victoire décisive sur les Turcs.

Après la guerre, qui dura probablement près de vingt ans, les Bulgares furent vaincus et dispersés. La plupart émigrèrent vers le nord et fondèrent la Bulgarie de la Volga, au confluent de la Volga et de la Kama. L'autre horde, menée par Asparukh, un fils de Koubrat, envahit les terres byzantines et créa la Bulgarie du Danube. Le reste des Bulgares tomba sous la domination des Khazars. Ces Bulgares peuplant la région à l'est de la mer d'Azov furent connus plus tard sous le nom de « Bulgares Noirs », ce qui signifiait « dépendants⁶ ». Selon l'archéologie, la guerre fut marquée par l'épisode du trésor des Bulgares, dont le célèbre trésor de Pérechtchepino⁷, enterré par un chef bulgare qui ne voulait pas suivre Asparukh et qui fut tué par les Khazars – certains disent que ce fut par Koubrat lui-même.

Après la victoire, remportée dans les années 670, le jeune État khazar occupa tout le territoire compris entre la mer d'Azov et la mer Caspienne, ainsi que les steppes de l'Ukraine méridionale, le littoral septentrional de la mer Noire et une grande partie de la Crimée. Ainsi, le khagan des Khazars parvint à s'affirmer comme le successeur des Turquêtes de l'Ouest et fonda en même temps un vaste empire. Cet empire rassemblait des Iraniens (Alains), des Turcs et des Ougriens, synthèse homogène qui assura la survie et la stabilité du nouvel État.

L'Empire khazar dans la seconde moitié du VII^e siècle et au VIII^e siècle

Les territoires contrôlés par les Khazars : un immense empire

À la différence des Turquêtes, les Khazars réussirent à bâtir un État qui dura trois siècles. La « patrie » des Khazars était située

6. Le nom est resté à un peuple du Caucase, les Balkars.

7. Ce trésor fut trouvé en 1912 dans les environs de la ville de Poltava (Ukraine actuelle). Il réunit plus de 800 objets dont la plus grande partie sont en or (presque 25 kilos) et en argent (environ 50 kilos).

dans le Daguestan actuel et leurs centres principaux étaient Balanger (Varatchan) et Samandar. Ils avaient également des prétentions sur l'Albanie (l'Azerbaïdjan actuel) et Derbent, ville forte située sur la rive occidentale de la Caspienne qui contrôlait le passage à travers le Caucase, mais ils ne purent s'en emparer. En effet, une grande partie du Caucase appartenait aux Alains, qui ne dépendaient des Khazars que nominalement. Cependant, les Alains étaient fidèles aux Khazars, point très important puisqu'ils contrôlaient le col de Daryal, autre passage à travers le Caucase.

Les Khazars obtinrent plus de succès au nord, où ils consolidèrent leur pouvoir en créant de nombreuses colonies le long du Don et de la Volga, ainsi qu'en Crimée. Ils poussèrent même très loin vers l'ouest, puisque la frontière occidentale de l'empire atteignait le Danube. S'il est difficile de définir avec certitude la frontière septentrionale du domaine khazar, en revanche il est certain qu'il comprenait une grande partie de l'Ukraine et de la Russie méridionale, en particulier le long de la Volga, du Don et du Dniepr. Ainsi, leur empire finit par unir un grand nombre de peuples différents.

Au milieu du VIII^e siècle, après des conflits sérieux avec les Arabes (voir plus loin), le centre de l'empire se déplaça vers la basse Volga, où fut fondée la nouvelle capitale, Atil. Ainsi, une colonie périphérique devint le point central de l'État, aussi bien pour des raisons commerciales que de défense.

Le VIII^e siècle vit l'apogée du pouvoir des Khazars. La mer Noire, bien que les Khazars n'aient pas eu de flotte, était connue sous le nom de « mer khazare » – deux siècles plus tard, on l'appellera « mer russe ».

Les Khazars et Byzance : une relation mouvementée

Comme nous l'avons déjà mentionné, dans les années 620, les Khazars s'allièrent à l'Empire byzantin. La situation se modifia avec la chute des Turquêtes et l'établissement d'un État indépendant khazar. En effet, les Khazars, après avoir vaincu les Bulgares,

envahirent la Crimée et conquièrent presque toute la péninsule, ne laissant aux Byzantins que Khersôn⁸ et ses alentours les plus proches. La tension dans les relations bilatérales entre Byzance et les Khazars diminua cependant peu à peu ; vers la fin du VII^e siècle, les Khazars commencèrent à jouer un grand rôle dans les guerres civiles qui déchiraient Byzance.

Ainsi, par exemple, Justinien II, renversé et exilé à Khersôn en 695, s'enfuit chez les Khazars. Il trouva un accueil chaleureux auprès du khagan, dont il épousa la sœur, qui adopta le christianisme sous le nom de Théodora. Pendant quelques années, Justinien II habita Phanagorie, d'où il pouvait surveiller les affaires byzantines, mais le khagan prit finalement la décision de le livrer à l'empereur Tibère II. Cependant, Justinien s'évada et réussit en 705 à s'emparer à nouveau de son trône. À la suite de ces événements, la ville de Khersôn se révolta contre son pouvoir et accepta le patronage du khagan khazar, qui envoya son *toudoun* (représentant) pour gouverner la ville. Justinien étouffa la révolte et rétablit son pouvoir tandis que la flotte byzantine menaçait les Khazars.

Ce succès dura peu. Les habitants de Khersôn, indignés par la cruauté de l'empereur, se rebellèrent de nouveau contre lui. Le chef de cette nouvelle révolte se nommait Vardan, un noble arménien exilé à Khersôn par Tibère, prédécesseur de Justinien. Le khagan prêta son assistance aux révoltés. La ville était assiégée et pratiquement tombée aux mains de Justinien lorsque l'armée khazare apparut. Les soldats de l'empereur changèrent de parti et proclamèrent Vardan empereur sous le nom de Philippe. Grâce à l'aide des Khazars, Philippe vainquit Justinien et accéda au trône en 711, tandis que Justinien, dernier représentant de la dynastie des Héraclides, fut décapité.

8. Ancienne Chersonésos ou Chersonèse, devenue Sébastopol, qu'il ne faut pas confondre avec Kherson, ville de l'actuelle Ukraine située sur le Dniepr.

Le succès de cette entreprise assura l'alliance entre Byzance et les Khazars. Les Khazars renoncèrent à Khersôn, tandis que les Byzantins reconnurent leur pouvoir sur le reste de la Crimée. Byzance avait en effet besoin des Khazars pour résister à la menace arabe, devenue très sérieuse au début du VIII^e siècle. Pour consolider cette alliance, l'empereur Léon III l'Isaurien maria son fils Constantin (le futur Constantin V Copronyme) avec la princesse khazare Tchitchak (Fleur), qui fut baptisée sous le nom d'Irène. Le fils de Constantin et d'Irène régna par la suite sous le nom de Léon IV le Khazar. Tout le VIII^e siècle fut marqué par une collaboration étroite entre les Khazars et les Byzantins. Cependant, une nouvelle grande collision entre les deux peuples se produisit dans les années 780, lorsque les Khazars aidèrent le prince d'Abkhazie à prendre son indépendance par rapport au pouvoir byzantin. Les relations entre les Khazars et Byzance devinrent alors moins cordiales. Mais, finalement, cet incident n'eut pas de graves conséquences.

L'amitié avec Byzance favorisa la propagation du christianisme dans la Khazarie, surtout en Crimée et dans la région de la mer d'Azov, proches des possessions byzantines. Le début du VIII^e siècle vit l'installation de nouveaux diocèses orthodoxes en Gothie (partie de la Crimée qui fut occupée par les Goths) et à Sougdée (aujourd'hui Soudak). Tout au long du VIII^e siècle, d'autres diocèses chrétiens furent installés dans les territoires de l'empire khazar. Les Khazars, n'ayant pas encore de religion officielle, montraient une vraie tolérance envers le christianisme, et le système des diocèses khazars fut couronné par la création de la métropole de Gothie réunissant tous les chrétiens de la Khazarie sous son autorité.

Ainsi, après une période de tension, les Khazars et Byzance établirent une solide alliance, laquelle joua un rôle extrêmement important dans l'histoire des deux empires et favorisa la propagation du christianisme parmi les peuples de l'État khazar.

L'État créé par Mahomet en Arabie dans les années 620 incarnait la force la plus dynamique de l'époque. Profitant du désordre provoqué par les guerres d'Héraclius I^{er} contre l'Iran des Sassanides, il entreprit de subjuguier les États voisins sous le drapeau de l'islam. L'Iran, jadis un empire puissant, fut conquis par les Arabes en sept ans. L'Égypte et le Proche-Orient, territoires récupérés par Héraclius I^{er} avec tant de peine, furent perdus pour Byzance à jamais. Puis les Arabes envahirent l'Asie Mineure et le Caucase. En 654, Derbent tomba sous leur domination, leur ouvrant ainsi le chemin du domaine des Khazars. Toutefois, la première grande attaque arabe sur Balanger échoua. Leur armée fut écrasée et son chef, Abd-ar-Rachman, fut tué⁹.

Les Khazars, encouragés par ce succès, attaquèrent alors Derbent puis l'Albanie dans les années 660, lors de la guerre civile entre Arabes. Le prince d'Albanie épousa la fille du khagan et devint l'allié de la Khazarie. Après l'Albanie, les Khazars envahirent l'Arménie, écrasant son armée en 685. La faiblesse intérieure des Arabes et de Byzance permit aux Khazars de jouer un rôle important en Transcaucasie pendant deux décennies. Puis la dynastie des Omeyyades rétablit l'ordre dans le califat. Vers 692, les Arabes attaquèrent de nouveau Derbent. Cependant les conflits qui suivirent montrèrent que les Arabes, capables de capturer Derbent, ne pouvaient la conserver. Et pour cette raison, ils détruisirent la ville en 713-714. Les Khazars répondirent par une nouvelle attaque sur l'Albanie. Cette fois, ils agirent non seulement pour leur propre compte, mais aussi comme alliés de Byzance.

En 717, Constantinople fut assiégée et faillit être prise par les Arabes. Mais ces derniers ne purent renouveler leur attaque

9. Son corps fut conservé par les Khazars comme une relique ; ils croyaient que les restes d'un ennemi si redoutable pouvaient provoquer la pluie et aider à la victoire dans la guerre.

car leurs forces étaient entravées par les Khazars, qui ne cessaient d'attaquer l'Arménie et l'Albanie. Constatant l'impossibilité de vaincre les Byzantins, les Arabes décidèrent de lancer leurs forces contre la Khazarie. En 724, Balanger fut capturée par Jarrach, général arabe qui un an plus tard infligea une grave défaite aux Alains, vassaux des Khazars. Pendant la campagne de 729, passant le col de Daryal, il réussit à atteindre Samandar¹⁰. Mais, encore une fois, les Khazars envahirent l'Albanie – Jarrach fut tué. Cette nouvelle invasion (731-733) fut si épouvantable que les Arabes durent employer toutes leurs forces disponibles pour y résister.

Enfin, Merwan, nouveau gouverneur arabe du Caucase, entama en 737 une grande campagne contre les Khazars. Cette fois, les Arabes surent remporter une telle victoire que le khagan et sa cour consentirent à embrasser l'islam, ce qui signifiait une soumission religieuse aussi bien que politique aux Arabes. Cependant cette conversion n'était que formelle. Rapidement après la disparition de la menace, les Khazars abandonnèrent la religion imposée et regroupèrent leurs forces.

Après cette campagne, les deux peuples vécurent en paix pendant vingt-six ans : les Khazars étaient affaiblis, les Arabes s'occupaient du Caucase ainsi que de leurs problèmes intérieurs. Les années 763-765 et 798-799 furent marquées par de nouvelles invasions khazares en Transcaucasie. Les Khazars, même s'ils ne purent conquérir une parcelle de terre du califat, demeuraient un adversaire non négligeable pour les Arabes.

Constatons donc, pour conclure, que les Khazars jouèrent un rôle extrêmement important en freinant l'expansion de l'islam. Ils ne surent pas vaincre les Arabes comme Charles Martel, mais ils constituèrent une barrière infranchissable à l'ouest de la mer Caspienne ; de plus, en entravant les forces

10. Selon M.I. Artamonov, il ne s'agit pas de Samandar mais d'Atil.

arabes, ils sauvèrent Byzance, qui au début du VIII^e siècle était à deux doigts de sa perte.

Les changements religieux et politiques de la fin du VIII^e au début du IX^e siècle

La conversion des Khazars au judaïsme et le changement de régime politique

Les Khazars demeurèrent païens pendant près de deux siècles. Selon des témoignages divers, leur religion était un amalgame reflétant leurs origines. Elle comportait par exemple le culte du cheval, caractéristique de la culture nomade, aussi bien que le culte des arbres hérité de leurs ancêtres ougriens. Cependant, au cours des VII^e et VIII^e siècles, on assista à la propagation du christianisme émanant de l'Empire byzantin et des États chrétiens du Caucase aussi bien qu'à la propagation de l'islam, qui culmina avec la conversion du khagan en 737. Les Khazars ne pouvaient éviter l'adoption du monothéisme, car une religion païenne n'aurait pas fourni l'unité politique et culturelle si nécessaire à la survie de l'État. Cependant, opter pour le christianisme ou pour l'islam signifiait accepter une dépendance, soit vis-à-vis de Byzance soit à l'égard du califat, ce que les Khazars ne souhaitaient évidemment pas. Ils trouvèrent la solution en adoptant la plus ancienne des religions monothéistes, le judaïsme, déjà très répandu dans la région.

Des israélites habitaient la Crimée et la région de la mer Noire depuis l'Antiquité. Leurs nombreux coreligionnaires, chassés d'autres pays, trouvaient d'ailleurs refuge depuis longtemps dans les territoires khazars, où régnait un paganisme tolérant. Les israélites venaient de Byzance (les empereurs Maurice et Héraclius I^{er} instituèrent le baptême forcé), de l'Iran et du Kharezm (situé dans l'Ouzbékistan actuel). Beaucoup d'entre eux vivaient dans le Caucase, où ils se mêlaient aux autres peuples, propageant

ainsi leur religion parmi les habitants, qui connaissaient déjà le christianisme et l'islam¹¹. Il est très probable que les récents convertis à un monothéisme ne l'étaient que superficiellement. Anecdote significative : certaines sources mentionnent un prince du Caucase désireux d'accumuler ce qui était bon dans les trois religions, et qui célébrait le vendredi avec les musulmans, le samedi avec les juifs et le dimanche avec les chrétiens. Quoi qu'il en soit, les communautés juives de Crimée et du Caucase jouèrent probablement un rôle actif dans la conversion des Khazars.

On trouve des versions différentes pour expliquer l'adoption du judaïsme par les Khazars. Généralement, les historiens pensent que ce fut la conséquence de la prise du pouvoir par les adeptes de cette religion. Selon le roi Joseph, un prince khazar nommé Boulan se serait fait circoncire, après quoi il aurait persuadé les autres princes et le khagan lui-même d'adopter sa nouvelle religion. Il existe plusieurs versions sur les origines de Boulan : les uns supposent qu'il était hébreu ou semi-hébreu et qu'il avait décidé de revenir à la religion de ses pères, d'autres supposent qu'avant d'adopter le judaïsme Boulan était chrétien. Selon le roi Joseph, Boulan décida de fonder un nouveau temple ; pour trouver les objets d'art nécessaires à sa décoration, il entreprit une campagne victorieuse contre les Arabes, campagne qui culmina avec la prise d'Ardabil. Si ces données sont correctes, il s'agit sûrement de la campagne de 731. Mais les Khazars n'adoptèrent vraiment le judaïsme que quelque trois quarts de siècle plus tard, comme l'attestent des sources arabes et byzantines. Pourquoi en fut-il ainsi ?

11. Parmi les signataires de la fameuse lettre de la communauté juive de Kiev, figurent des noms qui ne sont pas hébreux. Ils peuvent être interprétés à partir des langues turques, mais aussi à partir des langues slaves. Si on prend l'interprétation turque, on peut supposer qu'il s'agit de Khazars faisant partie de la communauté juive. Toutefois, qu'il s'agisse de Khazars ou non, ce fait nous montre que le prosélytisme était assez répandu à l'époque et que l'on pouvait trouver des adeptes du judaïsme parmi les autres peuples.

La réponse à cette question est assez simple : la conversion des Khazars ne se fit pas d'un coup. On peut raisonnablement supposer que la conversion de Boulan (dans les années 720 ou 730) ne marqua que la première étape dans le processus d'adoption de la nouvelle religion. Si tel est vraiment le cas, c'est à son descendant Obadiah qu'il faut attribuer la confirmation du judaïsme comme religion officielle des Khazars¹².

En tout cas, il est certain qu'à la fin du VIII^e siècle les dirigeants de la Khazarie avaient adopté le judaïsme. Ce fut un acte d'une grande importance politique. Par ce choix, les Khazars manifestaient leur désir d'égalité avec le califat et l'Empire byzantin. Dans cette démarche, ils reçurent le soutien de nombreuses communautés juives riches et puissantes. Il y a toutefois peu de doute que les israélites orthodoxes aient été opposés à cette conversion car le judaïsme était généralement hostile au prosélytisme. Certains se mirent donc à chercher des origines hébraïques aux Khazars ; on leur trouva des ancêtres parmi les tribus de Siméon et de Manassé. Quant au roi Joseph, il indiquait sans ambiguïté que les Khazars étaient juifs par conversion.

Le judaïsme s'affirma définitivement comme la religion officielle de la Khazarie¹³ avec l'arrivée au pouvoir du descendant de Boulan, Obadiah, qui devint le premier roi, le *bek*¹⁴ des Khazars. Il écarta du pouvoir le khagan, dont l'autorité avait été gravement compromise par la défaite contre les Arabes en 737, et fonda la dynastie dont Joseph fut l'un des derniers

12. Il est intéressant de noter que Boulan est un nom d'origine turque (le mot turc signifie « cerf »), tandis que les noms de ses descendants inscrits dans la lettre du roi Joseph sont tous d'origine hébraïque. On peut supposer, cependant, qu'ils portaient des noms hébreux tout en gardant leurs noms khazars, tout comme les Barbares convertis au christianisme gardaient leur nom barbare en même temps que leur nom chrétien.

13. Reste en discussion le point de savoir si le judaïsme des Khazars se manifestait dans une forme rabbinique ou karaïte.

14. Le titre de *bek* est dérivé du mot iranien *bag*, « maître, seigneur ». Il était très répandu parmi les peuples turcs au Moyen Âge. Dans les ouvrages des auteurs arabes, il est souvent remplacé par le titre de *malik*, « roi ».

descendants. Peu à peu, le pouvoir du khagan devint symbolique, tandis que le bek détenait tous les leviers du gouvernement. Le processus s'acheva après l'abandon total de la religion païenne.

On peut supposer qu'Obadiah profita de son rôle majeur dans le processus de réforme religieuse pour devenir le chef incontesté de l'Empire khazar.

La guerre civile et l'émigration des Khazars

Il paraît assez clair que la passation de pouvoir du khagan au bek, représentant d'une partie de la noblesse khazare, ne se fit pas d'un coup, mais que le pouvoir du khagan s'affaiblit peu à peu. Cependant les chefs des autres familles nobles qui ne protestèrent pas, au moins au début, contre l'accroissement du pouvoir de l'un d'eux, voire l'appuyèrent contre le khagan, ne purent en fin de compte supporter l'usurpation du pouvoir suprême par le bek. Une explosion devint inévitable. Elle eut lieu au début du IX^e siècle, se transformant en une épouvantable guerre civile qui déchira la Khazarie pendant plusieurs décennies. Le conflit interne s'étendit aux peuples nomades car les révoltés khazars demandèrent l'aide des Magyars, et le gouvernement invita les Petchenègues ou les Oghouz. Par ailleurs, il est très probable qu'une grande partie des chrétiens et des musulmans opposés à l'adoption du judaïsme comme religion officielle aient également participé à la révolte. Toute la Khazarie devint un immense champ de bataille entre les forces du gouvernement, les nobles révoltés et les nomades.

Finalement, le bek – probablement Hanoukkah, frère d'Obadiah – triompha. Les Magyars fuirent à l'ouest en passant le Dniepr, et s'établirent à la périphérie occidentale de l'Empire khazar. Leurs alliés khazars les accompagnèrent, mais restèrent un groupe séparé, connu sous le nom de Khabars, qui se divisait en trois tribus réunies sous le pouvoir d'un prince.

Cette victoire coûta cher à l'empire khazar, jusqu'alors

barrière de protection contre les nombreux peuples nomades de l'Asie. Une grande partie des Khazars furent exterminés, beaucoup d'entre eux durent émigrer. De nombreux nomades firent irruption en Khazarie, où ils commencèrent à jouer un rôle primordial dans l'armée et dans l'État. Enfin, de vastes territoires furent perdus, tels les territoires à l'ouest du Dniepr et la Gothie, qui fut occupée par les Byzantins pendant la guerre. Cependant, l'empire survécut et resta un acteur majeur dans la région comprise entre la mer Noire et la mer Caspienne.

L'Empire khazar aux IX^e et X^e siècles

Le territoire et la population

Comme cela a déjà été mentionné, le territoire de l'État khazar se rétrécit durant les premières décennies du IX^e siècle. Les Khazars avaient perdu les territoires situés entre le Danube et le Dniepr, occupés désormais par les Magyars, et ils étaient trop faibles pour avoir des prétentions sur la Transcaucasie. De plus, à la fin du IX^e siècle, les Petchenègues s'installèrent entre le Don et le Dniepr.

Les Khazars conservaient une partie considérable de la Crimée, bien qu'ils fussent forcés d'accepter *de facto* le droit de passage de la Gothie par les Byzantins. Les Bulgares Noirs, qui habitaient les terres adjacentes à la mer d'Azov, et les Kassoges, qui occupaient des territoires au sud de la Kouphis – l'actuel Kouban –, faisaient aussi partie de l'Empire khazar. Au sud, il confinait à l'Abkhazie et au royaume des Alains, plus ou moins dépendant des Khazars. Au sud-est, la frontière se situait entre Balanger et Derbent. À l'est, les frontières de l'État ne devaient pas être très éloignées du cours de la Volga. Les positions des Khazars dans cette région de la Volga étaient fortes. Ils contrôlaient le cours du fleuve jusqu'au Tatarstan actuel, où vivaient les Bulgares de la Volga, les Maris ou Tchérimisses, les Souvares

(une tribu finno-ougrienne) et les Bourtases. Le développement économique et culturel des Bourtases était inférieur à celui des Bulgares ou des Slaves, mais leur pays regorgeait de fourrures ; par ailleurs, sur demande du roi des Khazars, ils pouvaient fournir une armée allant jusqu'à dix mille cavaliers. Au nord, la zone d'influence des Khazars englobait les Assies, un peuple d'origine iranienne, et des tribus slaves telles que les Polianes, les Seve-rianes, les Viatitches et les Radimitches, qui leur payaient le tribut d'un *chélèg*, c'est-à-dire un dirham arabe (voir plus loin), et un écureuil par foyer¹⁵.

Les Khazars avaient l'habitude de ne pas toucher à l'organisation politique et sociale des peuples dépendants. En échange, ces derniers devaient leur payer un tribut et les aider dans leurs entreprises militaires. Parfois, les Khazars envoyaient leur *toudoun* pour contrôler la situation. Mais, en général, les provinces de la Khazarie jouissaient d'une grande autonomie. Comme signe de leur dépendance, les filles des chefs de tribu épousaient le khagan. Selon le voyageur arabe Ibn Fadlan, le harem du khagan des Khazars comptait vingt-cinq femmes, princesses des peuples subjugués. Une autre façon de garantir la fidélité de ces tribus était de garder des otages : ainsi, selon le même Ibn Fadlan, les Khazars gardaient en otage le fils du roi des Bulgares de la Volga.

Les villes

La capitale de la Khazarie était Atil¹⁶, ou Itil, ville située près de l'embouchure de la Volga. C'était déjà la troisième capitale de l'empire. La première, Balanger, avait été prise par Jarrach ; la deuxième, Samandar était trop proche du territoire sous

15. La chronique russe ne nous donne pas de renseignements sur la fréquence avec laquelle le tribut était versé. On peut supposer que c'était un tribut annuel. La chronique paraît considérer ce tribut comme étant lourd.

16. Nom dérivant du mot finno-ougrien *atil* signifiant « fleuve ».

domination arabe, les Khazars le comprirent lors de la campagne de Merwan.

Atil fut fondée au carrefour de plusieurs routes commerciales, ce qui assura sa croissance rapide. L'autre nom de la capitale était Khamlykh ou Khamlidj, ce qui renvoie au mot hébreu *ha-melekh*, « roi ». Cela indique que la ville était une résidence royale. Atil était bâtie sur les deux rives de la branche principale de la Volga ainsi que sur l'île située au milieu du fleuve. L'île était occupée par le palais royal, seul bâtiment en briques cuites, et on y trouvait des jardins et des vignes. Les deux autres parties de la ville s'appelaient Atil et Khazaran¹⁷. Un pont reliait l'île à la partie occidentale de la ville ; les liaisons entre Atil et Khazaran se faisaient par bateau. La partie occidentale était occupée par la noblesse et l'armée khazare, tandis que la partie orientale constituait un bourg peuplé principalement d'artisans et de marchands. Chaque partie de la ville s'étendait sur un *farsang* (de neuf à treize kilomètres). On y trouvait beaucoup de maisons en argile, mais plus de tentes en feutre sur armature de bois. Certains historiens pensent que la ville entière était entourée de murailles ; d'autres ne l'admettent que pour la partie occidentale.

Les autres villes de l'Empire khazar, bien qu'étant aussi des centres commerciaux, avaient avant tout une importance administrative et militaire. La forteresse de Sarkel, la « Ville blanche », fut bâtie en 834 avec l'aide des Byzantins. Le chef de la mission était Petrona, gendre de l'empereur Théophile. Elle comportait quatre tours puissantes et une citadelle sur un cap naturel entre le Don et un affluent. La fonction primordiale de la ville résidait

17. Les historiens n'arrivent pas à s'accorder sur l'origine des noms de ces parties de la ville. En s'appuyant sur des sources différentes, les uns pensent que la partie occidentale de la ville s'appelait Itil et l'orientale, Khazaran ; les autres, au contraire, appellent Khazaran la partie occidentale de la ville et Itil, l'orientale. La seconde solution est la plus probable car la plupart des Khazars vivaient dans la ville occidentale, or *Khazaran* est tout simplement le pluriel de *Khazar* dans la langue perse.

dans le contrôle administratif de la région du Don. Cinq autres forteresses furent construites aux alentours, dont celle de Tsimlianskoïe, sur la rive droite, bâtie en pierre blanche¹⁸, Sarkel dominant l'ensemble.

Le même système fut mis en place sur la péninsule de Taman, entre la mer Noire et la mer d'Azov. La ville de Tamartarcha (Samkerts ou Tmoutarakan, la Hermonassa antique) dominait la péninsule, assurant le contrôle du détroit de Kertch et le lien avec la Crimée, ainsi que le contrôle des Bulgares Noirs et des Kassoges. La péninsule comptait plusieurs colonies khazares qui parfois se trouvaient exactement à la place de villes antiques comme Phanagorie ou Patréios.

Enfin, au nord du Caucase, ancienne patrie des Khazars, ces derniers constituaient la plus grande partie de la population. Là, les bourgs khazars étaient groupés autour de Samandar, leur ancienne capitale. Quant à la ville de Balanger, située maintenant presque sur la frontière, elle perdit son importance d'autrefois. Samandar était une grande ville, plus grande qu'Atil selon plusieurs voyageurs. Elle consistait principalement en huttes de bois au toit pointu. Samandar était célèbre grâce à ses vignes merveilleuses, cultivées dans la ville même.

Ainsi, les colonies khazares étaient dispersées dans les régions les plus importantes de l'empire, gardant des liens étroits avec la capitale et assurant le contrôle de la périphérie.

Le gouvernement central et l'armée

À la suite de la guerre civile, le pouvoir du khagan évolua, devenant de plus en plus nominal, jusqu'au moment où le khagan fut considéré comme le symbole de la nation, une sorte de personnage sacré. Les auteurs arabes placent le khagan

18. Pendant longtemps, on pensa que la forteresse Tsimlianskoïe, sur la rive droite, existait au VII^e siècle, remplissant les mêmes fonctions que Sarkel aux IX^e et X^e siècles et qu'elle fut détruite lors de la guerre civile.

au-dessus du roi (le bek) ; mais c'était le roi qui le choisissait, selon la tradition, parmi les membres d'une famille royale turquète, les Achine.

Le khagan devait être juif. S'il adoptait l'islam, il perdait ses droits. La cérémonie de son élection est aussi très intéressante. Le bek jetait une corde de soie autour du cou du khagan et la serrait jusqu'à ce que celui-ci commence à suffoquer. On lui demandait alors combien d'années il voulait régner. Le khagan mentionnait un chiffre, puis montait sur le trône. S'il était encore en vie lorsque la période prévue était écoulée, on le tuait purement et simplement !

Au x^e siècle, le khagan vivait enfermé dans un grand palais, avec un harem de vingt-cinq femmes, soixante concubines et de nombreux eunuques. Il siégeait sur un trône d'or surmonté d'un immense dais. Le bek lui-même le visitait pieds nus et se prosternait devant lui. Quatre fois par an, le khagan se montrait à son peuple, suivi de son armée. Il demeurait pourtant un personnage mystérieux car nul ne le voyait puisqu'il fallait s'incliner à son passage. Le khagan sortait également lors des périodes de grands malheurs. Le culte du khagan était si fort que même les peuples voisins avaient peur de ses pouvoirs magiques. Bien entendu, sa tombe était sacrée : lorsqu'un cavalier rencontrait la tombe du khagan sur son chemin, il descendait de cheval et ne remontait que lorsqu'il perdait la tombe de vue. Les Khazars attribuant au khagan leurs succès et leurs échecs, il était considéré comme responsable des malheurs qui frappaient la Khazarie. Quand l'État souffrait d'une sécheresse ou d'une défaite militaire, le bek livrait le khagan au peuple afin qu'il soit mis à mort – il arrivait que le bek déclare le khagan non coupable, auquel cas celui-ci gardait la vie.

On observe donc que vers le x^e siècle les fonctions du khagan étaient devenues purement sacrales. Hormis quelques circonstances qui pourraient paraître exotiques à nos yeux, sa position pourrait être comparée à celle des rois mérovingiens,

écartés du pouvoir par les maires du palais, ou à celle du mikado japonais à l'époque du shogunat.

Le bek avait cependant toujours besoin du khagan pour s'approprier l'immense prestige de la dynastie ancienne des Achine, considérée par le peuple comme garante de la prospérité. Afin d'asseoir la légitimité des gouvernants, la religion officielle reprit d'ailleurs à son compte certaines pratiques païennes en les englobant dans la tradition biblique ; le khagan, par exemple, était présenté comme le *chofète*, le « juge ».

Le roi lui-même devait être issu d'une même dynastie, qui s'appelait *djines*. Son pouvoir était à peu près absolu. Il décidait de la paix et de la guerre, il percevait l'impôt et les tributs, il jugeait et condamnait. Il pouvait condamner à mort tout Khazar, même le plus honoré. Sa première femme avait sa propre cour et vivait séparément.

Formée de milices khazares et de peuples dépendants pendant les premiers siècles de l'Empire khazar, l'armée subit une transformation importante durant le xi^e siècle. On le constate déjà à l'époque de la guerre civile, où les deux parties en conflit se servirent de nomades étrangers pour se combattre. Peu à peu, les nomades devinrent la force la plus importante de l'armée khazare. La garnison de Sarkel (trois cents hommes) était constituée de Turcs nomades, peut-être des Petchenègues ou des Oghouz.

Au ix^e siècle, une armée régulière khazare était apparue, fait exceptionnel dans cette partie du monde. Cette armée comptait douze mille hommes qui ne recevaient pas de solde en temps de paix, mais devaient intervenir sitôt qu'on avait besoin d'eux. Elle était composée majoritairement – sept mille hommes – de Turcs musulmans (des Arsies ou Larisies), auxquels s'ajoutaient des peuples divers, dont beaucoup de Slaves et de Russes. Ces cavaliers étaient équipés d'une cotte de maille, d'une cuirasse et d'un arc. Ils jouissaient de privilèges tels que le droit de ne pas se battre contre leurs coreligionnaires et la possibilité d'avoir un

représentant auprès du roi. Peu à peu, les guerriers turcs acquièrent une grande influence, ce qui fit d'eux une des forces principales de la cour khazare. Le reste de l'armée, pendant les périodes de guerre, était à la charge des chefs des peuples dépendants. En cas de nécessité, le roi de Khazarie pouvait avoir à sa disposition des forces considérables, jusqu'à cent mille hommes selon les auteurs arabes.

Au cours des IX^e et X^e siècles, on remarque chez les Khazars, nous l'avons déjà noté, une tendance dangereuse à résoudre leurs problèmes par l'intermédiaire des autres. Les Khazars eux-mêmes ne disposaient pas de forces suffisantes, notamment en raison du manque d'unité religieuse.

La situation religieuse

L'adoption du judaïsme par les Khazars à la fin du VIII^e siècle peut être considérée comme une tentative d'élargir le cadre national du culte des juifs au niveau international. Mais force est de constater que cette tentative échoua. Les historiens ne sont pourtant pas d'accord à ce sujet : les uns insistent sur le fait que le judaïsme resta la religion des Hébreux et de la haute noblesse khazare, tandis que les autres affirment qu'il était largement répandu. Quoi qu'il en soit, il est certain que le judaïsme ne fut pas la religion commune de la population de l'empire. Même s'il était répandu parmi les Khazars, même s'il fut adopté par une partie de la noblesse alaine (nous le verrons plus loin), le judaïsme ne pouvait devenir le culte dominant des Petchenègues, des Kassoges, des Bulgares Noirs ou des Slaves. Sa propagation parmi les Khazars n'était d'ailleurs acceptée qu'avec réserve par les rabbins orthodoxes. Ce n'est pas par hasard que l'*Anonyme de Cambridge* cherche des origines israélites aux Khazars. On ne pouvait pas trouver des ancêtres juifs à tous les peuples qui constituaient l'État khazar. Ce manque d'ancêtres d'une même religion – réels ou imaginaires – semble être à l'origine de l'instabilité religieuse de l'Empire khazar.

Par ailleurs, il est probable que la fameuse tolérance religieuse de l'État khazar ne s'établit que progressivement. Les chrétiens et les musulmans se montraient hostiles envers la nouvelle religion et le gouvernement ne pouvait répondre que par la répression. Malgré la nouvelle amitié avec Byzance, les Khazars ne permirent pas à Petrona de bâtir une église à Sarkel, bien qu'il ait été certain d'obtenir l'autorisation nécessaire – il avait même apporté du marbre pour sa décoration. En 854, trois cents Khazars musulmans émigrèrent en Transcaucasie, peut-être à cause de persécutions. Nous ne savons rien de l'émigration des chrétiens, mais elle a sûrement eu lieu principalement au départ de la Crimée, où des villes entières se soulevèrent contre les Khazars en essayant d'obtenir la protection de Byzance. Enfin, en 860, l'oppression des chrétiens contraignit les Byzantins à envoyer en Khazarie la mission de Constantin le Philosophe¹⁹ et de son frère Méthode, devenus célèbres plus tard pour avoir évangélisé les Slaves, et pour la création de l'alphabet cyrillique. Le promoteur de cette mission était le patriarche Photios, lui-même khazar de naissance²⁰, peut-être d'ailleurs un émigré forcé.

Si une partie des chrétiens et des musulmans émigrèrent, la plupart restèrent dans l'État des Khazars. Ils pouvaient s'appuyer sur l'autorité de Byzance et du califat arabe, les deux empires les plus puissants de l'époque. Il est certain que si Byzance essayait de protéger ses coreligionnaires, le califat devait faire les mêmes efforts pour assister les musulmans. Les princes et les chefs de tribu qui auraient eu l'intention de se révolter contre les Khazars auraient rapidement trouvé des alliés. Le gouvernement khazar, soucieux de préserver la paix interne et externe, adopta donc une politique de tolérance religieuse.

19. Également connu sous le nom de Cyrille.

20. Nous le savons parce que, dans un instant de rage, l'empereur Michel III l'Ivrogne l'appela le « mufle khazar ».

Pour régler les conflits religieux, il y avait à Atil sept juges : deux pour les juifs, deux pour les musulmans, deux pour les chrétiens, un pour les païens ; chacun jugeait selon les règles de sa religion. Cet élément indique que la ville comptait un nombre important de sujets de l'empire khazar qui n'observaient pas la religion officielle de l'État. Par conséquent, en plus des synagogues, on trouvait à Atil de nombreuses églises et mosquées.

L'islam, en particulier, était très répandu dans l'État khazar. Atil et Samandar étaient peuplées de mosquées. La capitale en comptait trente, parmi lesquelles une mosquée dont le minaret dépassait en hauteur les tours du palais. Il existait aussi des écoles musulmanes où l'on enseignait en arabe. C'est parmi les marchands, les artisans et les troupes mercenaires qu'on trouvait le plus grand nombre de musulmans.

Si les chrétiens étaient moins nombreux que les musulmans, ils étaient présents dans l'ensemble de la Khazarie et possédaient des églises dans les villes principales. Quelques régions de la Khazarie avaient une population chrétienne concentrée, notamment la Crimée ou le Caucase.

Enfin le paganisme demeurait la religion de plusieurs peuples de l'État khazar, dont les Slaves et probablement une partie des Khazars.

Malgré tout, on voit bien que, après les conflits religieux du IX^e siècle, la Khazarie devint presque un « paradis terrestre » du point de vue de la tolérance religieuse, surtout si on la compare avec un autre État médiéval. Cette tolérance s'explique par la sérieuse nécessité de conserver la paix avec ses voisins et ses propres sujets, mais aussi par des préoccupations commerciales.

Les agriculteurs et les nomades

L'Empire khazar réunissait des peuples qui se trouvaient à des niveaux de développement totalement différents, allant de peuples nomades à des peuples d'agriculteurs sédentaires. La situation du VI^e au IX^e siècle leur procura à tous paix et tranquillité,

assurant ainsi le développement intensif de l'agriculture, avec ou sans irrigation. Beaucoup de peuples nomades commencèrent donc à s'occuper d'agriculture, comme par exemple les Bulgares. La majorité des Khazars eux-mêmes devinrent des agriculteurs. Ils cultivaient le blé, le millet et le riz. Dans plusieurs régions, on cultivait la vigne. Et, bien entendu, l'empire comptait des milliers de jardins potagers. Les Khazars pratiquaient également la pêche ; selon les auteurs arabes, le riz et le poisson formaient l'essentiel de la nourriture khazare.

Le seul peuple de l'État khazar mentionné dans la lettre du roi Joseph comme étant resté purement nomade est le peuple petchenègue. Mais de nombreux autres peuples conservaient des éléments de vie nomade. Ainsi, les Khazars eux-mêmes continuaient à errer avec leurs troupeaux de moutons, de chèvres et de vaches. Le delta de la Volga, site d'Atil, était un lieu d'hivernage avec d'abondants pâturages situés sur des îles que l'on pouvait atteindre en hiver lorsque le fleuve était gelé. Après avoir hiverné, les Khazars se répandaient dans les steppes au printemps. Cet ordre des choses subsista même au X^e siècle : le roi lui-même, avec sa cour et les nobles, reprenait la vie nomade en avril, puis revenait à la vie sédentaire en novembre, vers la fête de Hanoukkah. Dans la partie occidentale d'Atil, seuls les pauvres et les serviteurs demeuraient dans la ville l'été. La vie de nomade était bien plus agréable aux Khazars que la vie sédentaire ; le roi Joseph parle de la joie avec laquelle son peuple commençait ses migrations au printemps.

Ainsi, la vie des peuples de l'État khazar, fondée sur l'agriculture aussi bien que sur l'élevage, comportait-elle des éléments des deux modes de vie.

L'artisanat

La capitale khazare hébergeait de nombreux artisans de religions différentes – juifs, musulmans, chrétiens –, venus s'y installer, selon al-Massoudi, en raison « de la justice et de la

sécurité » qui régnaient dans l'État des Khazars. En effet, toutes les minorités nationales et religieuses d'artisans et de commerçants jouissaient dans la capitale khazare d'une immunité judiciaire qui dépassait largement celle des chrétiens et des juifs dans le califat arabe et était tout à fait incomparable avec le statut des juifs en Europe médiévale. Sans doute, parmi les artisans, y avait-il aussi des Khazars, mais ils restaient une minorité. D'autres villes de la Khazarie étaient également des centres d'artisanat ; la forge et le four à poterie apparurent à Sarkel lors de la construction de la forteresse. Les artisans khazars produisaient de la céramique, des bijoux, des équipements militaires, des harnachements, des outils pour travailler la terre, pour la pêche et pour les travaux d'artisanat. Le niveau technique des artisans était assez élevé, mais, peut-être à cause de l'exportation, les produits n'étaient pas marqués d'une grande originalité ; ils suivaient généralement les modèles des steppes et la mode persane.

Le commerce

Dès le début de son existence, la Khazarie joua un grand rôle dans le commerce international. Ce rôle augmenta peu à peu, jusqu'au moment où, au ^x siècle, le commerce devint la principale source de revenus de l'État.

La grande route commerciale qui reliait l'Europe et l'Asie à travers les steppes était sous le contrôle des Khazars depuis la seconde moitié du ^{vii} siècle. Une autre route passait par la côte occidentale de la mer Caspienne et, suivant le cours de la Volga, menait à la mer Baltique. La Volga devint ainsi une artère commerciale d'importance primordiale, par laquelle on échangeait les fourrures du Nord contre les produits du Sud. En fondant leur nouvelle capitale sur la Volga, les Khazars assurèrent leur contrôle sur le commerce de toute la région. Leurs autres villes étaient également des centres commerciaux importants.

Sarkel se trouvait au croisement de plusieurs routes commerciales, assumant automatiquement des fonctions douanières.

Pour que les caravanes trouvent à s'y loger, la forteresse comprenait un vaste caravansérail avec des chambres pour les hôtes, un logis pour le bétail et une large cour fermée. Le caravansérail se trouvait à l'endroit le plus surveillé de la forteresse. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Constantin Porphyrogénète appela Sarkel non seulement la « forteresse blanche » mais aussi l'« hôtel blanc » !

Tamatarcha, sur la péninsule de Taman, permettait de contrôler tous les déplacements entre la mer d'Azov et la mer Noire. De plus, c'était une ville étroitement liée aux grands ports de la mer Noire, Constantinople, Trébizonde²¹ et Khersôn. Les villes khazares de Crimée, Sougdée, Bospor et autres, jouaient également un grand rôle dans le commerce avec Byzance et les Slaves.

Les Khazars eux-mêmes n'exportaient pas grand-chose. Ils vendaient du bétail, du cuir et du poisson à Constantinople. L'État tirait son plus grand profit du commerce de transit. Beaucoup de fourrures venaient du Nord : les zibelines de la Bulgarie de la Volga, les renards du pays des Bourtases, les castors et les martres russes étaient parmi les plus prisés. Les pays du Nord fournissaient également de la cire, du miel et de l'ambre jaune ; les marchands russes, quant à eux, apportaient aussi des lames d'épée et d'autres objets en fer. Les Russes, les Magyars et les Petchenègues amenaient des esclaves. Tous ces biens se revendaient au marché d'Atil pour aller plus loin encore, en Azerbaïdjan, en Arménie, à Constantinople, en Iran, à Byzance, au Khorasan. Les marchands des pays du Sud apportaient en échange des étoffes orientales et surtout des pièces de monnaie d'argent dont on trouve encore de nombreux spécimens le long de la route qui va vers la Baltique. Dans la majorité des cas, ces monnaies provenaient d'Asie centrale et étaient frappées par les Samanides.

21. Aujourd'hui Trabzon, en Turquie.

Les marchands parvenaient à Atil par des routes différentes. Les Bulgares et les Russes arrivaient le plus souvent par la Volga ; certains, venant de plus loin à l'ouest, avaient d'abord emprunté la route du Dniepr. Les marchands d'Iran et de Transcaucasie venaient par la mer Caspienne ou par terre, en suivant la côte occidentale. Les caravanes du Kharezme et de l'Asie centrale venaient bien entendu par terre à travers la steppe. Enfin, les Européens prenaient soit la route terrestre, en passant par la Hongrie, la Russie et la Bulgarie de la Volga, soit la route maritime via la mer Noire et la mer d'Azov, après quoi ils suivaient le Don, puis la Volga.

De nombreux marchands de nations différentes vinrent s'établir à Atil. Il ne fait aucun doute que les marchands hébreux jouèrent un rôle primordial dans le commerce khazar. Les juifs d'Europe venaient souvent en Khazarie, empruntant les mêmes routes que les autres marchands européens. Quelques marchands juifs allaient de la Khazarie jusqu'à la Chine. Néanmoins, il y avait aussi des marchands musulmans, slaves, russes. Ils formaient des colonies séparées qui jouissaient de nombreux privilèges, parfois même de l'immunité judiciaire. Les Khazars comptaient peu de marchands²², ils servaient habituellement d'intermédiaires. Cela illustre l'absence de liens directs entre les Khazars et l'Europe de l'Ouest et même avec l'Europe centrale.

La monnaie qu'on utilisait de préférence en Khazarie était le dirham arabe connu sous le nom de *chéleg*, en hébreu « blanc » ou « argent ». Les pays musulmans frappaient leur propre monnaie : ainsi, les Bulgares de la Volga commencèrent à frapper la leur au x^e siècle, aussitôt après l'adoption de l'islam.

22. La Volga était contrôlée par les Khazars de son embouchure jusqu'à la Bulgarie de la Volga, soit sur quelque 1 500 kilomètres. Pour les Russes, elle constituait une voie d'acheminement ; les marchands russes n'avaient pas d'établissements le long de son cours. Néanmoins les sources arabes la nomment « rivière russe » (*nahr ar-Rus*) et non « rivière khazare ».

Les Khazars n'avaient pas de flotte et ne pouvaient transporter les marchandises que sur des canots ; sur la terre ferme, ils aidaient les caravanes de marchands en leur procurant guides et protection. Cela aurait été très apprécié des marchands étrangers si les Khazars n'avaient pas demandé tant d'argent pour payer leurs services. Les taxes étaient élevées et les Khazars en tiraient d'immenses profits. Au x^e siècle, ces taxes devinrent la principale source de revenus de l'État car, tandis que beaucoup de peuples s'affranchissaient du pouvoir khazar et que les tributs baissaient, le commerce prenait sans cesse plus d'ampleur.

Telle fut l'évolution de l'État khazar au cours des ix^e et x^e siècles. L'empire militaire expansionniste des deux siècles précédents avait cédé la place à un État centré sur le commerce au détriment d'autres sources de revenus. Le khagan devint un symbole, un personnage sacré mais sans pouvoir. Le roi tout-puissant était de plus en plus dépendant d'une armée mercenaire. Tous ces changements conduisirent à une modification de la politique extérieure des Khazars.

La politique extérieure khazare au ix^e siècle

Pendant les vii^e et viii^e siècles, les Khazars conservèrent leurs liens d'amitié avec Byzance, luttant sans cesse contre le califat et contenant les nomades en faisant de leur frontière orientale une barrière infranchissable. La situation se modifia après l'adoption du judaïsme comme religion officielle et la guerre civile. Les Magyars et autres nomades firent irruption dans le pays, invités par les parties adverses. Les premiers s'installèrent autour du Dniepr et jouirent d'une grande indépendance sur des territoires qui, jadis, faisaient partie de l'Empire khazar.

Les relations avec les États musulmans changèrent aussi. La Khazarie était maintenant trop faible pour attaquer la Transcaucasie. Les chefs locaux invitaient les Khazars à les rejoindre quand ils se soulevaient contre le califat, se souvenant de leur puissance passée, mais ils n'obtenaient plus un appui réel. Ainsi, durant la

plus grande partie du ix^e siècle, la paix s'installa entre les Khazars et les Arabes, à l'exception du conflit local qui éclata au milieu du siècle entre les Arabes et les Alains, alliés des Khazars. Dans la deuxième moitié du ix^e siècle, lorsque les pays de la Transcaucasie commencèrent à secouer le joug du califat, les Khazars ne purent influencer la situation.

Quant aux relations avec Byzance, il semble d'abord que l'amitié entre les deux États ne diminuât pas, en dépit de l'occupation de la Gothie par les Byzantins. Cependant, nous l'avons vu, les Khazars ne permirent pas aux Byzantins de bâtir à Sarkel une église chrétienne. Une nouvelle fêlure apparut donc dans l'amitié khazaro-byzantine qui devait inévitablement conduire à des conflits, plusieurs provinces khazares contiguës à l'Empire byzantin étant de religion orthodoxe.

Cependant, pendant la première moitié du ix^e siècle, les deux États conservèrent de bonnes relations car ils avaient besoin l'un de l'autre face à la menace des Magyars et des Slaves. En outre, les Byzantins espéraient encore recevoir le soutien des Khazars contre les Arabes. Il est certain que les Khazars ne les aidèrent pas militairement, mais on ne peut nier qu'ils fournirent un appui diplomatique. L'armée khazare assista néanmoins les Byzantins contre d'autres ennemis.

En dépit de leur affaiblissement, les Khazars emportèrent la victoire dans la guerre contre les Magyars. Ils réussirent à repousser leurs adversaires au-delà du Dniepr, vers une région qui portait alors le nom d'Atelkousou et dont le Danube formait la limite occidentale, après quoi ils entamèrent des négociations. Lévédios, le principal chef des Magyars, épousa une noble khazare. Ainsi, en 850 environ, les Magyars devinrent les alliés des Khazars, malgré une probable résistance de la part des Khazars qui vivaient avec les Magyars²³. Dans les années 860, les Magyars aidèrent les Khazars à écraser une ville révoltée en Crimée. Cela

23. Ceux qui avaient suivi les Magyars après la guerre civile (voir plus haut).

nous montre l'habileté des Khazars, mais révèle aussi leur faiblesse militaire : ils eurent besoin de l'intervention des Magyars²⁴ pour écraser une rébellion.

Vers la fin du viii^e siècle, quatre tribus slaves étaient encore dépendantes de l'Empire khazar. Les Polianes furent les premiers à s'affranchir. C'est autour de cette tribu, qui occupait des terres sur le Dniepr et possédait Kiev, près du confluent avec la Desna, que l'État russe commença à se former. Comme dans le cas de l'État khazar, les premières décennies de son existence ne laissèrent aucune trace dans les sources russes. Ce sont seulement des sources arabes et européennes qui mentionnent l'existence d'un État russe au début du ix^e siècle. Le roi des Russes adopta rapidement le titre de « khagan », ce qui témoignait de ses ambitions et de son désir de négocier avec la Khazarie sur un pied d'égalité. En 860, le jeune État russe s'affirma dans la sphère politique internationale en entreprenant une audacieuse campagne navale contre Constantinople. Les Byzantins, conscients du danger de cette nouvelle menace, se mirent à propager le christianisme parmi les Russes afin de se les concilier.

Dans les dernières décennies du ix^e siècle (la date traditionnelle étant 882), l'État russe de Kiev s'unit avec l'État de Novgorod sous le sceptre d'un unique souverain, qui, selon la tradition russe, s'appelait Oleg. C'était un noble scandinave, compagnon d'armes de Riourik, le Varègue invité à gouverner Novgorod en 862. Quelques années plus tard, Oleg soumit les Drevlianes, voisins occidentaux des Polianes, puis les Severianes et les Radimitches, les soustrayant à la dépendance khazare. Dès lors, la seule tribu slave qui continuait à verser tribut aux Khazars était les Viatitches. On peut supposer qu'Oleg réussit à soustraire

24. Constantin Porphyrogénète pense que les Khazars étaient plus courageux que les Magyars parce que, dans les batailles, ils attaquaient les premiers. Mais cela doit caractériser plutôt la position dépendante des Khazars auprès des Magyars, qui, comme les Huns ou les Arabes, envoyaient leurs tribus vassales combattre dans l'avant-garde.

ces deux grands territoires au pouvoir khazar avec l'aide des Petchenègues.

En 889, les Petchenègues, qui habitaient des régions à l'est de la Volga, s'invitèrent dans les steppes situées au nord de la mer Noire. Les Khazars ne purent empêcher cette incursion, ce qui était un signe alarmant : ils ne constituaient désormais plus une barrière contre les nomades de l'Est. Ainsi leur pouvoir fut mis en cause.

Cette irruption fournit un motif supplémentaire à la consolidation de l'alliance entre les Khazars et les Magyars. Le roi des Khazars proclama Arpad, fils de Lévédios et d'une noble khazare, prince des Magyars. Malheureusement pour les Khazars, le nouvel État magyar d'Atelkousou ne dura pas longtemps.

L'année 890 vit le commencement de la guerre entre Byzance et la Bulgarie du Danube. L'armée byzantine comptait, entre autres, des détachements khazars. Ces troupes subirent une lourde défaite face aux Bulgares, qui se montrèrent très cruels envers les prisonniers khazars, leur coupant le nez avant de les renvoyer à Constantinople. L'empereur Léon VI demanda alors l'aide des Magyars et Arpad vint à son secours, écrasant l'armée bulgare et contraignant le khan bulgare Siméon à conclure la paix. Ce dernier se vengea en concluant une alliance avec les Petchenègues, et en 895, l'Atelkousou fut dévasté. Les Magyars furent contraints d'abandonner les terres entre le Dniepr et le Danube et durent émigrer vers la Pannonie²⁵. De ce fait, les Khazars perdirent un allié puissant et tous les territoires entre le Danube et le Don tombèrent aux mains des Petchenègues, lesquels, parfois, envahissaient aussi la Crimée et les terres à l'est de la mer d'Azov. Pis encore, des détachements d'Oghouz réussirent à passer la Volga et à pénétrer dans les steppes au nord de la mer Noire. Généralement, les Oghouz étaient les adversaires des Petchenègues, mais ce n'était pas toujours le cas. Dès lors,

25. Dans l'actuelle Hongrie.

les territoires à l'ouest du Don étant perdus, aucun territoire de la Khazarie ne fut plus à l'abri de la menace des nomades.

Ainsi commença le déclin de cette puissance, de l'empire qui se plaçait au même rang que Byzance et le califat arabe, déclin qui devait durer pendant la plus grande partie du *x*^e siècle.

*La politique extérieure khazare dans la première moitié du *x*^e siècle*

La Khazarie étant affaiblie, les Byzantins n'avaient plus besoin d'elle. C'est pourquoi, tout en montrant beaucoup de considération pour les Khazars, avec lesquels ils ne voulaient pas rompre toutes relations, ils entamèrent des activités subversives visant à réduire encore l'influence khazare et à libérer la Crimée de leur pouvoir. Dans ce but, les empereurs byzantins décidèrent de recourir aux peuples mécontents de l'État khazar.

Parmi les diverses causes de mécontentement, on peut dégager trois dominantes.

La première cause est la faiblesse croissante de l'État khazar. Devenu moins puissant, il n'était plus capable de protéger les peuples vivant sur ses territoires. Or la raison d'être de cet État consistait précisément à assurer la protection de ses vassaux en échange du tribut versé. Ne remplissant plus leur fonction essentielle, les Khazars continuaient pourtant de collecter l'impôt. Aussi, les tribus commencèrent à s'interroger sur la légitimité de ces versements.

La discorde religieuse constitue la deuxième cause. D'une part, la religion officielle de l'État ne pouvait être adoptée par la plupart des habitants. D'autre part, la relative tolérance religieuse dans laquelle vivaient les Khazars ne pouvait pas, finalement, satisfaire les musulmans ou les chrétiens, mécontents d'avoir un souverain qui persévérerait dans ce qui était pour eux une hérésie. Il ne faut pas oublier que les uns et les autres vivaient dans la crainte permanente de la répression que le gouvernement khazar utilisait parfois comme instrument de pression, tantôt sur Byzance, tantôt sur les États musulmans.

La troisième cause est le changement d'orientation économique que nous avons évoqué. La Khazarie n'était plus un État militaire comme au VIII^e siècle. Jadis, les Khazars et les peuples dépendants partaient en campagnes glorieuses, pillaient la Transcaucasie et capturaient de riches butins dont chacun pouvait avoir sa part. Désormais, l'Empire khazar vivait en paix avec ses voisins musulmans, préférant faire du commerce intermédiaire. Ce commerce fit sa fortune, mais il s'agissait d'une richesse marchande, non d'une richesse glorieuse conquise sur les champs de bataille. Ainsi les Khazars perdirent peu à peu leur prestige. Le partage inégal de la richesse contribua sans doute à augmenter le dédain des peuples dépendants. En effet, si l'argent remplissait les coffres des marchands et du gouvernement khazar, les peuples de l'empire, les Bulgares Noirs, les Alains et les Slaves, ne gagnaient pas grand-chose. Au début du IX^e siècle, la Khazarie était un empire territorial comptant de nombreuses villes outre sa capitale. Au X^e siècle, l'ensemble du pays était considéré par les rois khazars comme une extension d'Atil. L'empire se transforma en une sorte d'État marchand qui avait de nombreux traits communs avec Carthage ou la république de Florence : le gouvernement disposait de revenus énormes, mais ne pouvait s'appuyer que sur des mercenaires, parce que le partage inégal avec les habitants de la périphérie suscitait inévitablement leur haine envers le gouvernement. Tant que les Khazars furent assez puissants pour forcer les peuples soumis à vivre sous leur dépendance – avec l'aide des mercenaires ou en les excitant les uns contre les autres –, ils purent espérer conserver leur pouvoir. Ce système était cependant bien fragile et instable et l'État était en fin de compte condamné en dépit de sa richesse.

Au nord-ouest, la Khazarie était menacée par les Russes et les Petchenègues, à l'ouest par Byzance, à l'est par les Oghouz, au sud et au sud-est par les États musulmans. Si le califat s'était affaibli et ne pouvait désormais plus rien contre la Khazarie, ce n'était pas le cas des États musulmans, qui devenaient de plus

en plus forts en propageant l'islam. L'expansion musulmane, aussi bien que la propagation de l'islam, avait encerclé la Khazarie : la Bulgarie de la Volga adopta l'islam en 922. Or à Atil, le puissant parti musulman, mené par des mercenaires, n'aurait pas appuyé le roi des Khazars en cas de guerre. Maintenir l'état de paix avec les musulmans, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la Khazarie, était impératif.

Les Bulgares de la Volga tentèrent de trouver un allié contre les Khazars en la personne du calife, mais celui-ci était trop faible pour les assister ; de plus, le Kharezm, l'État musulman le plus proche de la Bulgarie, gardait de bonnes relations avec les Khazars. Aussi, la Bulgarie de la Volga resta-t-elle sous la dépendance des Khazars. Cependant, les missionnaires musulmans étaient toujours actifs. Dans les années 980, ils islamisèrent les Petchenègues et tentèrent d'introduire l'islam dans la Russie païenne, mais, à ce moment-là, l'État des Khazars n'existait déjà plus.

Vers 913-914²⁶, sous le règne du roi khazar Benjamin, les Byzantins organisèrent contre les Khazars une coalition réunissant les Petchenègues, les Oghouz et les Assies²⁷. Mais les Khazars étaient encore assez forts pour résister et Benjamin demanda aux Alains de l'aider. Après une courte mais violente guerre, les Khazars et les Alains furent vainqueurs. Les Assies, seuls de la coalition antikhazare à être sédentaires, subirent de grands dommages : leurs terres furent dévastées par les forces gouvernementales.

À la même époque, les Russes entreprirent une campagne sur la mer Caspienne. Ils venaient de remporter une victoire brillante contre les Byzantins, ce qui les rendait redoutables. Le roi des Khazars les laissa descendre la Volga en direction de la mer Caspienne. Il n'avait sans doute pas les moyens de les affronter, se trouvant déjà en guerre avec Byzance ; peut-être aussi avait-il

26. A. Novoseltsev date ces événements des années 890.

27. Ou lasses, voir glossaire.

des comptes à régler avec les musulmans des régions bordant la Caspienne, auquel cas les Russes lui servaient en quelque sorte de supplétifs. Ce qui est certain, c'est qu'il laissa les Russes dévaster la côte ouest de la Caspienne, tuer et piller, sans qu'un prince musulman puisse leur résister.

Lorsque les Russes rentrèrent par la Volga et envoyèrent au roi une partie de leur butin, le parti musulman d'Atil exigea de lui qu'il leur livre bataille. En raison de sa faiblesse politique ou de la peur que lui inspiraient les Russes s'ils devenaient trop forts, le roi consentit. Les Russes furent massacrés et seulement une partie de leur armée en réchappa.

Après la défaite de la coalition antikhazare, le pouvoir des Alains se renforça. Les Byzantins tentèrent progressivement de les détacher de l'alliance avec les Khazars. La conversion des Alains au christianisme favorisa leur entreprise. Bien que la religion orthodoxe ait existé en Alanie depuis le VIII^e siècle grâce à l'influence de l'Abkhazie chrétienne, elle n'avait pas encore beaucoup de partisans. Leur nombre augmenta dès le début du X^e siècle ; l'évêque Pierre et le moine Euthymios en furent les principaux promoteurs. L'Alanie devint une nouvelle métropole de l'Église orthodoxe, cette élévation de statut étant destinée à rendre la nouvelle religion plus attrayante aux yeux des Alains. Il est difficile de fixer exactement la date où le roi de ce peuple adopta le christianisme, mais cette conversion accrut certainement l'influence byzantine en Alanie. Enfin, en 932, les Alains, poussés par Byzance, attaquèrent les Khazars.

Cette fois encore, les Khazars résistèrent vaillamment. Le roi Aaron, fils de Benjamin, savait manœuvrer entre les intérêts divergents des peuples subjugués. Il conclut une alliance avec les Oghouz et vainquit les Alains en faisant leur roi prisonnier. Politique habile et clairvoyant, Aaron n'abusa pas de sa victoire. Il fit preuve de miséricorde envers le peuple alain et traita le roi en hôte de marque. Cela lui permit de conclure une nouvelle alliance avec les Alains, alliance qui fut cimentée par le mariage

de la fille du souverain alain avec Joseph, le fils d'Aaron. À la suite de cela, le roi des Alains abandonna le christianisme ; l'évêque ainsi que les prêtres chrétiens furent chassés d'Alanie. On constate donc que les succès de la Khazarie dans les affaires internationales de l'époque étaient désormais dus à une diplomatie habile et non plus à la force militaire.

Cependant, les relations entre les Khazars et Byzance allaient de mal en pis. L'oppression des juifs entreprise par l'empereur Romain I^{er} Lécapène (929-944) provoqua une réaction immédiate du roi Joseph, qui ordonna la persécution des chrétiens. Alors, les Byzantins poussèrent les Russes à attaquer les Khazars. Tamatarcha, le centre principal des Khazars sur la mer Noire, fut prise et saccagée. Les Khazars répondirent par une attaque contre les Byzantins en Crimée. Ils signèrent ensuite un traité avec les Russes, ceux-ci engagèrent alors une campagne militaire contre Constantinople en 941. Cette fois, les Russes furent battus. Mais en 944, ils conclurent un nouveau traité avec Byzance et entreprirent une nouvelle campagne dans la mer Caspienne. Les Khazars ne les stoppèrent pas plus que la fois précédente. Le nouvel État russe commençait à prendre l'ascendant sur son voisin.

La chute de l'Empire khazar

La situation politique au milieu du X^e siècle

Lors du dernier siècle d'existence de l'État khazar, son territoire se réduisit lentement à une peau de chagrin. Les Khazars perdirent l'un après l'autre les terres et les peuples qui étaient depuis longtemps sous leur dépendance. Ainsi, après la guerre civile du début du IX^e siècle, les Khazars furent dépossédés de l'Atelkousou. Le reste des territoires au nord de la mer Noire fut conquis par les Petchenègues. Les Byzantins enlevèrent la Gothie et, au X^e siècle, la plupart des villes khazares de Crimée. Les

Bulgares Noirs se libérèrent du pouvoir khazar dans les années 930 ou 940. L'Alanie, elle, vivait en paix avec la Khazarie, étant *de facto* indépendante. Enfin, les Slaves, hormis les Viatitches, furent soustraits à l'autorité khazare par Oleg et s'intégrèrent au puissant État russe. Que restait-il donc aux Khazars ?

Ils conservaient le contrôle de la vallée de la Volga de la Bulgarie (de la Volga) jusqu'à l'embouchure du fleuve. Ils gardaient une partie du Daguestan avec la ville de Samandar, la péninsule de Taman avec la ville de Tamatarcha, une partie de la Crimée ainsi que Sarkel. Les Bulgares, les Bourtases, les Kassoges, les Viatitches, les Assies demeuraient toujours sous leur domination. Leur contrôle incontestable sur l'embouchure de la Volga leur donnait la possibilité de générer d'énormes profits. L'État paraissait donc encore important, mais c'était un colosse aux pieds d'argile, dont l'existence dépendait de la possibilité d'encaisser des taxes douanières et de payer des mercenaires. La création d'une nouvelle coalition annonça la fin de l'Empire khazar.

Les campagnes militaires de 964-969

Les événements militaires qui conduisirent la Khazarie à sa chute restent toujours assez obscurs en raison des interprétations différentes données par les sources disponibles. La version la plus probable est que Sviatoslav entreprit deux campagnes contre les Khazars en concluant une alliance avec les Oghouz en 964.

Sviatoslav commença la guerre par une campagne dans les terres des Viatitches. Après avoir subjugué les Viatitches, il s'attaqua à Sarkel et prit la ville en 965, non sans avoir infligé une grave défaite à l'armée khazare et aux Assies. À ce moment-là, les Oghouz attaquèrent les Khazars par l'est. La Khazarie se retrouva impuissante face à cette double attaque. Après Sarkel, Sviatoslav prit Tamatarcha et battit les Kassoges, soumettant toute la partie occidentale de la Khazarie. Après ces victoires, il se dirigea vers la côte occidentale de la mer Noire pour combattre

les Bulgares du Danube en coopération avec les Byzantins. C'est alors que les Petchenègues, inspirés par les Khazars, attaquèrent Kiev et faillirent conquérir la ville. Sviatoslav abandonna tout pour revenir à Kiev et assurer la protection de sa capitale. Après avoir repoussé les Petchenègues, il envoya ses armées achever les Khazars avant de retourner vers le Danube. La campagne de 968 commença probablement par le Don, d'où les navires furent tirés vers la Volga²⁸. Samandar et Atil, l'ancienne et la nouvelle capitale des Khazars, furent assujetties et saccagées par les Russes. Ainsi cessa d'exister l'empire des Khazars, qui régnait dans la région depuis près de trois siècles.

La contestation des terres khazares

Après les campagnes de Sviatoslav, Sarkel et Tamatarcha furent intégrées pendant un certain temps à la Russie : on les retrouve sous les noms de Belaïa Veja (ce qui, comme Sarkel, signifie « ville blanche ») et Tmoutarakan. Quant aux territoires orientaux de la Khazarie, il semble que les Russes qui les occupèrent n'étaient qu'un rassemblement de guerriers slaves et varègues ayant des liens très faibles avec le gouvernement de Kiev. Ainsi, Atil et Samandar, tout en étant occupées par des Russes, ne faisaient pas partie de l'État russe de Kiev.

Les Russes jouèrent un rôle actif dans la région de la mer Caspienne pendant une vingtaine d'années en prenant part aux conflits locaux. Pourtant, leur importance diminua. Dans les années 990, ils abandonnèrent l'embouchure de la Volga et Samandar. Ce furent les Oghouz qui succédèrent aux Russes à Atil. Ils en furent chassés par les Kharezmiens, qui avaient donné refuge au roi des Khazars et l'aidèrent même à retourner dans sa capitale en échange de sa conversion à l'islam. L'État des Khazars, qui ne comprenait plus qu'Atil et ses environs, passa sous la

28. À la hauteur de l'actuelle Volgograd, les deux cours d'eau sont distants d'une cinquantaine de kilomètres.

domination des Kharezmiens, continuant d'exister ainsi pendant quelque temps encore jusqu'à sa disparition finale, qui ne fut notée par aucune source.

Conclusion

Aucun groupe ethnique n'est connu aujourd'hui sous le nom de Khazars. Un des territoires de l'empire conserva néanmoins ce nom pendant longtemps : il s'agit de la Crimée, que les marchands génois appelèrent Gazaria jusqu'au xvi^e siècle. Il est étonnant qu'un peuple qui joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Europe de l'Est et du Caucase ait pu disparaître sans laisser de successeurs. Cela explique pourquoi on ne cesse d'essayer de retrouver les descendants des Khazars.

L'une des causes majeures de leur disparition est probablement leur désunion religieuse. Nous savons qu'au x^e siècle il y avait des Khazars juifs, musulmans, chrétiens et même païens. Étant donné qu'au Moyen Âge la conscience religieuse était beaucoup plus forte que la conscience ethnique, il est possible que, après la disparition de l'État qui les liait, les adeptes des trois monothéismes se soient considérés entre eux comme des étrangers.

De nombreux Khazars chrétiens étaient au service de Byzance depuis le ix^e siècle ; ils occupaient parfois des postes importants, jusqu'à celui de patriarche de Constantinople, comme le montre l'exemple de Photios. Le stratège de Khersôn qui conduisit la révolte de 1016 contre le pouvoir byzantin, Georges Tsoulo, était aussi un Khazar. Peu à peu, les Khazars chrétiens furent assimilés par les Byzantins et par les Russes de Tmoutarakan. De la même façon, les Khazars musulmans du Caucase furent absorbés par les autres peuples musulmans et les Khazars des steppes par les Coumans ou Polovtses, nouveau peuple nomade qui vint remplacer les Petchenègues et les Oghouz.

Des Khazars juifs constituaient le gros de l'armée de Mstislav, prince russe de Tmoutarakan, quand il subjuga les Kassoges en 1022. Un peu plus tard, à la tête d'une armée composée de Khazars et de Kassoges, il réussit à vaincre les troupes russo-scandinaves de son frère aîné Iaroslav le Sage. La bataille devint légendaire et figura dans les chants épiques : certains de ces chants parlent d'un héros russe combattant un géant terrible dont le nom est Kozarine (le Khazar) ou Jidovine (le Juif). Les Khazars continuèrent donc de jouer un rôle important à Tmoutarakan pendant le xi^e siècle, mais il devint de plus en plus difficile de faire la distinction entre les Khazars proprement dits et les israélites.

Les Khazars juifs sont également mentionnés dans une chronique géorgienne comme un groupe habitant Derbent dans les années 1170 ; selon Jean du Plan Carpin, en 1245, ils côtoyaient les Alains et les Tcherkesses. C'est la dernière fois que les Khazars sont mentionnés dans les sources historiques.

Il existe plusieurs hypothèses sur les descendants des Khazars. On a pensé que les Tates du Caucase, peuple judaïque qui existe encore de nos jours, étaient leurs descendants. Cependant, cette filiation reste peu probable parce que les Tates parlent une langue iranienne. On peut supposer que leurs ancêtres faisaient partie de l'État khazar, mais ils ne peuvent être liés à l'ethnie khazare proprement dite.

L'autre peuple que l'on rattache souvent aux Khazars sont les Karaïtes de Crimée, de Lituanie et d'Ukraine, qui parlent une langue turque. Le nom de « karaïtes », à l'origine associé à une secte religieuse (à la différence des rabbinistes, ils ne reconnaissent que l'autorité de la Torah), devint plus tard un nom de peuple. Pour lier l'ethnie karaïte aux Khazars, il faut accepter l'une de ces deux hypothèses : soit les Khazars adoptèrent le judaïsme d'emblée dans sa forme karaïte, soit les israélites karaïtes établis en Crimée se mélangèrent avec la population khazare juive. L. Goumilev remarqua que les Khazars établissaient

la parenté d'après le père, tandis que les Hébreux le font d'après la mère. L'historien suggéra que les enfants d'un couple mixte où le père était khazar et la mère israélite pouvaient s'intégrer librement dans la société des juifs aussi bien que dans celle des Khazars. Dans le cas contraire – père israélite et mère khazare –, les enfants étaient repoussés par les deux nations. Ces parias auraient pu former plus tard l'ethnie karaïte, mais ce ne sont que des hypothèses.

En conclusion, on pourra citer une théorie exposée dans le livre d'Arthur Koestler, *La Treizième Tribu*. Selon lui, tous les *Ashkenazim*, les Ashkénazes²⁹, descendraient des Khazars convertis au judaïsme ; ils auraient migré vers l'ouest et auraient oublié leurs origines, ne se considérant que comme juifs. Cette théorie était destinée à priver l'antisémitisme de son argument ethnique. Il en résulta le contraire : pour les ennemis d'Israël, ce fut la preuve que les juifs ne pouvaient prétendre à Jérusalem ni même à un passé biblique.

Laissant de côté le pour et le contre de cette théorie, remarquons seulement que les juifs apparurent en Europe centrale et orientale avant la chute de l'État khazar, ce qui rend moins probable la supposition de Koestler. On peut cependant admettre l'idée qu'une partie de la population khazare pratiquant le judaïsme aurait été absorbée par les Ashkénazes.

Alexei Terechtchenko

29. Juifs d'Europe centrale, orientale et septentrionale.

2. L'ÉTRANGE RELATION DE STALINE ET DES KHAZARS

Alexei Terechtchenko

Ce que nous apprend l'histoire

L'intitulé de ce chapitre peut paraître étrange à certains. En effet, quel peut être le lien entre un peuple nomade du premier millénaire après Jésus-Christ et un dictateur communiste, symbole du totalitarisme et phénomène du xx^e siècle ? C'est le rapport à la mémoire qui est ici questionné. Il est très difficile de faire table rase du passé et les États ont le choix entre deux attitudes : assumer ou renier leur histoire. Qu'en est-il de l'Union soviétique ? Il a paru intéressant de rechercher l'héritage khazarien à l'époque de Staline et de comprendre quel rôle pouvait jouer la khazarologie dans l'idéologie de la période.

Que sait-on des Khazars en Russie ? Chaque Russe connaît par cœur la première phrase de la *Chanson d'Oleg le Très Sage* écrite par Pouchkine : « Oleg le Très Sage a repris son épée afin de châtier les imprudents Khazars. » Donc tout ce que l'on sait de manière certaine, c'est que les Khazars étaient imprudents ! On ignore en revanche le rôle qu'ils jouèrent dans l'histoire de l'ancienne Russie, bien qu'il ait été non négligeable. Ce déficit est assez paradoxal. En effet, à certaines étapes de son existence, la Russie englobait toutes les terres de l'ancien empire khazar et

peut donc être considérée, dans une certaine mesure, comme son héritière.

Après l'effondrement de l'empire khazar, ses territoires furent partagés entre ses voisins, c'est-à-dire entre les autres États de la steppe. Une partie de cet immense espace fut englobée dans la Russie (y compris la région de Moscou), la plus grande partie tomba au XIII^e siècle entre les mains des Tatars, dont les Russes étaient les tributaires. Cependant, l'Empire tatar, comme d'ailleurs tous les empires asiatiques, fut détruit à son tour. Les Russes commencèrent alors à annexer leurs anciens territoires d'origine khazare. Ils débutèrent par la conquête du cours de la Volga dans les années 1550, sous le règne d'Ivan le Terrible. Puis ils mirent beaucoup de temps à soumettre les steppes autour du Don, espace connu sous le nom très caractéristique de « pays sauvage ». Finalement, ce pays frontalier tomba sous le contrôle des Cosaques du Don, dont la plupart étaient des paysans qui avaient fui le servage et les impôts de l'État russe et qui s'assimilèrent peu à peu à l'ancienne population de la région. Les Cosaques – dont on a parfois essayé de faire remonter le nom et l'origine aux Khazars –, formèrent une sorte de barrière entre la Russie et ses voisins, assurant la défense du territoire russe mais gardant leur indépendance vis-à-vis des tsars. Cependant, les relations ne furent pas toujours idylliques car l'État songeait sans cesse à réduire leur autonomie ; vers la fin du XVII^e siècle, après la grande révolte des Cosaques menée par Stepan Razine qui menaça Moscou, le gouvernement russe imposa finalement un contrôle plus direct.

Ce qui restait de l'héritage khazar fut assumé par la Russie sous le règne de Catherine II la Grande (1762-1796). En effet, la Russie, après les guerres contre l'Empire ottoman, annexa l'Ukraine du Sud et la Crimée. À la même époque, elle occupa une grande partie de la Pologne avec les partages successifs de ce pays (1772, 1793 et 1795). Ainsi les juifs devinrent partie

intégrante de la population de l'empire : les Karaïtes, des Turcs habitant la Crimée et la Lituanie, ainsi que les Hébreux de l'Europe orientale, les Ashkénazes, qui habitaient la Pologne. Enfin, au XIX^e siècle, les Russes soumièrent le Caucase, où ils rencontrèrent d'ailleurs une résistance farouche au Daguestan, ancienne terre khazare.

L'Empire russe contrôlait ainsi toutes les terres que les Khazars avaient occupées au sommet de leur puissance. Bien que les conditions aient très largement changé depuis le X^e siècle, on pouvait quand même trouver assez de caractéristiques similaires. La Volga et le Don demeuraient des routes commerciales très importantes, même si les fourrures et les esclaves n'étaient plus les objets principaux de l'échange. L'État garantissait la sécurité des peuples de la région en leur faisant payer l'impôt. La tolérance qui prévalut en Russie jusqu'au milieu du XIX^e siècle était, elle aussi, remarquable : on permettait aux peuples soumis de garder leur langue, leur religion et même leurs lois. Cette tolérance, qui n'était pas un trait essentiellement khazar, mais relevait plutôt d'une politique impériale classique permettait néanmoins de rapprocher les deux empires.

L'étude de l'histoire des Khazars commence en Russie vers le milieu du XIX^e siècle avec l'orientaliste Grigoriev, qui se trouva une sorte d'idéal dans l'aventure khazare. Ainsi, il écrivit :

L'existence du peuple khazar fut un phénomène extraordinaire au Moyen Âge. Entouré de peuplades sauvages et nomades, il avait tous les avantages d'un peuple éduqué : un gouvernement organisé, un commerce important et florissant et une armée de métier. Quand l'anarchie complète, le fanatisme et l'ignorance la plus profonde étaient la règle en Europe occidentale, la puissance khazare rayonnait par sa justice et sa tolérance, et ceux qui étaient persécutés pour leur foi y accouraient de partout. Comme un brillant météore, elle illuminait l'horizon sombre de

l'Europe, mais elle s'éteignit sans laisser aucune trace de son existence.

Ce passage magnifique dénote une idéalisation des Khazars, qui devint fréquente dans les ouvrages historiques russes. Cette idéalisation renvoyait à un désir de l'intelligentsia russe qui, souffrant d'un complexe d'infériorité, voulait trouver dans son histoire une époque où la Russie aurait été plus développée que les États européens. Cette ambition, qui est toujours vivante, se manifesta à l'époque soviétique dans l'idéalisation de la Russie kievienne. Tous les maux de la Russie furent alors expliqués par le joug tataro-mongol, qui aurait fait perdre au pays deux siècles de développement. De même, au début des années 1990, on idéalisa la Russie des tsars en blâmant la révolution de 1917. Les mêmes sentiments étaient à l'œuvre au début du xx^e siècle lorsqu'on glorifia l'État khazar détruit par Sviatoslav.

Le manque chronique de sources est une autre raison expliquant cette vision idéaliste. La version longue de la lettre du roi Joseph fut découverte en 1874 parmi les manuscrits du Karaïte Firkovitch, auteur de plusieurs falsifications, et fut donc longtemps considérée comme un faux. Le manuscrit de l'*Anonyme de Cambridge*, ainsi d'ailleurs que plusieurs sources arabes, ne furent découverts qu'au début du xx^e siècle.

En se penchant sur l'étude de la langue khazare, les historiens abordèrent aussi le problème de l'origine de ce peuple. On classait les Khazars tantôt parmi les Turcs, tantôt parmi les Ougriens ; l'historien Ilovaïski pensait que les Slaves composaient la plus grande partie de la population khazare.

En 1917, les juifs, qui avaient été opprimés dans la Russie des tsars, obtinrent tous les droits dont ils étaient jusque-là privés. Après la révolution d'Octobre, ils commencèrent à jouer un rôle primordial dans la nouvelle Russie. L'accès aux études, et par conséquent aux positions importantes dans le nouvel État, étant désormais interdit aux personnes d'origine « non prolétarienne », une grande partie des juifs bénéficièrent soudain de ce qui leur avait été refusé jusqu'alors. L'État commença à publier des livres en yiddish et l'intérêt envers l'histoire, la langue et la culture juives s'accrut. Parallèlement, on s'intéressa davantage aux Khazars.

L'ancienne version historique, qui expliquait la fondation de l'État russe par l'influence varègue¹, perdit de sa popularité. Il en fut de même pour tout ce qui glorifiait le régime des tsars et la dynastie Romanov, apparentée à la dynastie des Riourikides, descendants du semi-légitime Riourik, fondateur varègue présumé de l'État russe.

L'ouvrage de Parkhomenko consacré aux relations entre les Khazars et les Russes donna alors une nouvelle version des événements : c'étaient désormais les Khazars qui avaient joué le rôle primordial dans la fondation de l'État russe. Cet ouvrage parut en 1924, au début de l'époque stalinienne.

Dans les années 1920-1930, la khazarologie connut un énorme essor en URSS. Minorski et Kovalevski traduisirent en russe les sources arabes portant sur l'histoire khazare, dont la plus célèbre est le récit du voyage d'Ibn Fadlan. Kokovtsov édita la correspondance khazaro-juive, qui n'a pas perdu de son actualité. Enfin, Mikhaïl Artamonov entama ses expéditions archéologiques.

1. Les Varègues étaient des Vikings qui pénétrèrent en Russie et s'y installèrent aux VIII^e et IX^e siècles.

Avant Artamonov, l'archéologie khazare n'existait pratiquement pas. Certes, on avait déjà trouvé, au début du xx^e siècle, le sépulcre de Verkhneïe Saltovo sur le Severski Donets. Certains historiens supposaient à l'époque qu'il s'agissait bien d'un monument historique khazar mais ces affirmations n'étaient pas encore très bien fondées. Il restait toujours à trouver quelque monument qui serait définitivement authentifié comme khazar.

En 1929, Artamonov se rendit dans la vallée du Don et commença des fouilles archéologiques. En même temps, il parcourut les musées de la Russie méridionale afin d'étudier et de classer les découvertes qui appartenaient au début du Moyen Âge. Il étudia également toutes les sources écrites portant sur l'histoire des Khazars. En 1934, il entreprit une expédition archéologique sur le site de Tsimlianskoïe, situé sur la rive gauche du Don, et prouva que c'était bien là que se situait la fameuse forteresse de Sarkel que les Khazars bâtirent avec l'aide des Byzantins en 834. Après cette expédition, Artamonov publia deux travaux portant sur l'histoire des Khazars qui eurent beaucoup de succès. On confia même à Artamonov la rédaction de quelques chapitres de *l'Histoire de l'URSS depuis les temps plus anciens*², marque de confiance extraordinaire de la part du pouvoir. Se fondant sur les résultats de ses fouilles archéologiques, Artamonov émit alors l'hypothèse que les monuments archéologiques découverts à Verkhneïe Saltovo et dans ses environs appartenaient à la même culture que ceux qui avaient été trouvés à Sarkel et sur le Don. Ainsi, il formula l'hypothèse d'une culture saltovo-maïatskaïa³,

2. Il ne faut pas s'étonner du titre *Histoire de l'URSS*. En effet, à l'époque soviétique, toute l'histoire du territoire sur lequel se constitua l'Union soviétique était considérée comme faisant partie de l'histoire de l'URSS. Ainsi, l'histoire de l'Ourartou, un État ancien qui incluait une partie de l'Arménie actuelle, faisait partie de l'histoire de l'URSS durant l'Antiquité, et l'histoire de l'Empire khazar se rattachait à l'histoire de l'URSS au Moyen Âge !

3. Selon Artamonov, elle aurait existé entre le viii^e siècle et le ix^e siècle dans le sud de la Russie et de l'Ukraine actuelles – ce qui correspond chronologiquement

qui aurait d'ailleurs deux variantes mais daterait bien de l'époque khazare.

Formulée par Artamonov en 1940, cette hypothèse est confirmée aujourd'hui, mais, en raison du manque de sources, elle fut contestée par plusieurs historiens de l'époque. La Seconde Guerre mondiale empêcha les khazarologues de poursuivre leurs recherches ; après la guerre, le climat politique avait profondément changé. Or, en Union soviétique, science et politique étaient intimement liées.

Staline, les juifs et les Khazars

Staline est devenu un personnage presque mythique. Pour quelques-uns, il est toujours un grand homme qui réussit à bâtir un État puissant et à vaincre Hitler, pour d'autres, il est un bourreau sanglant qui fit beaucoup de tort à la Russie. En tout cas, ce fut bien lui qui détermina la politique de l'URSS, qui couvrit « un sixième de la Terre » pendant presque trente ans.

On discute toujours pour savoir si la répression exercée par Staline était causée par sa folie ou par un excellent sens politique. De même, on ne peut se mettre d'accord sur les causes des châtiments qu'il a infligés aux juifs. Ceux qui invoquent son antisémitisme doivent se rappeler que, pendant la première partie

et géographiquement à l'Empire khazar. Sont recensés plus de 200 monuments appartenant à cette culture qui tient son nom du sépulcre de Saltovo (région de Kharkov, Ukraine, découvert en 1900) et du village Maïatskaïa (région de Vojonej, Russie, découvert en 1906). Selon Artamonov, la première variante de la culture saltovo-maïatskaïa se trouve dans un environnement de steppes et se caractérise par des colonies agricoles, des forteresses aux murs blancs et des enterrements dans les catacombes. La seconde variante se trouve dans un environnement de steppes et de forêts et se caractérise par des campements nomades et des enterrements dans des fosses. À la suite d'Artomonov, les archéologues ont mis au jour huit variantes de cette même culture.

de son règne, il n'y en eut aucune trace. Si beaucoup de juifs périrent durant les années de la grande purge (1936-1938), cela provient du simple fait qu'ils étaient nombreux parmi les hauts fonctionnaires et membres du Parti communiste, principales victimes de la purge. Quels que fussent les vrais sentiments de Staline à l'égard des juifs, dans les années 1920-1930, ils n'étaient pas poursuivis en tant que tels.

Le nationalisme et, par conséquent, l'antisémitisme étaient ce qu'il y avait de plus contraire aux principes du marxisme tel qu'il était enseigné au début du xx^e siècle. Les marxistes de ce temps pensaient que l'antisémitisme avait été inventé par les classes dirigeantes pour détourner l'attention des prolétaires de leurs véritables ennemis. Malgré cela, on ne voyait pas d'avenir pour la nation juive ; puisque le problème juif était un problème de classe, les juifs devaient être assimilés une fois la révolution prolétarienne accomplie.

Dans les années 1920, fut trouvée une solution moins contraignante. Les juifs ne furent plus obligés de s'assimiler ; au contraire, la culture juive fut encouragée. Cependant, l'hébreu et le judaïsme étant perçus par les bolcheviques comme des phénomènes réactionnaires, ce fut la culture yiddish qui fut stimulée. On persécutait le judaïsme, mais c'était la destinée commune des religions en Russie à cette époque.

Une Région autonome des Juifs fut créée en Extrême-Orient, sur la frontière avec la Chine, avec Birobidjan pour capitale. Cette création fut présentée comme la solution du problème juif, mais, malgré tous les efforts de la propagande soviétique, la plupart des juifs ne voulurent jamais s'y rendre car la région se trouvait fort loin du centre du pays.

La politique nationale du Parti commença à changer sérieusement à la fin des années 1930. On abandonna l'internationalisme en même temps qu'on réveilla le nationalisme russe, que Lénine considérait comme un des ennemis les plus dangereux

du marxisme⁴. Ce revirement n'était pas seulement un souhait de Staline : il répondait surtout à la nécessité de mobiliser le sentiment populaire dans la perspective de la guerre contre Hitler. On ne pouvait en effet espérer réveiller le peuple par la seule solidarité prolétarienne. Dans la Constitution de 1936, on voyait déjà poindre l'idée que le peuple russe était le « frère aîné » de la famille soviétique des peuples. C'est dans ces années que l'étude de la langue russe devint obligatoire et que l'on commença à liquider les foyers de la culture juive, comme d'ailleurs des autres structures nationales.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'attitude de l'État soviétique envers les juifs fut très ambiguë. D'un côté, le gouvernement ne voulait pas nourrir la propagande hitlérienne qui affirmait que l'URSS était dirigée par des juifs ; de l'autre, il fallait obtenir autant que possible l'aide des juifs du monde entier pour soutenir l'Union soviétique. Ce dernier objectif l'emporta : en mars 1942, le Comité antifasciste juif (CAJ) fut créé et, en juin, commença la publication du journal *Eynikayt* en yiddish. Ce journal lança un appel aux juifs du monde entier, en soulignant ce qu'ils partageaient avec l'URSS.

Bien que le CAJ n'ait été créé que dans un but de propagande en Occident, les juifs soviétiques percevaient ses membres comme étant leurs représentants ; pis encore, les membres du CAJ commencèrent à se considérer comme tels ! En 1944, le CAJ proposa l'idée d'une république juive en suggérant deux emplacements possibles. Selon certains, cette république devait être située sur les terres de l'ex-république des Allemands de la Volga⁵, mais l'idée fut immédiatement rejetée par Molotov, qui

4. En 1922, il critiqua vivement le chauvinisme russe exprimé par Staline et Ordjonikidze, tous deux Géorgiens.

5. Située sur le cours inférieur de la Volga, la république autonome des Allemands de la Volga exista de 1924 à 1941. Elle était peuplée majoritairement d'Allemands descendant des colons installés par Catherine II.

remarqua que les juifs étaient un peuple urbain et qu'on ne pouvait pas « mettre un juif sur un tracteur ».

L'autre emplacement proposé était la Crimée. Fait singulier : de même que le cours inférieur de la Volga, la Crimée avait également appartenu aux Khazars – une partie de sa population, les Karaïtes, pouvait être considérée comme leurs descendants. La situation géographique de l'Empire khazar n'entraînait toutefois pas en ligne de compte. La Crimée comptait des colonies juives depuis les années 1920 ; de plus, une grande partie de sa population (Tatars de Crimée, Bulgares, Grecs, Arméniens) avait été expulsée en 1944 pour raison de collaboration présumée avec les nazis. Les membres du CAJ pensaient par ailleurs que le projet criméen était antisioniste parce qu'il proposait une alternative viable à la création d'un État juif en Palestine. Cet argument ne fut pas pris en compte tout simplement parce que Staline soutint la création de l'État d'Israël. Lorsque les Arabes attaquèrent Israël la première fois, ce fut l'aide du bloc soviétique, surtout l'aide militaire apportée par la Tchécoslovaquie, qui sauva les Israéliens. Un projet fut même débattu concernant une possible émigration des Palestiniens en Asie centrale dans une république autonome arabe !

Dans le même temps, la position des juifs soviétiques devint de plus en plus difficile. Même si Israël restait l'allié de l'Union soviétique, les Israéliens comprirent assez vite qu'il serait difficile de survivre sans l'aide des États-Unis, ce qui, du point de vue des dirigeants de l'URSS, les positionnait comme des ennemis potentiels. De là à accuser les juifs soviétiques d'antipatriotisme, il n'y avait qu'un pas. Par ailleurs, les juifs de l'Union soviétique affichèrent très vite soutien et loyauté envers l'État d'Israël⁶. Ces

6. Rappelons que, avant 1947, les juifs n'avaient théoriquement pas de foyer national en dehors de l'URSS puisque le seul territoire au monde portant leur nom était la Région autonome des Juifs de Birobidjan. Or si cette région connut quelque succès, il n'eut pas de commune mesure avec l'enthousiasme soulevé par la création d'Israël.

sentiments se manifestèrent fortement au cours de la guerre israélo-arabe et surtout pendant la visite de Golda Meïr à Moscou en 1948. À partir de ce moment-là, l'URSS entama une politique de répression envers les juifs soviétiques.

Déjà, en janvier 1948, Mikhoëls, artiste célèbre et leader du CAJ, avait été assassiné. Au cours de l'année 1948, les membres du CAJ furent arrêtés, et en 1949 commença une campagne contre les « cosmopolites », c'est-à-dire les juifs, à qui il était reproché de préférer leur identité juive au patriotisme soviétique. Dans ce contexte, tout lien des juifs soviétiques avec l'étranger devenait suspect. Le projet criméen surtout, sur un territoire qui n'avait pas perdu de son importance stratégique depuis l'époque khazare, devenait inquiétant. En effet, en cas de concrétisation, il serait tombé entre les mains des juifs qui, selon des accusations très répandues à l'époque, en auraient profité pour lutter contre l'Union soviétique en fournissant aux Américains une base pour une possible invasion. Si absurdes que puissent paraître ces motifs, ils furent suffisants pour entamer la répression contre les juifs et contre tout ce qui avait quelque rapport avec eux. Les foudres de la campagne antisémite s'abatirent principalement contre les juifs travaillant dans les sphères des arts et des lettres.

Dans cette atmosphère, l'étude des Khazars, quoique peu liée avec le sionisme, devenait naturellement suspecte. Elle fut néanmoins poursuivie. En 1947, Zajaczkowski, après analyse de la langue khazare, mit fin aux polémiques en prouvant qu'elle était d'origine turque et non ougrienne. En 1949, Artamonov et ses disciples reprirent les fouilles de Sarkel, abandonnées depuis longtemps. En trois ans de fouilles (1949-1951), l'expédition réussit à obtenir une quantité exceptionnelle de matériel archéologique. Artamonov publia plusieurs articles consacrés aux fouilles. Il préparait déjà les matériaux de l'expédition pour la publication, ainsi d'ailleurs que son propre livre consacré aux Khazars, lorsque la khazarologie soviétique reçut un coup mortel.

Le coup fut porté par la *Pravda*, journal officiel du Parti communiste en URSS. Le rôle joué par ce journal était énorme. En russe, *pravda* signifie « vérité » ; tout ce qui était publié dans ce journal était donc considéré comme vrai. Quand on condamnait telle ou telle branche de l'art ou de la science, ce qui se faisait fréquemment en URSS, surtout à l'époque stalinienne, cela commençait toujours par un article dans la *Pravda*, après quoi tout le monde prenait part à la persécution de ceux qui avaient été dénoncés par le journal.

Cette fois-là, l'article, paru dans la *Pravda* le 25 décembre 1951 et signé par quelque obscur P. I. Ivanov, s'intitulait « Sur une conception erronée ». Au début de l'article, l'auteur constatait que les fouilles archéologiques et l'examen des documents historiques avaient permis aux historiens de mieux connaître le passé des peuples de l'Union soviétique et de démasquer les historiens bourgeois qui cherchaient à diminuer l'originalité et le haut niveau culturel des Russes, Géorgiens, Arméniens et autres peuples de l'URSS. Puis Ivanov s'intéressait à la théorie de Parkhomenko, mentionnée ci-dessus, et s'indignait que quelques autres historiens, Artamonov en particulier, persistent dans ces erreurs en s'appuyant sur les fouilles de Sarkel. « Il affirme qu'on doit considérer l'État khazar comme quelque chose de très important dans la formation de la Russie kiévienne et que l'Empire khazar était un État prétendument presque égal en puissance et en influence politique à Byzance et au califat arabe. » L'auteur de l'article expliquait ce qu'aurait été, en vérité, l'État khazar : une alliance primitive de peuples barbares, menant une vie parasitaire sur les terres situées à l'ouest de la mer Caspienne et empêchant ainsi l'unification des Slaves orientaux et le développement de la Russie. Après ces affirmations, Ivanov fustigeait encore une fois les historiens qui « faussent l'histoire ancienne de la Russie, en essayant de faire entrer l'Histoire dans leurs schémas imaginaires »

et qui « au nom de ces schémas erronés, exaltent l'héritage khazar, en manifestant une inexplicable admiration pour cette culture ». Enfin, il concluait en constatant que « l'idéalisation de l'Empire khazar doit être vue comme un vestige des opinions vicieuses des historiens bourgeois qui minimisent le développement original du peuple russe ».

L'article ne comporte aucune mention de la religion des Khazars. Pourtant, les khazarologues savaient qu'il s'agissait d'un État judaïque. Voilà bien un trait caractéristique de l'époque : les Khazars étaient condamnés par le pouvoir en tant que juifs et tout le monde le comprenait, mais cela n'était jamais mentionné. Si l'on écrivait ce petit essai dans l'esprit de plusieurs « recherches » menées aujourd'hui sur Internet, on pourrait essayer de rattacher la haine de Staline envers les Khazars à ses racines ossètes (on se souvient que les Alains, ancêtres des Ossètes, étaient vassaux des Khazars). Dans ce cas, cela aurait été une haine héréditaire envers les oppresseurs de ses ancêtres. En fait, il semble bien que cette attaque contre les Khazars – dirigée par la *Pravda* – faisait tout simplement partie de la campagne contre les « cosmopolites » – il ne faut pas oublier que les juifs eux-mêmes étaient persécutés non en raison de leur religion, mais parce qu'ils étaient des « cosmopolites » préférant leur identité juive au patriotisme soviétique. De plus, bien que Staline se mêlât souvent des discussions scientifiques, concernant la linguistique comme la question des nationalités, ce ne fut probablement pas lui qui ordonna directement la persécution de la khazarologie. Que cela fût à son initiative ou non cela n'aurait d'ailleurs rien changé. La campagne contre les Khazars fut inévitablement causée par la logique du développement de la société stalinienne. Cela est d'ailleurs très bien illustré par le nom même de l'accusateur : Ivanov, le nom de famille le plus courant en Russie. Ce n'était pas une personne précise qui entrait dans la polémique, c'était l'ensemble de la société soviétique qui fustigeait les khazarologues pour leur manque de patriotisme.

Ainsi, la chasse à l'homme commença. Plusieurs historiens écrivirent des articles pour critiquer Artamonov ainsi que les autres khazarologues. Le plus actif d'entre eux fut B. Rybakov, doyen de la faculté d'histoire de l'université d'État de Moscou. Dans ses papiers, il accabla les historiens soumis à la « sévère et juste critique des pages de la *Pravda* » et soutint que l'État khazar était assez petit et semi-nomade, parasitaire, qu'il n'avait pas de villes et constituait une « énorme barrière douanière, bloquant ainsi les routes du Severski Donets, du Don, de la Volga et du détroit de Kertch ». Le rôle des Khazars dans la défense de l'Europe et l'aide qu'ils apportèrent à Byzance contre les Arabes étaient totalement passés sous silence.

Bien sûr, cela rendit impossible la publication du matériel de l'expédition aussi bien que la parution du livre d'Artamonov, presque terminé, sur l'histoire des Khazars. La plupart des historiens attaqués choisirent prudemment d'autres thèmes pour leur travail. Un nouveau coup à la khazarologie fut porté par la création du lac Tsimliankoïe, immense retenue d'eau qui fut installée sur le Don en 1952, noyant Sarkel et ses environs. La seule ville incontestablement khazare qui avait été trouvée par les archéologues, et dont on n'avait pu examiner qu'une petite partie (selon Pletneva, environ un tiers), fut définitivement perdue.

Cette offensive contre l'histoire ne fut qu'une des nombreuses attaques stalinienne contre la science – et les scientifiques. Les années d'après-guerre furent une terrible épreuve pour la science soviétique, dont plusieurs branches, comme la génétique et la cybernétique, furent réprochées. Les juifs eurent également la vie dure pendant ces années avec la campagne contre les « cosmopolites ». Le procès du CAJ, dont les dirigeants furent condamnés et exécutés en 1952, fut suivi du procès des médecins empoisonneurs, dont une grande partie étaient juifs. Au début de l'année 1953, des rumeurs coururent selon lesquelles on allait envoyer tous les juifs dans la Région de Birobidjan. Aujourd'hui,

on débat encore pour savoir si ces rumeurs avaient quelque fondement, mais la panique fut à ce moment bien réelle. Tout fut transformé par la mort de Staline le 5 mars 1953. Les successeurs de Staline mirent aussitôt fin au procès des médecins et à d'autres aspects de la répression des dernières années du règne du dictateur. Les juifs soviétiques crurent alors vivre la répétition du miracle décrit dans le livre d'Esther : en effet Staline mourut exactement à Pourim, jour de délivrance des juifs de Perse qui cessèrent de subir les répressions du ministre Aman.

La résurrection ?

La vie fut dès lors moins pénible pour les juifs. De plus, après le très célèbre discours de Khrouchtchev en 1956 qui condamna le culte de la personnalité de Staline, les branches de la science qui avaient subi de terribles sanctions à l'époque stalinienne se rétablirent peu à peu. Artamonov reprit son travail ; mais, devenu plus prudent, il modifia le texte de son livre afin d'éviter des conflits avec la censure. C'est ainsi que la monographie d'Artamonov ne parut qu'en 1962, huit ans après l'ouvrage de Dunlop, *Histoire des juifs khazars*, qui, comme Artamonov, avait synthétisé toutes les connaissances sur le sujet. Ce livre, fondé sur d'abondantes preuves archéologiques, devint une source de référence très importante pour les khazarologues.

Il faut remarquer cependant que, même à cette époque, Artamonov continuait d'être très prudent. Il relevait l'incompétence d'Ivanov, critiquait Rybakov et les autres historiens qui avaient pris part à la campagne antikhazare des dernières années de Staline ; parallèlement, il soulignait que l'intervention de la *Pravda* avait généralement joué un rôle positif « parce qu'elle contribua à modérer l'idéalisation des Khazars qui était caractéristique de la science bourgeoise ». De surcroît, il est possible que son ouvrage ait subi certaines modifications.

Dans le livre d'Artamonov, l'adoption du judaïsme devint une action fatale qui condamnait l'État des Khazars à la disparition. On peut se demander si c'était vraiment l'opinion de l'auteur ou s'il s'agissait d'une précaution vis-à-vis de la censure soviétique, toujours défavorable aux juifs, même si les pires années étaient révolues. Quoiqu'il en soit, cette vision des choses fut approfondie par son disciple Goumilev. Dans son ouvrage sur l'histoire des Khazars, celui-ci soutint que l'adoption du judaïsme avait transformé l'État khazar en une espèce d'État parasite. Ainsi la théorie de Rybakov se trouvait justifiée, mais seulement pour le dernier siècle d'existence de l'État khazar.

Les fouilles archéologiques furent poursuivies par Goumilev, Liapouchkine, Pletneva et les autres disciples d'Artamonov et sont d'ailleurs toujours en cours. On trouva des éléments datant de l'époque khazare presque partout dans la zone repérée par Artamonov et sa théorie reste en vigueur, même si on distingue désormais huit variantes de la culture saltovo-maïatskaïa au lieu de deux comme Artamonov.

Un autre ouvrage consacré à l'histoire des Khazars fut rédigé par Novoseltsev et publié dans les années 1970. Ce travail bénéficiait d'un avantage indiscutable, toutes les sources étant enfin disponibles en version originale ; malgré cela, l'ouvrage n'atteint pas l'ampleur du livre d'Artamonov. Une monographie récemment publiée par Pletneva systématise tout ce qui est connu de l'archéologie khazare.

Pour conclure, mentionnons que le sujet des Khazars est actuellement très populaire en Russie. On trouve sur Internet plusieurs publications qui leur sont consacrées. Malheureusement, bien peu d'auteurs essayent de traiter du problème objectivement. Il existe toujours des publications antisémites qui cherchent à dénigrer l'élite de la société khazare, coupable d'avoir adopté une religion étrangère et d'avoir mené une « politique du mal », fort heureusement stoppée par le prince

Sviatoslav. Ces articles ne manquent pas de commentaires sur la différence entre les Khazars simples et honnêtes et l'élite de leur société, judaïque et sinistre, et de plus coupable d'une espèce de mal absolu. D'autres publications, au contraire, soulignent le caractère profondément humaniste de l'État judaïque et cherchent à prouver que les Karaites actuels sont les descendants des Khazars, affirmation probablement juste mais qui ne pourra certainement jamais être prouvée. C'est d'ailleurs le cas pour la plupart des déclarations concernant les Khazars. Reste à savoir si la poursuite des fouilles archéologiques permettra d'éclaircir quelques-uns des aspects les plus obscurs de l'histoire de ce peuple étonnant.

Alexei Terechtchenko

3. ARTHUR KOESTLER ET LES KHAZARS :

L'HISTOIRE D'UNE OBSESSION

Jacques Piatigorsky

Les fouilles archéologiques furent poursuivies par Gou-

« À la longue, une vérité nuisible vaut mieux
qu'un mensonge utile. »

Thomas Mann

« Il ne faut pas exagérer la modération. »

Arthur Koestler

L'homme par qui le scandale arrive...

Arthur Koestler fut de son vivant un auteur controversé, pour ne pas dire maudit, et il dut sans doute en souffrir. De nos jours, c'est en France un écrivain très largement ignoré et relégué aux oubliettes. Ce traitement est injuste. Il faut dire que l'homme était un personnage sympathique certes, mais absolument invivable : égocentrique, tyrannique, irascible, exigeant.

Proche des intellectuels de l'après-guerre tels que Sartre et Simone de Beauvoir, Koestler était aussi un éternel vagabond, dont les amitiés masculines ou féminines ne duraient souvent pas. Le personnage devait apparaître à la fois comme un homme fascinant et tout aussi déroutant.

Mais il y a plus. Koestler, d'une impeccable rigueur morale et d'une lucidité presque surhumaine dans un monde rendu fou et aveugle par le nazisme et le communisme, ne pouvait, en dénonçant ces deux tyrannies de la manière dont il le fit, que déclencher les controverses les plus vives¹.

Ainsi, dans *Le Yogi et le Commissaire*, il avait déjà montré ce qu'était véritablement la face cachée du communisme ; dans *Le Zéro et l'Infini*, il démonte le mécanisme diabolique des procès de Moscou. Dans ce livre, Roubachof, vieux bolchevique, avoue des crimes qu'il n'a pas commis, et il le fait publiquement car on le convainc, et il se convainc lui-même, que c'est le dernier service qu'il peut ainsi rendre à « la cause » ! L'horreur et l'absurdité des procès de Moscou (puis de ceux des autres pays de la sphère soviétique) furent révélées et confirmées plus tard, mais en France, dans les années 1946-1947, ces « divagations » ne semblaient avoir aucun sens et sortir tout droit du cerveau dérangé de l'ancien « camarade Koestler ». Il faut dire que Koestler en savait long car il avait été un communiste convaincu, il avait milité et, surtout, il avait voyagé en Russie pendant les grandes famines de 1932-1933. Il avait pu ainsi constater l'ampleur de l'incroyable désastre. Mais, en 1946, les élites intellectuelles de Saint-Germain-des-Prés et le Parti communiste français ne l'entendaient pas de cette oreille.

Voilà pourquoi l'éditrice Françoise Verny refusait de lui serrer la main, pourquoi le PC français tenta de s'emparer de tous

1. Il faut dire qu'Arthur Koestler n'était pas tendre. Après sa rupture avec le Parti communiste, il écrit : « L'enseignement de ce genre d'expérience, lorsqu'on tente de le formuler, aboutit toujours aux grandes banalités éternelles, que l'homme est une réalité, l'humanité une abstraction ; que les hommes ne peuvent être traités comme des chiffres dans les opérations d'arithmétique politique car ils s'y comportent comme des symboles du zéro et l'infini qui faussent toutes les équations ; que la fin ne justifie les moyens que dans d'étroites limites ; que la morale n'est pas fonction de l'utilité sociale, et que la charité n'est pas un sentiment "petit-bourgeois", mais la force d'attraction qui maintient la civilisation dans son orbite. Rien ne paraît plus plat que de telles traductions verbales d'une connaissance incommunicable ; et pourtant, chacune de ces affirmations banales était incompatible avec ma foi communiste. »

les exemplaires du *Zéro et l'Infini* lors de la parution du livre en France pour les détruire (l'autodafé fut un échec et le livre se vendit à plus de quatre cent mille exemplaires), pourquoi Roger Garaudy traita Koestler de « menteur à l'état pur », pourquoi le dirigeant communiste Jean Kanapa tenta de salir Koestler en le faisant passer pour un espion de l'Intelligence Service, et pourquoi Sartre et Beauvoir rompirent avec le pestiféré. À ce jour, le nom d'Arthur Koestler reste en France toujours légèrement suspect. Or qu'a-t-il fait, sinon voir au royaume des aveugles² ?

Dans ses œuvres autobiographiques, Arthur Koestler cite ce texte de son ami Manès Sperber, extrait de *Plus profond que l'abîme* :

Tout enfant, j'ai appris par nos rabbins que, sans l'existence des trente-six Justes, l'humanité ne durerait pas un seul jour, qu'elle étoufferait dans ses propres torts. Ni fonction ni dignité ne distinguent ces Justes. On ne les reconnaît pas, ils ne livrent jamais leur secret ; il se peut qu'ils l'ignorent eux-mêmes, mais ce sont eux qui, dans chaque génération, justifient que nous existions et qui, chaque jour, sauvent le monde à nouveau.

2. Beaucoup des exemples ci-dessus sont tirés des œuvres autobiographiques d'Arthur Koestler et de la préface, rédigée par Phil Casoar (Paris, Robert Laffont, 1994). Dans *L'Étranger du square*, Koestler raconte en détail ses péripéties avec Camus, Sartre et Beauvoir. Il se vengera d'ailleurs des intellectuels français (Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty – mais pas Malraux) de leur antiaméricanisme primaire et de leur amour immodéré et irraisonné pour l'Union soviétique dans *Les hommes ont soif* en 1951. Ajoutons qu'il reçut quand même des éloges. En 1953, son ami Manès Sperber dit de lui : « Un croisé sans croix, un fervent croyant sans foi, Koestler se condamne à vivre sur la corde raide. Les imbéciles et les inconscients s'imaginent qu'il y reste pour les amuser. Ils ne comprennent rien à la tragédie de notre temps que cet excellent écrivain exprime comme il la vit : avec une impitoyable honnêteté. » Et Danielle Hunebelle ajoute dans l'excellent *Cahier de l'Herne* sur Arthur Koestler publié en 1975 : « à travers les années, j'ai gardé beaucoup d'affection pour Koestler. On le sent fraternel, bien qu'il soit torturé. Chaleureux, et tellement présent, bien que le cheminement de la pensée ne s'arrête jamais. »

Koestler mentionna ce texte pour relater ce qu'il ressentit vis-à-vis de certains de ses amis, surtout ceux qui furent pris dans les mailles du filet soviétique.

Arthur Koestler déterre les Khazars

Arthur Koestler était et reste, de nos jours, un professionnel de la controverse. Sans doute ne le cherchait-il pas consciemment, bien que sa nature l'y prédisposât. Dans *Hiéroglyphes*, il note : « Perdre son foyer, ses espoirs et ses biens tous les sept ans, c'est une habitude assez monotone. Les compagnies d'assurances appellent les individus présentant ce genre de répétition "prédisposés à l'accident" et les considèrent avec raison comme des indésirables. Les circonstances atténuantes, dans mon cas, sont que, lorsque Hitler prit le pouvoir en 1933 et, sept ans plus tard, conquiert l'Europe, la majorité des Européens se mirent à présenter une "prédisposition à l'accident" ».

Mais la prédisposition à l'accident d'Arthur Koestler se prolongea après la guerre, et lorsqu'il publia *La Treizième Tribu* en 1976, une nouvelle polémique éclata. *La Treizième Tribu* fut l'un de ses derniers livres, puisqu'il ne publia, après cet ouvrage, que *Janus* et *La Quête de l'absolu*, avant de se suicider sept ans plus tard à Londres avec sa dernière femme, Cynthia.

La Treizième Tribu valut à Koestler de nouveaux ennuis. Lorsqu'il avait publié *Le Zéro et l'Infini*, les staliniens l'avaient déjà traité de « Judas », d'« agent des trusts » et d'« antisémite pogromiste » ! Après la publication de *La Treizième Tribu*, les attaques recommencèrent. Un ambassadeur d'Israël énonça qu'il s'agissait d'« une action antisémite subventionnée par les Palestiniens » et Paul Giniewski, dans *Simone Weil ou la haine de soi*, écrivit : « Les cas Koestler et Weil s'éclairent mutuellement. *La Treizième Tribu* représente probablement, chez Koestler, l'étape ultime de son détachement du judaïsme. Il lui

déplaît d'avoir pour ancêtres les Hébreux du bord du Jourdain³. »

Dans *La Treizième Tribu*, Arthur Koestler pose une question essentielle : que devinrent les Khazars après la destruction de leur empire ?

Que devinrent donc les Khazars ?

Le moins que l'on puisse dire est que la question reste obscure. Soljenitsyne note :

Cependant, certains chercheurs supposent – mais sans preuves précises – qu'un important contingent de juifs émigra en direction de l'ouest et du nord-ouest à travers l'espace méridional russe. L'orientaliste Avraham Garkavi affirme que la communauté juive de la future Russie « a été formée par des juifs venus des rives de la mer Noire et du Caucase, où avaient vécu leurs ancêtres, après les captivités assyriennes et babyloniennes ». J. Ruskus n'est pas loin de partager ce point de vue : une opinion voudrait que ce soient là les reliquats des dix tribus « disparues » du Royaume d'Israël.

À quoi Soljenitsyne ajoute en note : « Après la mort de Salomon, sous le règne de Roboam, dix des douze tribus d'Israël se séparèrent de la Maison de David, formèrent le Royaume d'Israël et furent ensuite punies et dispersées. » S'agit-il des Khazars ?

En fait, à part les grandes lignes, on en sait peu sur les

3. Les propos de l'ambassadeur d'Israël et les extraits de Paul Ginevski sont cités par Phil Casoar dans l'introduction aux œuvres autobiographiques d'Arthur Koestler (*op. cit.*, note 2).

Khazars et moins encore sur ce qu'ils sont devenus. Pourtant, selon Arthur Koestler, les juifs ashkénazes (c'est-à-dire de l'Europe du Nord et de l'Est, très largement majoritaires de nos jours) sont les descendants des Khazars.

Dans le fascinant chapitre VII de *La Treizième Tribu*, Koestler continue sa démonstration en démontant le mythe de la race juive : elle n'existe pas. Koestler montre avec justesse que la nation juive, comme toutes les nations du monde, est le produit d'un considérable mélange. Il n'en termine pas moins le chapitre en déclarant que, selon lui, les origines génétiques des juifs sont essentiellement turques (donc khazares), mélangées dans une proportion inconnue avec les anciens habitants de Palestine et d'« autres éléments ». C'est ainsi que, dès le début de l'ouvrage, Koestler écrit : « Ceci a conduit plusieurs historiens à avancer l'hypothèse qu'une partie substantielle et, peut-être, la majorité des juifs de l'Est – et par conséquent des juifs du monde entier – est d'origine khazare et non sémite. » Koestler pousse donc d'emblée sa réflexion très loin.

C'est là, sans doute, qu'il faut faire ressortir certaines caractéristiques intéressantes du travail de Koestler.

En premier lieu, il affirme, comme nous venons de le voir, que les origines khazares des juifs ashkénazes sont peut-être dominantes, ce qui revient à dire que les juifs sont probablement des descendants des Khazars.

Or il n'y a pas de plus sûr moyen de donner au livre un tour extrêmement polémique. En effet, selon l'orthodoxie, les juifs descendent en droite ligne des Hébreux, non d'une peuplade turco-mongole ! Koestler fait donc bien plus une œuvre de controverse qu'un travail d'historien. Comme nous l'avons vu, on ignore effectivement si seule l'élite khazare ou si une partie du peuple également se convertit. Combien de juifs khazars étaient-ils ? Quelques dizaines de milliers, quelques centaines de milliers, un million ? Nous n'en avons pas la moindre idée. De plus, il existait d'authentiques communautés juives dans toute

la région et ce bien avant que les Khazars n'apparaissent – ce que Koestler d'ailleurs ne nie pas. Ce sont même probablement ces antiques communautés juives qui contribuèrent à la conversion des Khazars. À leur tour, combien d'âmes comptaient ces communautés ? Quel était leur rapport en nombre avec les Khazars turco-mongols ? Ne s'étaient-ils pas eux-mêmes déjà mélangés avec d'autres peuples, en particulier avec des Slaves ? Il y a là beaucoup de questions et peu de réponses. Quelle proportion d'Hébreux, de Slaves, de Khazars turco-mongols trouve-t-on chez les juifs ashkénazes contemporains (sans même parler, bien sûr, de possibles mélanges avec d'autres peuples) ? Que les Khazars aient existé, cela ne fait pas de doute. Qu'ils se soient convertis au judaïsme – au moins leurs élites –, cela est certain. En revanche, qu'ils représentent la majorité des juifs ashkénazes d'aujourd'hui, cela, on ne peut pas le dire. Or, à tort ou à raison, et malgré toutes les précautions prises par Koestler sur ce sujet explosif, c'est l'impression générale qui ressort de son ouvrage. Pourquoi Koestler a-t-il voulu, dans la dernière partie de sa vie, s'attaquer à ce problème dangereux alors que rien de particulier ne l'y poussait – contrairement à *Un testament espagnol* ou à *Le Yogi et le Commissaire*, où il y avait « urgence ». C'est un problème que nous tenterons d'élucider plus loin.

En second lieu, Koestler semble ne pas attacher grande importance au fait que les Khazars aient été un peuple des steppes, dont l'empire se situait dans cet immense territoire anarchique d'où sortirent également les Scythes, les Huns et les Mongols. Il consacre quelques pages, certes, à l'histoire générale des peuples des steppes, mais ne s'attarde pas. Or cette particularité explique beaucoup de leurs autres caractéristiques. En négligeant ce point, on ne peut vraiment les comprendre.

Si les Khazars n'avaient eu l'étrange idée de se convertir au judaïsme, ils n'auraient été qu'un peuple des steppes parmi d'autres. Koestler fait des Khazars un peuple extraordinaire. Mais,

hormis sa conversion, ce n'était au fond qu'un peuple – à l'échelle spatiale et temporelle des steppes – relativement banal !

René Grousset, dans son monumental ouvrage sur les peuples des steppes⁴, ne consacre d'ailleurs que deux ou trois pages aux Khazars, mentionnant certes leur conversion au judaïsme, mais n'y attachant qu'une importance réduite. Ce qui l'intéresse, c'est la vision globale, géostratégique pourrait-on dire, ainsi que les mouvements de masse, les marées immenses, qui ont amené les peuples des steppes à migrer de l'Asie vers l'Europe, en conquérant au passage maints peuples et maints pays.

Vus sous cet angle, les Khazars sont un peuple d'importance moyenne, un peuple des steppes dans la multitude. La perception de René Grousset est celle d'un historien professionnel et objectif, presque mathématique.

Arthur Koestler s'intéresse à ce que les Khazars ont bien pu devenir après la destruction de leur empire. Contrairement à un autre écrivain d'origine juive, Joseph Kessel, Arthur Koestler ne se préoccupe pas du tout de l'élément central de la civilisation des steppes : le cheval. Sans cheval, pas de peuples des steppes, pas de Khazars. Dans sa description de la vie des Afghans, autre peuple des steppes, Joseph Kessel ne parle que du cheval⁵. *Les Cavaliers* datent de 1967, *La Treizième Tribu* de 1976. Les deux livres sont presque contemporains, les deux auteurs sont tous deux juifs exilés, journalistes, ils ont connu approximativement les mêmes expériences. Or, lorsqu'il évoque les Afghans, Kessel ne parle que de chevaux alors que Koestler, lorsqu'il évoque les Khazars, ne parle que de judaïsme. Arthur Koestler aurait-il, sur ce sujet, une idée fixe ?

4. René Grousset, *L'Empire des steppes : Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Paris, Éditions Payot, 1965.

5. Joseph Kessel, *Les Cavaliers*, Paris, Gallimard, 1967.

Une manière de tenter de répondre à cette question est de se plonger dans son abondante (et passionnante) œuvre autobiographique : *La Corde raide*, *Hiéroglyphes*, *Un testament espagnol*, *La Lie de la terre*, *L'Étranger du square*. Notons que ces œuvres sont les documents exceptionnels d'un homme qui a traversé en leurs épices la plupart des grandes crises du xx^e siècle, cela sans complaisance aucune. Il y a dans ces livres, sans aucun doute, beaucoup d'enseignements à tirer pour les crises à venir du xxi^e siècle ! Ce sont rétrospectivement des œuvres majeures, qui méritent d'être lues et méditées !

Arthur Koestler naît le 5 septembre 1905 dans une famille bourgeoise et juive de Budapest. Il adorera toujours Budapest, mais sa famille déménage en 1914 à Vienne ; et, comme il est fréquent dans cet empire austro-hongrois, les Koestler se partagent entre Vienne et Budapest. En 1919, la famille s'installe définitivement à Vienne et c'est à l'École polytechnique qu'Arthur Koestler entame des études, qu'il ne terminera pas car il partira en 1926 pour la Palestine.

Koestler adorait les associations d'étudiants viennoises – les *Burschenschaften* – où l'on se réunissait en de grands banquets et où l'on se battait en duel entre associations concurrentes. Laissons parler Koestler :

Il existait alors à Vienne trois catégories principales de *Burschenschaften* : la pangermaniste, la libérale et la sioniste. Les associations pangermanistes [...] avaient adopté la doctrine raciste, bien avant que le nom de Hitler fût connu, et n'acceptaient dans leurs rangs que de purs aryens [...]. La première des *Burschenschaften* sionistes [...] avait été fondée vers 1890 par le docteur Theodor Herzl, prophète de la nouvelle Jérusalem. Leur but était de

montrer au monde que les juifs étaient aussi capables que les autres de se battre en duel, de chanter et de faire du tapage. Conformément aux lois de l'infériorité et de la surcompensation, ils devinrent plus royalistes que le roi. Les fondateurs de la première *Burschenschaft* sioniste, « Kadimah » [...] passèrent six mois, durant huit heures par jour, à apprendre à manier le sabre de cavalerie [...]⁶.

Le chant de ralliement de Unitas, une des *Burschenschaften* sionistes (avec les Libanoniens et les Jordaniens), commençait ainsi : « Lève-toi, mon peuple, pour de nobles actions, sois prêt pour le combat... » (sur une mélodie hébraïque, précise Koestler).

Un des amis de Koestler, Hahn, lui dit un jour : « Vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas, que le duel est une coutume idiote ? Je rougis et balbutiai ; sur quoi, Hahn m'expliqua avec une amicale sérénité qu'ils méprisaient toute cette institution barbare, mais qu'ils étaient obligés de s'y plier, car c'était la seule façon de démentir la légende de la lâcheté juive. »

Plus loin, en parlant de ses amis, il raconte : « Je remarquai, comme une particularité amusante, qu'Attila et Hahn, si préoccupés de la question juive, ne paraissaient juifs ni l'un ni l'autre. Attila, de son vrai nom Jacob Teller [...], avait un visage typiquement mongol, des pommettes saillantes et des yeux pétillants et bridés de Tartare, d'où son surnom. Quant à Hahn [...] ! Il représentait, avec ses cheveux blonds, son nez court et ses cicatrices de duel, le prototype du héros aryen selon Hitler ! »

Autre partie du puzzle. Après son départ en Palestine, sur un coup de tête, en 1926, Arthur Koestler écrit, toujours dans *La Corde raide* :

6. Arthur Koestler, *La Corde raide*, Londres, Hutchinson, 1969.

Le plongeon fait, je me trouvai bientôt jusqu'au cou dans le sionisme. Le judaïsme ne m'attirait pas. J'avais été élevé dans un milieu assimilé, sans racines dans la tradition judaïque [...]. Rien de ce qui était dit en yiddish ne semblait être une affirmation nette, tout y était alourdi d'harmoniques, lubrifié de sentiment, enveloppé dans une espèce de crépuscule de la raison. Je détestai ce langage et le climat intellectuel qu'il reflétait, du jour même où je l'entendis pour la première fois et mon aversion n'a jamais disparu. Je lus des récits de la vie juive du ghetto, traduits du yiddish, et je me sentis encore plus loin de tout cela. Ils exhalèrent un air de renfermé, une odeur de rues étroites, d'inceste intellectuel et de mœurs retorses, ils étaient épicés d'un humour trop mûr et fait du dénigrement de soi-même. On respirait dans cette littérature un mélange de servilité et d'orgueil spirituel, de ruse et de sentimentalité, de mysticisme et de cupidité qui me donnait une sensation de claustrophobie, une envie de briser les vitres pour laisser entrer l'air pur.

Et Arthur Koestler conclut : « En résumé, plus j'en apprenais sur le judaïsme, plus j'étais désolé, mais aussi plus mon sionisme devenait fervent. L'État juif était le seul remède à une maladie que j'étais incapable de nommer et de définir mais qui me semblait intimement liée à la privation où se trouvaient les juifs d'un pays et d'un drapeau à eux [...]. Une fois l'État juif rétabli, le remède agirait automatiquement et tout irait bien. » Le sionisme ardent d'Arthur Koestler n'avait absolument rien de religieux. Comme son adhésion au communisme, le sionisme était une réponse à un problème d'injustice historique et/ou sociale. Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que le héros sioniste d'Arthur Koestler ait été, tout au moins au début, Vladimir Jabotinsky, père spirituel de la droite israélienne, du Likoud, de Menahem Begin et d'Ariel Sharon. Koestler le rencontre en 1924

et le décrit ainsi : « C'était, lorsque je fis sa connaissance, un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, qui se tenait comme un soldat et parlait comme un homme de lettres. Il était originaire d'Odessa, ainsi que Léon Trotski, avec qui il avait certaines affinités et certain parallélisme de destin. Sa tête massive présentait des traits slaves. Il avait une rare courtoisie, qui rappelait le XVIII^e siècle⁷. »

Koestler fut longtemps hypnotisé par Jabotinsky. Il fut un temps son secrétaire particulier et, pendant les quelques années qu'il passa en Palestine, défendit ses idées. Il resta longtemps un de ses proches. Écoutons Koestler : « En 1924, Jabotinsky fonda son propre mouvement, les Activistes sionistes, dont le nom devint par la suite celui de Révisionnistes sionistes. Plus tard, ce mouvement devint le berceau des groupes terroristes Irgoun et Stern... »

Plus loin, Koestler affirme : « Les chefs faisaient tout pour nier que le sionisme tendit à la création de l'État juif. Dans la coulisse, toutefois, les augures citaient la fameuse phrase de Weizmann : "Pensons-y toujours, n'en parlons jamais." Autrement dit⁸, la ligne de la diplomatie officielle sioniste était la lente approche par la porte de derrière ; Jabotinsky, lui, frappait au grand portail⁹. »

7. Jabotinsky parlait huit langues et traduisit partiellement la *Divine Comédie* en hébreu !

8. Pendant la période du mandat britannique.

9. C'est-à-dire qu'il annonçait clairement son but : la création d'un État juif. Notons que, par la suite, Koestler s'éloigna de Jabotinsky, comme il l'écrit dans *Hiéroglyphes* : « J'avais été au début membre du parti de Jabotinsky, qui avait pour but la transformation de toute la Palestine en un État juif avec une minorité arabe. À la lumière des années suivantes, ce programme était apparu irréalisable et utopique ; juifs et arabes étaient trop profondément divisés par la religion, la culture et la structure sociale pour vivre harmonieusement ensemble dans un proche avenir. J'en étais donc venu à me convaincre que le partage du pays, proposé par la Commission royale sous la direction de lord Peel, était non pas une solution idéale, mais la seule solution possible. » À la lumière de ce texte, on peut donc imaginer que, s'il vivait aujourd'hui, Koestler serait plus proche des thèses traditionnelles des travaillistes que de celles du Likoud. Ce serait d'ailleurs plus conforme à son caractère. Notons aussi qu'en 1945, en Israël,

En Palestine, Koestler passe quelque temps dans un kibboutz :

Les sionistes parlaient de la conviction qu'Israël ne pourrait renaître en tant que nation que s'ils construisaient une structure sociale semblable à celle des autres nations, sur une large base de fermiers et de travailleurs manuels. Pour se normaliser, il fallait que les Juifs renversent la pyramide sociale du ghetto, où ils avaient été condamnés durant des siècles à l'existence parasite d'usuriers, de marchands et d'intermédiaires. La Terre promise ne serait vraiment leur que s'ils en travaillaient le sol de leurs propres mains¹⁰.

Il y fait de la politique, dans des réunions où « la plupart des orateurs criaient, non en hébreu mais en yiddish. La dialectique marxiste est un langage qui permet à un idiot de paraître extrêmement intelligent, découverte que je fis alors et oubliai, hélas, bientôt ».

À Tel-Aviv, il se fait un ami en la personne d'un grand psychanalyste, Moshe Har-even : « Il avait un peu plus de trente ans ; c'était un grand bonhomme osseux et charnu, au visage de Tartare, aimable et qui ressemblait plus à un chef cosaque qu'à un psychanalyste juif. » Bref, à Vienne ou à Tel-Aviv, Arthur Koestler rencontre plus de Turco-mongols ou de Slaves que d'Hébreux.

En 1927, Koestler quitte la Palestine, pour Paris et Berlin, et devient un journaliste à succès de la maison Ullstein, le plus gros groupe de presse allemand d'avant-guerre. Arthur Koestler interviewe le roi Fayçal d'Irak à Bagdad (« L'Arabie centrale est, aujourd'hui plus que jamais, un pays de fanatiques ignorants », lui dit celui-ci), passe quelque temps à Jérusalem (« Il y a probablement plus de toqués au kilomètre carré à Jérusalem que dans toute autre ville »), habite Paris près de Montparnasse. Il retourne à

Arthur Koestler rencontra en secret Menahem Begin (à l'époque terroriste dont la tête était mise à prix par les Britanniques) et tenta de le convaincre de la nécessité de partager la Palestine – sans succès !

10. Arthur Koestler, *Analyse d'un miracle*, Paris, Calmann-Lévy, 1967.

Berlin en 1930 : « La bande Ullstein était la bête noire du docteur Goebbels. Nous représentions tout ce qu'il haïssait : "cosmopolitisme déraciné", "judéo-pacifisme", "plouto-démocratie", "décadence occidentale", "littérature d'égout" ». Arthur Koestler rejoint le Parti communiste pour combattre le nazisme. Sur son adhésion au Parti communiste et sur le rejet spectaculaire qu'il fit du communisme et du stalinisme quelques années plus tard (après une condamnation à mort dans les geôles de Franco pendant la guerre d'Espagne, dont il ne sortit vivant qu'à la suite d'une campagne internationale en sa faveur), il s'expliquera longuement. Il est un épisode étrange et révélateur qui date de 1931 et qu'il est utile de relater. En 1931, un ballon dirigeable zeppelin fut envoyé en Arctique pour une expédition polaire. Ce fut une opération très médiatisée dont l'exclusivité du reportage fut remportée par le groupe Ullstein. Arthur Koestler fut envoyé sur le Graf Zeppelin en qualité de reporter. Avant le départ, Arthur Koestler eut une idée et se précipita, très excité, dans le bureau de Franz Ullstein :

Chacun sait que, si l'on plante un drapeau sur une île en un territoire non encore consigné sur la carte, l'on acquiert le droit de revendiquer ce territoire au nom de la nation représentée par le drapeau. Or, en cette année 1931, j'avais encore un passeport palestinien et étais, par naturalisation, citoyen de ce pays. En outre, il était certain que, dans les eaux peu connues de ces régions septentrionales, nous découvririons de nombreuses îles inconnues – ce qui fut en effet le cas. Il me suffirait donc de me munir d'une ou deux douzaines de drapeaux sionistes – bleu et blanc portant au centre l'étoile d'or de David – et de les laisser tomber lestés de plomb sur une île inconnue. Ainsi le futur État d'Israël posséderait près du pôle Nord une colonie...

L'idée fut discutée, puis abandonnée. Un zeppelin allemand ramassant des terres pour des juifs n'était finalement pas une bonne idée !

Nous avons laissé parler Koestler. Trop peu d'ailleurs : la lecture de ses œuvres autobiographiques est un extraordinaire feuilleton qui mène de la Russie ravagée par la famine à l'Asie centrale, à la Palestine, à Paris, à une geôle de condamné à mort en Espagne, à Vienne, Budapest, en Arctique dans un zeppelin, etc. !

Mais, qu'il en parle ou non – et il en parle en fait assez peu sauf peut-être dans *La Lie de la terre* et, sans aucun doute, dans *La Tour d'Ezra* – la « question juive » a dû le hanter toute sa vie¹¹.

Juif, il n'a jamais renié l'être. Sioniste, non plus¹². Hongrois, en revanche oui ! Mais, il adorait Budapest qu'avaient occupé les Magyars. D'ailleurs, il se définissait lui-même plutôt comme magyar que comme hongrois. Coïncidence troublante : les Magyars ne furent-ils pas des « clients » des Khazars, souvent alliés et payant tribut ?

11. Dans *Arthur Koestler : un croisé sans croix*, publié par l'Herne en 1987, Pierre Debray-Ritzen (P.D.R.) interroge ainsi Arthur Koestler (A.K.) :

« P.D.R. : Et dans cette angoisse enfantine et ce sentiment de culpabilité, vos origines israélites n'ont pas joué de rôle ? »

A.K. : Non, curieusement pas du tout – je n'ai jamais été tourmenté, ni dans mon enfance ni plus tard. Je suis devenu sioniste mais pour des raisons de convictions théoriques. Et mon engagement dans la lutte pour l'indépendance d'Israël fut tout à fait volontaire. Il se place sur un plan pratique et n'a pas son origine dans un sentiment de persécution. Naturellement, les miens ont souffert. J'ai perdu plusieurs membres de ma famille à Auschwitz. »

Dans *La Tour d'Ezra*, Koestler déclare : « La race la plus saine serait déformée par un isolement constant : et si l'on ne cesse de jeter de la boue sur les gens, ils finissent par sentir mauvais... Malgré tout ce dont nous avons enrichi l'humanité, nous ne sommes pas aimés. » Et Manes Sperber de noter : « Koestler devint sioniste non pas à cause de son judaïsme, mais contre son judaïsme. C'est un genre de sionisme qui veut prouver que les juifs pourraient être des goyim – c'est-à-dire des non-juifs. J'exagère peut-être dans les termes, mais pas dans le sens. »

12. Notons cependant que Koestler a toujours placé au premier plan ses racines européennes. Il devint finalement sioniste par nécessité. Dans *Hiéroglyphes*, il écrit en parlant d'Israël juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : « Je ne croyais plus que cette petite terre amère contiendrait une promesse messianique, un exemple pour l'humanité toute entière... Et je savais que mes racines étaient en Europe, que j'appartenais à l'Europe, et que si l'Europe s'écroulait, il était inutile de survivre, et que je préférerais disparaître avec elle que chercher refuge dans un pays qui ne représentait rien d'autre qu'un refuge... »

Aussi émettrons-nous une hypothèse : la question de l'identité est essentielle à tout homme ; c'est même, au fond, la seule question qui compte. Comment être à la fois juif n'aimant pas trop l'héritage yiddish, sioniste et magyar en même temps ? Équation insoluble, sauf si l'on introduit l'idée suivante : les Juifs sont tous des Khazars¹³.

Poussons un peu plus loin le raisonnement et envisageons une hypothèse qui n'est, en fait, que le prolongement de la précédente.

Arthur Koestler a maintes fois tenté de démontrer que, premièrement, les juifs n'étaient pas une race et que, deuxièmement, leurs prétendues caractéristiques, tant physiques que morales, n'étaient que le résultat du milieu ambiant. D'où, chez Koestler, un sionisme purement pragmatique. En effet, selon Koestler, puisque le sionisme avait abouti à la création d'Israël, le problème était résolu : les juifs n'avaient qu'à soit émigrer en Israël, soit s'assimiler totalement dans le monde des gentils ! Ainsi, les juifs seraient devenus un peuple comme les autres et l'antisémitisme aurait disparu totalement. Comme cette solution était élégante et simple ! Dans *L'Ombre du dinosaure*, publié en 1956, il déclare :

Cependant, il y avait six millions de condamnés en Allemagne et en Europe orientale qui n'avaient pas cette liberté de choix et pour qui la Palestine était l'unique chance de survie... Dans ce sens limité, résigné et utilitaire, je demeurais sioniste. »

13. Dans *La Tour d'Ezra*, publié en 1946, Koestler aborde à la fois le problème juif et le sionisme. Dans ce livre, Koestler rejette totalement l'héritage du ghetto, qui selon lui est responsable des caractéristiques (réelles ou imaginaires !) des juifs d'Europe. Pour l'État d'Israël qui va naître, il prône le terrorisme pour se débarrasser des Anglais. La longue quête de Koestler d'une solution philosophique au problème des « buts et des moyens » (*Spartacus, Le Zéro et l'Infini, Croisade sans croix*) redevenait obscure ! Et sa position sur le judaïsme et le sionisme restait confuse et ambiguë.

– Quand vous déclarez catégoriquement que le juif errant doit décider ou de devenir un Israélien ou de renoncer immédiatement à son judaïsme, pensez-vous en termes éloignés ou immédiats ?

A.K. : Je pense que ce choix doit être fait sur-le-champ, dans l'intérêt de la prochaine génération... L'on est obligé d'admettre, à moins de partager les théories raciales des nazis, qu'il n'existe pas de pure race juive. La principale marque distinctive du juif est sa religion. Mais cette religion perd tout sens si l'on continue à prier pour le retour à Sion quand on est fermement résolu à ne pas y aller.

– Votre hâte à proclamer la nécessité de ce choix entre Israël et l'abandon total du judaïsme est-elle attribuable à la crainte de nouveaux Belsen et de nouveaux Auschwitz ?

A.K. : L'antisémitisme grandit...

– Ne vous êtes-vous pas avisé qu'en poursuivant ce mirage de la « normalité » et de la sécurité, le judaïsme renoncerait sacrifierait le génie juif; et ne trouvez-vous pas que, d'un point de vue plus largement humaniste, la perte de l'héritage juif et des talents juifs dépasserait tous les gains escomptés ?

A.K. : Je rejette comme absolument indéfendable le vague sentiment juif qui s'exprime dans cette phrase : nous devons continuer à être persécutés afin de produire des génies.

– Quelle éducation religieuse proposerez-vous aux enfants des « ex-juifs » ?

A.K. : Je tiens d'abord à préciser que, lorsque je préconise la renonciation à la religion juive à ceux qui ne sont pas disposés à vivre selon ce principe (c'est-à-dire retourner en Terre promise), je ne préconise certes nullement leur conversion à une autre religion – à moins qu'ils ne s'y sentent spirituellement et sincèrement attirés... Mais je propose avec la même netteté que les enfants de ces

« ex-juifs », qui ne sont encore voués ni à l'esprit ni à la lettre de la foi juive abandonnée par leurs parents, soient élevés comme les enfants qui les entourent. Si leurs camarades de classe fréquentent l'église ou le temple protestant, qu'ils aillent à l'église ou au temple protestant, etc.

– Vos arguments s'appuient sur l'hypothèse que la seule religion ou, tout au moins, la principale marque du juif est sa religion ; que dire alors de la race, des traits physiques et de ces particularités du caractère et du comportement juifs, malaisés à définir et cependant faciles à reconnaître ?

A.K. : Les anthropologistes sont au moins d'accord sur deux points à savoir : a) que la tribu appartenait à la branche méditerranéenne de la branche caucasienne et b) que la masse mêlée d'individus dispersés dans le monde entier et que l'on désigne sous le nom de juifs est, du point de vue racial, un groupe extrêmement mélangé qui n'a qu'un rapport très lointain et, dans beaucoup de cas, aucun rapport du tout, avec cette tribu... Mais le paradoxe racial le plus surprenant, c'est l'aspect et la mentalité si peu juifs de la nouvelle génération née en Israël¹⁴.

Énoncées en 1956, ces théories déclenchèrent un tollé.

Paul Giniewski écrit :

Croire qu'on peut arrêter le rayonnement universel de la spiritualité, c'est vouloir emprisonner sous d'impossibles épaisseurs de plomb une matière capable de les percer toutes, c'est vouloir ébrancher Israël de sa signification essentielle contenue tout entière dans le mystère du nom qui signifie Isra-ël, luttant pour Dieu, luttant pour que le règne de la justice s'établisse sur terre. Koestler avait tort

14. Arthur Koestler : *un croisé sans croix*, op. cit.

d'imaginer qu'Israël en Israël conduirait à l'extinction d'Israël dans le monde. Il peut sortir d'Israël un intense rayonnement... ce rayonnement peut nous faire progresser tous dans la quête millénaire de l'homme vers davantage de clarté.

Maurice Carr, rédacteur à la *Jewish Chronicle*, écrivit à son tour : « Si telle était l'opinion d'Arthur Koestler, il me semble qu'il se plaçait ainsi, qu'il le voulût ou non, dans la mauvaise compagnie des antisémites professionnels qui, avec la logique de la violence, barbouillent les murs de ce slogan : "Les juifs en Israël ou au four crématoire !" . »

Et la *Jewish Chronicle* de conclure dans un éditorial : « En fait, le dilemme que pose M. Koestler est fondamentalement faux... Les immortelles espérances messianiques de notre foi nous interdisent de renoncer à notre mission mondiale au service de l'humanité. »

Cependant, Arthur Koestler ne voulut pas en démordre. Vingt ans plus tard, vers la fin de sa vie, il publia *La Treizième Tribu*. On ne peut s'empêcher de penser que, dans ce contexte, les Khazars furent instrumentalisés : déclarer que la plupart des juifs sont d'origine turco-mongole, et cela sans en apporter la preuve formelle mais en ne se fondant que sur des hypothèses, même partiellement vérifiées, c'était déclencher la guerre. Mais ce fut bénéfique car les Khazars devinrent ainsi un maillon essentiel de la résolution du problème juif « à la façon Koestler ». Arthur Koestler pouvait enfin se sentir cent pour cent européen et magyar, puisque comme Paul Giniewski lui-même l'écrivit : « En s'abstenant d'émigrer dans le nouvel État [...], la majorité des juifs "votent avec leurs pieds" pour l'assimilation¹⁵. »

15. Koestler finit par trouver une sorte d'identité lorsqu'il s'installa en Grande-Bretagne après sa fuite précipitée de France en 1940. Dans *Hieroglyphes*, il écrit :

Mais le judaïsme mondial, ainsi que le sionisme, sont traversés de mouvements très divers. La quête juive de Koestler n'était pas que la sienne, c'était, et c'est toujours celle de tout un peuple, et même si Arthur Koestler aimait bien, finalement, les solutions simples, il se heurtait là à un problème bien compliqué. Il le reconnaît implicitement dans l'annexe IV de son livre, où il tente de démontrer, non sans force de persuasion, que l'origine khazare des juifs n'affecte en rien le droit d'Israël à exister. Quelle que soit, en fin de compte, la vérité, les Khazars ont le droit, eux aussi, à la mémoire : en publiant ce livre sur ce peuple, c'est un hommage que nous souhaitons rendre non seulement à Arthur Koestler, mais aussi à un grand peuple des steppes qui a cherché, comme il a pu, sa solution à la tragédie de l'Histoire.

En guise de conclusion

Malgré tous ses défauts, ses centres d'intérêt parfois excentriques, ses violentes volte-face et ses énormes erreurs, Arthur Koestler ne s'est jamais intéressé ni à l'argent ni à la renommée, ni à sa carrière ni au pouvoir, ni aux honneurs ni aux prix littéraires¹⁶ :

« Je passai les quatre ans et demi qui suivirent en France, aux États-Unis et dans divers autres pays. C'est pendant cette longue absence d'Angleterre que je pris conscience de vivre hors de "chez moi". » Il se prit à aimer l'Angleterre, « un pays se méfiant de n'importe quelle cause, méprisant les systèmes, bâillant devant les idéologies, incrédule aux utopies, ennemi de tous les plans, épris de sa nonchalante confusion, sans curiosité de l'avenir, amoureux de son passé. Un pays ni de yogis ni de commissaires, mais d'amateurs de jardins... Et aussi un pays qui préférerait le caractère au lieu de l'intelligence, le stoïcisme au lieu du tempérament, la nonchalance au lieu de la diligence, le bégaiement au lieu de l'éloquence... Son atmosphère renferme moins de germes d'agression et de brutalité par mètre cube, dans un autobus, un pub, une file d'attente, que celle de tout autre pays où j'ai vécu ». Arthur Koestler avait enfin trouvé le pays qui fut le sien jusqu'à son suicide à Londres le 1^{er} mars 1983.

16. Il en obtint cependant. En 1974, la Royal Society of Literature le nomma « compagnon de la Littérature », après qu'il eut obtenu, en 1968, le prix de la

seule lui importait sa quête de la vérité. Il erra beaucoup, mais fut toujours de bonne foi. S'il vivait aujourd'hui, nul doute qu'il œuvrerait à sa façon, avec courage et honnêteté intellectuelle, à l'improbable recherche d'une solution au problème israélo-arabe¹⁷.

Jacques Piatigorsky

Fondation Sonning de Copenhague, tout comme Winston Churchill, Bertrand Russell ou Lawrence Olivier.

17. Sur Israël, il eut ce texte prémonitoire : « Les perspectives d'avenir de la Terre sainte sont un gigantesque cauchemar. L'insécurité continuelle ruine l'économie du pays ; la peur et la haine montent chaque jour tandis que les crimes et les vendettas se succèdent en une chaîne interminable. La violence impitoyable de cette petite guérilla menace de détruire lentement mais sûrement une expérience historique sans précédent. » In « Un sos pour la Palestine », *News Chronicle*, 15 décembre 1937.

4. QUELQUES PROPOS CAVALIERS SUR LES KHAZARS

Jean-Louis Gouraud

Oleg le Très Sage a repris son épée
Afin de châtier les imprudents Khazars
Le feu gagnera leurs villages, leurs blés,
Vengeant leurs pillages barbares.
Vêtu de sa broigne à Byzance forgée,
Le prince chevauche son fier destrier.

La Chanson d'Oleg le Très Sage

Alexandre Pouchkine

Le cheval, grand absent des Écritures saintes

La religion communiste savait honorer ses saints. Afin qu'aucun mot sorti de la bouche ou jailli de la plume de Lénine n'échappât à l'exégèse, les Soviétiques avaient mis son œuvre entière en fiches. Vaste programme... C'était bien avant l'invention de l'informatique : on utilisait encore des cartes, des bostols, des milliers de cartes, des millions de bostols, sur lesquels étaient soigneusement notées les références de l'utilisation de tel ou tel mot.

Profitant des bonnes relations que j'entretenais à l'époque avec les dirigeants des éditions du Progrès, chargées par le comité central du Parti communiste de l'URSS de publier les *Œuvres complètes* de Vladimir Ilitch Oulianov dans le plus grand nombre possible de langues étrangères, je me fis communiquer la fiche « cheval » établie par l'organisme chargé de cette pieuse compilation linguistique, l'Institut Lénine.

Ma demande parut peut-être un peu saugrenue, mais on était déjà en pleine perestroïka (1991) et on finit par me répondre. Le mot « cheval », hélas, n'apparaît guère dans l'œuvre de Lénine. Une centaine de fois, c'est vrai, mais toujours au sens figuré, ou par parabole.

Je suis prêt à parier que, si les mêmes relevés avaient été effectués dans le Coran, la Torah, l'Ancien ou le Nouveau Testament, on constaterait que le mot « cheval » est plutôt rare dans les textes sacrés des trois grandes religions monothéistes.

À ma connaissance, aucun cheval n'est mentionné dans l'entourage d'Adam et Ève au paradis terrestre, où pullulent en revanche toutes sortes d'autres animaux. D'après mes souvenirs, on ne signale l'embarquement d'aucun cheval sur l'Arche de Noé, où pourtant il s'en est obligatoirement trouvé. Lorsque j'ai dû préparer différentes anthologies de textes consacrés aux chevaux, j'ai beaucoup cherché, beaucoup compulsé les saintes Écritures. Dans le Coran, je n'ai guère trouvé que la sourate des Coursiers. Dans la Bible, pas grand-chose d'autre que quelques versets belliqueux chez Job (XXXIX, 22 à 28) et l'évocation furieuse de fornications équestres chez Ézéchiël (XXIII, 12 et 20).

Il y a certes les chevaux de l'Apocalypse, mais ce sont des chevaux allégoriques. On y évoque également, et à plusieurs reprises, les vastes écuries du roi Salomon, sa passion pour les chevaux, qu'il possédait par milliers, voire par dizaines de milliers. Mais, comme le fait très justement remarquer Charles-André Piétrement : *primo*, ces chevaux venaient d'ailleurs (d'Égypte, pas de Palestine) ; *secundo*, le goût immodéré de



© OLEG VLADIMIROVITCH FEDOROV

Reconstitution par Oleg Vladimirovitch Fedorov, d'après les sources archéologiques rassemblées par Svetlana Pletneva, d'un cavalier soumis à l'Empire khazar.

Salomon pour les chevaux, tout comme son goût excessif pour les femmes (« il eut sept cents épouses et trois cents concubines », est-il précisé dans le Livre des Rois), lui valurent la colère de l'Éternel et causèrent sans doute la division de son empire en deux royaumes après sa mort. La loi mosaïque, en effet, « recommande aux Israélites de renoncer [...] à l'usage des chevaux ».

Voilà, du moins, ce que, s'appuyant sur les prophéties de Zacharie et de nombreux autres textes bibliques, rappelle Piétrement en page 566 de son monumental ouvrage *Les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques* (Paris, Librairie Germer Baillière et C^{ie}, 1883).

Charles-André Piétrement était une sorte de fou génial, comme il en existait beaucoup au XIX^e siècle : un de ces êtres curieux de tout et savant en toutes matières, à la soif d'apprendre insatiable et à la capacité de travail inépuisable. Un généraliste, dans le bon sens du terme, par opposition aux spécialistes.

Vétérinaire, paléontologiste, zoologiste, philologue, il se passionne pour les textes sacrés (les Veda des Aryens, l'Avesta des zoroastriens, la Bible, le Coran, qu'il cite abondamment), mais aussi pour les auteurs grecs et latins (Aristote, Hérodote, Xénophon, Tacite, Suétone...), les classiques arabes comme les modernes européens (Buffon, Champollion, Darwin, Geoffroy Saint-Hilaire), dont il conteste d'ailleurs parfois avec vigueur les théories.

Ce n'est rien de dire qu'il a lu les livres historiques des Hébreux : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome – ce que les juifs appellent la Torah et que les traducteurs grecs ont appelé le Pentateuque. Il les a décortiqués, étudiés ligne à ligne, mot à mot. Doutant de la qualité des versions disponibles et de la justesse de leur interprétation, il s'est fait aider d'un savant, le rabbin Jacob Aknine.

Voici quelques-unes des conclusions de Charles-André Piétrement après sa lecture attentive des textes canoniques : « Avant l'entrée de Joseph en Égypte, il n'est pas une seule fois question

de cheval dans la Genèse ; il n'est même fait aucune allusion pouvant se rapporter à cet animal » (p. 514). Ce n'est qu'après l'installation en Égypte des soixante-dix personnes qui composaient la famille de Jacob (Genèse, XLVI, 27) qu'on commence à en trouver mention. Et encore ! Deux fois seulement : « La première fois au pluriel, *sousim*, à propos des chevaux que les Égyptiens donnent à Joseph pour avoir du pain (Genèse, XLVII, 13-17) ; la seconde au singulier, *sous*, à propos du cheval mordu aux paturons dans l'allocution de Jacob à Dan (Genèse, XLIX, 1 et 17) », fait remarquer Piétrement (p. 517), avant d'ajouter : « Ainsi que la Genèse, l'Exode ne donne des chars et des chevaux qu'aux Égyptiens, nullement aux Israélites, qu'il dépeint au contraire comme épouvantés à l'aspect de ceux du Pharaon. » (p. 522).

Pas un mot sur le cheval non plus dans le Lévitique, ni dans le Livre des Nombres. S'il en est question, enfin, dans le Deutéronome, c'est plutôt pour en prohiber l'usage.

Ainsi, Moïse dit au peuple d'Israël : « Quand tu seras entré au pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne [...], tu établiras pour roi un homme qui soit d'entre tes frères ; et tu ne pourras point établir sur toi un homme étranger, qui ne soit pas ton frère. Seulement il ne fera pas un amas de chevaux, et il ne ramènera point le peuple en Égypte pour faire un amas de chevaux [...]. Il ne prendra point aussi plusieurs femmes, afin que son cœur ne se corrompe point ; et il n'amassera point beaucoup d'argent, ni beaucoup d'or. » (Deutéronome, XVII, 14-20).

« Il est clair, écrit Piétrement, que Moïse cherche tout simplement à empêcher les futurs rois d'Israël de prendre les mœurs et les habitudes des autres rois de l'Orient, parce qu'il en redoutait les fatales conséquences pour ses sujets. » (p. 530). « Il n'est pas étonnant, explique-t-il encore, que Moïse ait redouté, pour les Israélites, le gouvernement des rois et l'usage des chevaux. Il craignait de voir se développer, avec ces institutions, le goût des expéditions lointaines, les rapports avec les étrangers, un luxe

ruineux dans un pays peu étendu, chez un peuple pauvre, dont les principales richesses devaient consister en produits agricoles et en bétail. Il prévoyait, comme conséquence, la corruption des mœurs, le mépris de la loi de Jéhovah, l'affaiblissement du ressort religieux, moral et politique, l'énervement du caractère ; enfin, comme résultat définitif, l'asservissement à l'étranger, l'anéantissement du peuple de Dieu. » (p. 529).

Le cheval, animal corrompueur : voilà une vision originale. Cependant, il y a pis. Le cheval, pour les juifs, est surtout un animal corrompu, un animal impur. C'est du moins ce qui ressort de l'étude des textes hébreux. En s'appuyant sur des citations du Lévitique et du Deutéronome, Piétrement écrit (p. 532) :

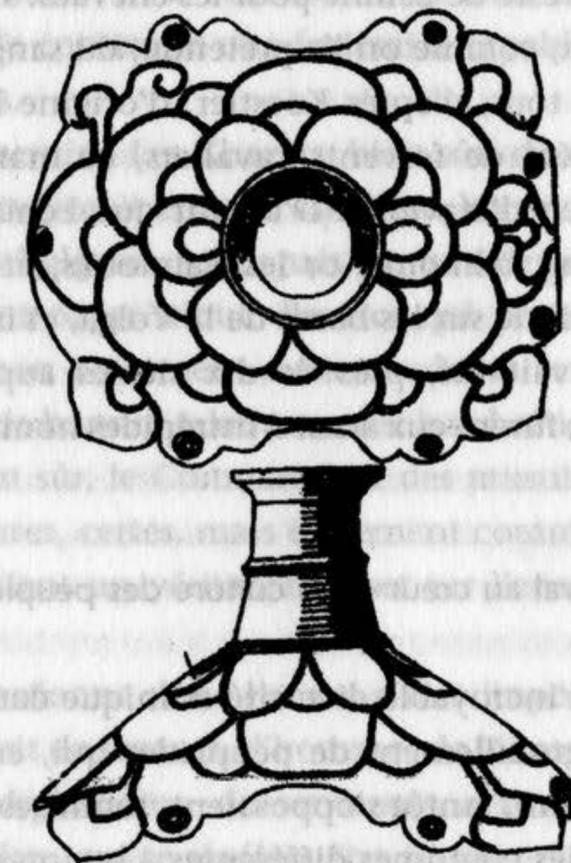
Selon la loi mosaïque, les quadrupèdes (mammifères) sont purs et peuvent être mangés lorsqu'ils ont le sabot divisé et qu'ils ruminent [...]. Ceux qui ne remplissent que l'une de ces conditions sont impurs, souillés ou immondes [...] Suivant Moïse, les quadrupèdes impurs qui ne présentent que l'un de ces caractères sont : le chameau, le daman, le lièvre et le porc (Lévitique, XI, 4-7; Deutéronome, XIV, 7-8). Quant aux équidés, notamment le cheval et l'âne, leur mention n'était pas nécessaire dans la loi ; ils sont forcément impurs, puisqu'ils ne remplissent aucune des deux conditions qui caractérisent les animaux purs.

Je n'ai rapporté ici que quelques extraits de l'ouvrage de notre vétérinaire historien pour donner une idée de ce que je croyais savoir des relations entre les Hébreux et le cheval, lorsque j'entendis parler pour la première fois des Khazars.

C'était dans les années 1990. Je pérégrinais alors entre le Don et la Volga, à la recherche des variétés chevalines – et des traditions cavalières – de ces vastes régions, partageant mon temps entre la visite des haras et la visite des musées. Dans ces derniers, on me montra à plusieurs reprises des pièces de



1. Hanarchements khazars



2. Détail d'aigrette

harnachement, des accessoires équestres ayant appartenu à des peuples autochtones soumis, il y a très longtemps – à l'époque où, chez nous, régnait Charlemagne – à un puissant empire... judaïque ! Un empire à la tête duquel se trouvaient les descendants de ceux qu'Arthur Koestler croyait, dans un essai fameux, composer la « treizième tribu » d'Israël !

On imagine ma stupeur et mon intérêt. Les seuls cavaliers juifs de l'histoire ! Cela méritait de chercher à en savoir davantage.

Cela mettait un terme, aussi, à l'hypothèse selon laquelle le désintérêt manifeste de Lénine pour les chevaux s'expliquait par le fait qu'il avait, comme on l'a prétendu, du sang juif. Les juifs de Russie étant tous, d'après Koestler, d'origine khazare, et les Khazars ayant été de fervents cavaliers, ce manque d'amour n'avait donc rien d'atavique. D'autant que Lénine avait aussi, paraît-il, du sang kalmouk ; or les Kalmouks, ethnie mongole arrivée au xvii^e siècle sur les bords de la Volga, et installée sur un territoire qui avait été, près de dix siècles auparavant, sous contrôle khazar, furent eux aussi d'intrépides hommes de cheval.

Le cheval au cœur de la culture des peuples des steppes

Pour se figurer l'incroyable diversité ethnique dans cette région du monde, le grouillement de peuplades qui, en ce temps-là, tantôt cohabitaient, tantôt s'opposaient, soumises chacune à des croyances et à des coutumes différentes – les unes plutôt sédentaires, les autres encore nomades, les unes plus douées pour l'agriculture, les autres pour le commerce –, il faut lire l'extraordinaire récit *Voyage chez les Bulgares de la Volga* de Ibn Fadlan, dont il existe, heureusement, une excellente traduction en français, due à Marius Canard (Paris, Sindbad, 1988).

Ahmed Ibn Fadlan était le secrétaire d'une importante délégation envoyée par Muqtadir, le calife de Bagdad, au souverain

d'un des nombreux petits royaumes « turcs » situés au nord du califat. Le but de cette ambassade était double, peut-être même triple. Officiellement, il s'agissait de répondre à l'appel lancé par Almouch, le roi des Saqâliba (en fait, des Bulgares, lointainement apparentés aux Huns d'Orient), dont le territoire s'étendait alors au confluent de la Volga et de la Kama. Il s'agissait d'un appel au secours. Religieux : le roi bulgare demandait au calife abbasside (qui, bien que politiquement très affaibli, était encore considéré comme l'« Émir des croyants ») de lui envoyer juristes et professeurs afin de perfectionner les connaissances islamiques de ses sujets. Financier : il lui demandait, surtout, de lui envoyer de l'argent, afin de construire une forteresse capable de le protéger de ses ennemis.

Quels ennemis ? Les Khazars, bien sûr, dont le khaganat – l'empire – s'interposait entre le califat et les royaumes du Nord et auxquels les Bulgares, subjugués par eux depuis plus de deux siècles, devaient payer tribut. Tout ce qui pouvait affaiblir ces Khazars, qui non seulement avaient adopté le judaïsme mais entretenaient de bonnes relations avec les chrétiens de Byzance, arrangeait, bien sûr, le Commandeur des musulmans. Pour des raisons religieuses, certes, mais également commerciales, car les Khazars exerçaient un véritable racket sur l'ensemble du trafic de la région.

Le calife ordonna donc l'envoi d'une importante légation. Elle se composait de savants, d'hommes de loi coranique, de prédicateurs, de diplomates, de serviteurs, d'interprètes et d'un scribe, Ibn Fadlan, qui se révélera être un observateur attentif et un formidable narrateur.

La caravane quitta Bagdad le jeudi 21 juin 921 (an 309 de l'Hégire). Elle arriva près d'un an plus tard, après avoir fait un crochet par Boukhara, puis avoir remonté vers le nord, entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, évitant ainsi deux zones infranchissables : la chaîne du Caucase et le cœur de l'empire khazar, qu'elle se contenta de longer.

Le voyage ne fut pas facile. L'hiver était redoutable. Il fallut échanger les chevaux et les mulets contre des chameaux, qui progressaient mieux dans la neige. Devant les difficultés de l'expédition, certains membres de la délégation décidèrent d'abandonner. Au dégel, le franchissement des rivières fut périlleux. En traversant le fleuve Oural, une embarcation chavira : « J'ai vu, raconte Ibn Fadlan, ceux qui la montaient se noyer. Plusieurs de nos gens périrent ainsi et un certain nombre de chameaux et de chevaux se noyèrent. » Les rencontres ne furent pas toujours très agréables non plus, mais rien n'arrêta les envoyés du calife.

Le dimanche 12 mai 922 (an 310 de l'Hégire), Ibn Fadlan et ses compagnons touchèrent enfin au but. Il raconte : « Lorsque nous fûmes à une distance d'un jour et d'une nuit du roi des Saqâliba, qui était celui vers qui nous nous dirigeons, il envoya pour nous accueillir les quatre princes qui étaient sous son autorité, ses frères et ses fils. Ils nous accueillirent en apportant du millet, du pain et de la viande. » (p. 51).

Arrêtons-nous ici pour une première remarque : il s'agit, bien sûr, de viande de cheval. Les lointains descendants des Bulgares de la Volga, les Tatars d'aujourd'hui, sont restés de gros consommateurs de viande de cheval, en particulier sous forme de saucisson (le *kazeh*).

Reprenons (p. 51) :

le roi vint à notre rencontre en personne, et lorsqu'il nous vit, il descendit de cheval et tomba face contre terre pour rendre grâce à Dieu, haut et puissant. Il avait dans sa manche des dirhams qu'il répandit sur nous. Il fit dresser pour nous des tentes. Nous nous y installâmes [...] Nous restâmes le dimanche, le lundi, le mardi et le mercredi dans les tentes qui avaient été dressées pour nous, en attendant que fussent réunis les princes, les chefs militaires et les gens du pays du roi afin d'entendre la lecture de la lettre

[du calife]. Le jeudi, quand ils furent réunis, nous déployâmes les deux drapeaux que nous avions avec nous et sellâmes le cheval avec la selle qui avait été envoyée au roi comme cadeau.

L'ambassade commençait bien entre cavaliers chevaleresques, entre amateurs de chevaux. Ensuite, Ibn Fadlan distribua les présents apportés de Bagdad, y compris une robe d'apparat pour la femme du roi, qu'il eut la surprise de voir, pas même voilée, assise au côté de son époux. Drôles de musulmans, songea sans doute Ibn Fadlan, auquel on s'empressa de proposer une boisson alcoolisée (de l'hydromel) ! Mais il savait qu'il était là justement pour améliorer la connaissance des règles de l'islam, encore bien approximative, chez ces lointains coreligionnaires.

Les choses ne se gâtèrent que lorsque le roi Almuch réclama les sommes d'argent annoncées dans les lettres du calife et de son vizir. C'est Ibn Fadlan lui-même qui raconte (p. 55) :

– Et l'argent dont il est question dans ces deux lettres, qu'en a-t-on fait ? – Il a été impossible de le réunir, répondis-je, le temps a manqué et, ayant peur de laisser passer le moment d'entrer dans le pays [votre royaume], nous l'avons laissé pour qu'il nous soit apporté plus tard. – Si vous êtes venus ici [...] c'est seulement afin que vous m'apportiez cet argent pour que je fasse construire une forteresse qui me défende contre les juifs qui nous ont réduits en servitude, tempête alors le roi, furieux.

Mais Almuch ne tint pas longtemps rigueur à Ibn Fadlan de cette indécrottable. Au contraire, il lui fit visiter – à cheval, bien sûr – son fabuleux pays, où les jours sont longs et les nuits courtes. Il lui parla d'une « quantité innombrable de merveilles », le renseigna sur les us et coutumes locaux et ne lui cacha rien de ses rapports avec ses puissants voisins.

Le roi des Saqâliba [note Ibn Fadlan] est astreint à un impôt qu'il paye au roi des Khazars. Il doit donner pour chaque maison de son royaume une peau de martre [...] Le fils du roi des Saqâliba est en otage chez le roi des Khazars. Ce dernier, ayant appris que le roi des Saqâliba avait une fille d'une grande beauté, la demanda en mariage. Mais le roi des Saqâliba s'était excusé et avait refusé. Le roi des Khazars avait dépêché des troupes et l'avait enlevée de force. Or il était juif et elle musulmane. Elle était morte chez lui, et il avait demandé en mariage une autre fille. Aussitôt que cette demande était parvenue au roi des Saqâliba, il s'était hâté de marier sa fille au prince Eskel, qui était sous sa dépendance, par crainte que le roi des Khazars ne la lui enlevât de force comme il avait fait pour sa sœur. La peur qu'il avait du roi des Khazars avait amené le roi des Saqâliba à écrire au calife et à lui demander de lui construire une forteresse (p. 71-72).

Quelques pages plus loin, Ibn Fadlan écrit encore :

La coutume est que le roi des Khazars ait vingt-cinq femmes dont chacune est la fille d'un des rois des pays voisins. Il la prend de gré ou de force. Il a aussi des esclaves concubines pour sa couche qui sont toutes d'une extrême beauté [...]. Chacune d'elles a un eunuque qui la soustrait aux regards. Quand le roi veut cohabiter avec l'une d'elles, [...] l'eunuque qui la garde arrive avec elle plus promptement que le mouvement d'un clin d'œil pour la mettre dans son lit (p. 86).

Poursuivons :

Lorsque ce grand roi monte à cheval, toutes les troupes sortent pour l'escorter [...]. Aucun de ses sujets ne le voit

sans se prosterner face contre terre et il ne relève la tête que lorsque le roi l'a dépassé [...]. S'il envoie en expédition un détachement, jamais ces troupes, en aucune manière et pour aucune raison, ne tournent le dos. Si elles sont mises en déroute, tous ceux qui reviennent vers le roi sont mis à mort. Quant aux chefs militaires [...], le roi les fait venir ainsi que leurs femmes et leurs enfants et, en leur présence, il donne ces derniers à d'autres, sous leurs yeux. Il fait de même pour leurs chevaux (p. 86).

À défaut de nous en apprendre beaucoup sur les Khazars eux-mêmes, qu'il n'a jamais vus en chair et en os, Ibn Fadlan nous renseigne abondamment sur les peuples avec lesquels les Khazars étaient en relation, pacifique ou belliqueuse. Il nous raconte, par exemple, sa rencontre avec ceux qu'il appelle des Rus, qui n'étaient pas des Russes mais, nous dit le traducteur, des Scandinaves, peut-être des Vikings. Il les voit arriver un jour chez ses amis Bulgares, « pour leur commerce ». Il les trouve superbes : « Je n'ai jamais vu corps plus parfaits que les leurs. Par leur taille, on dirait des palmiers. Ils sont blonds et de teint rouge. » (p. 71). Mais absolument répugnants : « Ils sont les plus malpropres des créatures de Dieu. Ils ne se nettoient pas des souillures produites par les excréments ou l'urine ; ils ne se lavent pas après les relations sexuelles ; ils ne se lavent pas les mains après le repas. » (p. 73).

Ibn Fadlan attache toujours beaucoup d'importance à l'hygiène. Dans la relation de son voyage de Bagdad au royaume saqâliba, il ne manque jamais de faire des observations sur le degré de propreté des myriades de peuples qu'il croise.

Après avoir quitté le califat et franchi les zones glacées du Kharezm, pays plus ou moins islamisé et soumis à l'influence de Boukhara, le voilà qui arrive au « pays des Turcs ». Première rencontre avec une tribu, les Ghuzz¹. Premières observations :

1. Vraisemblablement les Oghouz.

Ils ne se lavent pas après la souillure majeure [...]. Ils n'ont aucun contact avec l'eau, particulièrement en hiver. Leurs femmes ne se voilent pas [et] ne cachent à personne aucune partie de leur corps. Un jour nous descendîmes chez l'un d'eux et nous nous assîmes. La femme de cet homme était avec nous. Pendant que nous étions en train de causer, elle découvrit ses parties sexuelles et se gratta, tandis que nous la regardions. Nous nous couvrîmes le visage de nos mains et nous dîmes *Dieu nous pardonne!* Son mari se mit à rire [et dit] : elle découvre ses parties sexuelles et vous les voyez, mais les garde hors d'atteinte, et on n'y a pas accès (p. 38-39).

Chez les Ghuzz, en effet, note un peu plus loin Ibn Fadlan, on ne plaisante pas avec l'adultère. Ceux qui s'en rendent coupables sont fendus en deux.

Ces Turcs sont peut-être un peu barbares, mais ce sont de grands connaisseurs du cheval, dont ils possèdent d'immenses troupeaux : « J'ai vu chez les Ghuzz, affirme notre narrateur, des gens qui possédaient dix mille chevaux. » (p. 48-49). Ils ne se contentent pas de passer leur vie sur leur dos, ils se font aussi accompagner par leurs chevaux dans l'au-delà. Quand un homme important meurt, raconte Ibn Fadlan, on creuse une vaste fosse dans laquelle on installe le défunt, en position assise, revêtu de ses plus beaux vêtements. Dans une main, on lui met son arc, dans l'autre une coupe de *koumis* (lait de jument). Après quoi, on ferme la sépulture d'une sorte de dalle recouverte d'une coupole en argile. « Puis ils amènent ses chevaux, aussi nombreux soient-ils, ils en tuent cent ou deux cents, jusqu'au dernier, et mangent leur chair. Mais pour la tête, les pieds, la peau et la queue, ils les suspendent à des piquets de bois et disent : ce sont ses chevaux qu'il montera pour aller au paradis. » (p. 44).

Un peu plus loin, Ibn Fadlan rencontre des Petchenègues (p. 48), puis des Suwâz (p. 68), lointains ancêtres des

Tchouvaches d'aujourd'hui. Tous, naturellement, sont d'habiles cavaliers. Enfin, il se retrouve chez les Bachkirs. « Nous prîmes, raconte Ibn Fadlan, les plus grandes précautions contre eux, car ils sont les plus méchants des Turcs, les plus sales et les plus enclins à tuer. Quand un homme d'entre eux en rencontre un autre, il lui tranche la tête, qu'il emporte, et laisse le corps. » (p. 49).

Mais il y a d'autres coutumes étranges : « Il y avait avec nous un homme de ce peuple qui s'était converti à l'islam et nous servait. Je le vis un jour prendre un pou sur son vêtement et, après l'avoir écrasé avec son ongle, le manger et déclarer, lorsqu'il me vit, que c'était excellent. » (p. 50).

Un détail encore : « Chacun d'eux sculpte un morceau de bois à la dimension d'un phallus et l'attache sur lui. Lorsqu'il veut partir en voyage ou lorsqu'il rencontre un ennemi, il le baise, se prosterne devant lui et dit : "Seigneur, fais pour moi telle ou telle chose." » Ibn Fadlan s'étonne qu'on puisse considérer un tel objet comme un dieu. On lui répond : « Parce que je suis sorti de pareille chose et je ne saurais imaginer pour moi d'autre Créateur. » (p. 50).

L'islam à la manière bachkire était, on le voit, assez accommodant. Mais ce n'est pas cet aspect qui rend cette rencontre avec les Bachkirs spécialement intéressante. Cette confrontation permet surtout d'imaginer quel genre de chevaux on montait à l'époque dans la région – et donc y compris chez les Khazars. Les Bachkirs, en effet, ont donné naissance à une « race » de petits chevaux dont on peut, de nos jours encore, rencontrer les lointains descendants.

Les chevaux des steppes

Il faut se méfier de la notion de « race », sinon aussi dangereuse, du moins aussi floue et douteuse chez les chevaux que chez les hommes. En matière équine, on n'a pu véritablement parler de

race que lorsque l'homme est intervenu, a choisi les reproducteurs, mâle et femelle, se réservant le droit d'éliminer les produits qui n'auraient pas été conformes aux standards qu'il avait arrêtés. Le tout, bien sûr, dans le but affiché d'« améliorer » la race. À force de sélection, on a obtenu une race supérieure et, en exerçant un contrôle rigoureux sur son absolue imperméabilité à d'autres races (on crée pour cela un stud-book, c'est-à-dire un livret généalogique), on a alors produit une « race pure » !

Appliquées à l'homme, toutes ces notions donnent froid dans le dos : eugénisme, nazisme, solution finale, purification ethnique... Appliquées au cheval, elles peuvent faire plutôt sourire.

Celui qu'on appelle le pur-sang anglais, par exemple, est certes un merveilleux cheval (le plus rapide des galopeurs), mais son appellation est pour le moins paradoxale. En effet, l'adjectif « anglais » désigne davantage l'origine des éleveurs que celle de leurs produits et l'affirmation de pureté est plus que contestable : ce prodigieux animal est, au contraire, le résultat d'un incroyable mélange de sangs.

Même remarque à propos de celui qu'on s'obstine à désigner sous le nom de pur-sang arabe, mais dont nul ne peut dire avec certitude s'il est vraiment originaire d'Arabie, ou d'Égypte, ou de Mésopotamie, ou d'un peu toutes ces contrées d'Orient, turques, iraniennes, arabes, voire berbères, dans lesquelles on élève des chevaux depuis des millénaires, et où les peuples cavaliers qui les habitent ont prouvé depuis longtemps leur savoir-faire en la matière.

Dans ces vastes espaces steppiques, où l'on sait fabriquer de bons chevaux sans avoir nécessairement recours à des stud-books, ni à des techniques de reproduction sophistiquées, ni à d'autres méthodes de tri que « les bons à la selle, les mauvais au couteau », à d'autre système d'écrémage que la sélection naturelle (il faut signaler, néanmoins, une autre forme de sélection : la castration, qui permet de ne conserver comme reproducteurs

potentiels que les éléments jugés les meilleurs), peut-on encore parler de races ?

Prenons le cas de la Mongolie, qui est aujourd'hui le dernier pays au monde dans lequel vivent plus de chevaux que d'hommes. Il est certain que le cheval qu'on trouve à Gobi a moins de masse que celui qu'on trouve en zone herbue, que, entre celui qu'on trouve en altitude, dans l'Altaï, par exemple, et celui qu'on trouve en plaine, il y a des différences de modèle, de taille, de poids : faut-il pour autant dire que le cheval mongol se subdivise en races du Gobi, de l'Altaï, etc. ? Je ne le pense pas.

Au XIX^e siècle, les Russes n'étaient pas non plus de cet avis. Ils étaient bien placés pour réfléchir à la question. Dans un ouvrage remarquable, la bible de la spécialité, *Les Races chevalines, avec une étude spéciale sur les chevaux russes* (Paris, La Maison rustique, 1894), deux spécialistes, Léonid de Simonoff et Jean de Moerder, confrontés à la nécessité de présenter les nombreuses variétés de chevaux qui constituaient alors une des grandes richesses de la Russie, décident de les répartir en deux catégories bien distinctes.

Ils intitulent la première : les « chevaux des haras ». Il s'agit des chevaux élevés sous haute surveillance. Cette catégorie comprend des chevaux de création assez récente comme le trotteur Orlov (inventé par le comte du même nom à la fin du XVIII^e siècle) et le selle russe (Orlov-Rostopchine), ou de création plus ancienne mais d'origine étrangère, comme le pur-sang anglais et le pur-sang arabe, évoqués plus haut. Dans ce groupe, ils incluent également les chevaux de gros trait – à juste titre, ces animaux étant eux aussi le résultat de manipulations zootechniques voulues par l'homme.

Les innombrables variétés de chevaux élevés en liberté (ou semi-liberté) par les innombrables nomades (ou semi-nomades), éparpillés dans les immensités de l'Empire russe – en Asie centrale, au-delà de l'Oural, en Sibérie, dans le Caucase –, sont regroupées par Simonoff et Moerder sous une appellation

unique, celle de « chevaux des steppes ». Ils n'ont pas tort, même s'il est dommage de classer dans la même catégorie des chevaux issus de la steppe et d'autres qui ne le sont pas (comme le kabardine, cheval de haute montagne, ou le téké, cheval de région semi-désertique).

L'avantage de cette globalisation est qu'elle met en évidence les points communs : les chevaux sont élevés dans des conditions climatiques comparables et utilisés à des fins similaires même s'ils sont nés en des lieux fort éloignés les uns des autres.

À lire Simonoff et Moerder, on peut établir une sorte de portrait-robot du cheval de steppe. C'est un animal de petite taille (un mètre quarante-cinq à un mètre cinquante-cinq au garrot), aux membres puissants et court-jointés, à l'encolure brève et épaisse, aux ganaches lourdes, qui manque donc d'élégance mais présente des qualités d'endurance (au travail) et de résistance (aux variations de température) extraordinaires. Cette description pourrait s'appliquer de nos jours aussi bien au cheval mongol qu'au cheval bachkir (ou même au cheval islandais), dont les berceaux sont pourtant distants de quelques milliers de kilomètres. Il pouvait *a fortiori* s'appliquer à des animaux aussi voisins que l'étaient, autrefois, les chevaux utilisés par les Bachkirs et les chevaux montés par les Khazars !

La question est de savoir si cette relative stabilité dans le modèle des chevaux, observable dans l'espace, est également vérifiable dans le temps.

Depuis l'époque où l'envoyé du calife de Bagdad, Ibn Fadlan, rencontra, aux bords de l'Empire khazar, des groupes bachkirs, se produisirent dans la région bien des événements, des mélanges, des invasions (les Mongols au XIII^e siècle, les Russes au XVI^e siècle). Peu à peu, les nomades se sédentarisèrent, les Barbares se civilisèrent. Les chevaux, eux, sont-ils restés les mêmes ?

Pour savoir à quoi ressemble le cheval bachkir de nos jours, il suffit de consulter le dernier livre du photographe Yann Arthus-Bertrand, *Chevaux* (Paris, éditions du Chêne, 2003). Il en présente

deux ou trois spécimens, probablement parmi les derniers car, faute d'emploi, la « race » ne tardera pas à s'éteindre.

Cheval à tout faire, y compris la guerre, au temps de Ibn Fadlan, le cheval bachkir était encore très apprécié au temps de Simonoff et Moerder. Il assurait alors la monte des Cosaques de l'Oural. Léon Tolstoï, grand amateur de chevaux, pensait même qu'il pourrait faire de ce petit cheval la souche d'un nouveau type de chevaux de selle destinés à la cavalerie – qu'il tenta de créer, en vain, dans un de ses haras, à Samara, non loin du pays bachkir. Puis, devenu cheval de travail pour les gardiens de troupeau, cheval d'attelage ou de trait léger pour les paysans, il fut ravalé, à l'époque soviétique, au rang de simple animal de rapport, fournisseur de lait (pour la fabrication du *koumis*) et de viande. Actuellement, on imagine hélas difficilement quelle activité nouvelle pourrait sauver ce sympathique animal de la totale disparition.

Cette parenthèse sur l'histoire du petit cheval des Bachkirs, voisins et cousins des Khazars, ne nous a certes pas beaucoup renseignés sur la question : le cheval bachkir d'aujourd'hui ressemble-t-il au cheval bachkir d'hier ? Pour avoir un début de réponse, il faut faire appel – comme d'ailleurs pour tout ce qui concerne les Khazars – à l'archéologie.

L'apport de l'archéologie

C'est un des grands mystères de ce puissant empire militaire, commercial, culturel, que de n'avoir laissé, telle l'Atlantide, pratiquement aucune trace. Toutefois, l'Atlantide relève de la légende, alors que le khaganat khazar a bel et bien existé. On le sait par quelques témoignages, tel celui de Ibn Fadlan. Les sources écrites sont, il est vrai, si pauvres que seules les fouilles opérées à l'emplacement du khaganat et sur sa périphérie ont jusqu'à présent permis de faire progresser notre connaissance des Khazars.

En la matière, le maître incontesté est un scientifique russe au savoir encyclopédique, Mikhaïl Illarionovitch Artamonov (1898-1972). Il est un des fondateurs de l'école russe d'archéologie et possédait une sacrée personnalité, qui ne se passionnait pas que pour les vieilles pierres, mais aussi pour l'art contemporain, les impressionnistes, Picasso... C'est d'ailleurs pour avoir organisé une exposition consacrée à ce dangereux déviationniste décadent, dans l'enceinte même du fameux musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg (à l'époque, Leningrad), dont il avait été nommé directeur en 1951, qu'il dut démissionner de son poste en 1964, sous la pression d'un ministre de la Culture demeurée de stricte obédience stalinienne.

Artamonov fut aussi persécuté, et dénoncé dans la presse, pour avoir, par ses travaux d'archéologue et d'historien, « exagéré le rôle de l'État juif des Khazars » et avoir voulu faire du khaganat le berceau d'une haute civilisation oubliée. Plusieurs de ses publications scientifiques furent même interdites par la censure. En 1962, enfin, il parvint à faire publier, par la maison d'édition de l'Ermitage (dont il était encore le patron), sa fameuse *Histoire des Khazars*, qui contient presque tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la question. Cette œuvre maîtresse (près de sept cents pages, des centaines d'illustrations, des milliers de références) a été rééditée récemment en Russie (Saint-Pétersbourg, Lagne, 2001) mais n'est toujours pas, hélas, traduite en français.

Une de ses disciples a repris et complété ses travaux. Elle s'appelle Svetlana Alexandrovna Pletneva. Elle est née à Kirov (ex-Viatka) en 1926. Elle a consigné, depuis les années 1960, le résultat de ses recherches dans de nombreuses publications savantes, et principalement dans *Essai sur l'archéologie khazare*, édité une première fois en 1999, puis réédité avec l'aide de plusieurs centres d'études hébraïques et associations culturelles juives de Russie, des États-Unis et d'Israël (Moscou, Mosti Kulturi, 2000). Remarquable inventaire des matériaux archéologiques

disponibles, cet ouvrage est actuellement la source la plus sérieuse concernant la véritable histoire des Khazars.

Elle ne consacre pas de chapitre particulier au cheval. Les informations à ce sujet – qui n'a d'ailleurs jamais fait l'objet d'une étude spécifique – y sont éparpillées. Aussi lui ai-je demandé de bien vouloir les regrouper dans une sorte d'atlas dans lequel on pourrait situer les lieux des fouilles où ont été mis au jour soit des ossements de chevaux et de cavaliers, soit des pièces de harnachement.

La carte établie par Svetlana Pletneva et le répertoire des sites archéologiques qui l'accompagne, reproduits en annexe, sont du plus haut intérêt et de la plus haute importance. À l'attrait de la nouveauté, s'ajoute la surprise de se trouver devant une telle abondance de documents : des dizaines de tombes contenant des centaines de squelettes, des dizaines de sites contenant des centaines d'étriers et autres accessoires équestres.

Il faut, toutefois, modérer son enthousiasme car à peu près aucune des pièces exhumées ne peut-être identifiée à cent pour cent comme khazare. On pourra donc, en ce qui concerne les coutumes des Khazars, leur façon de monter à cheval, leur manière de harnacher l'animal, de l'utiliser à la guerre, que procéder par extrapolation. Cependant, les similitudes entre peuples – et chevaux – de la même région à la même époque étaient telles qu'il n'est peut-être pas abusif d'attribuer au Khazars des comportements observés chez leurs voisins, amis ou ennemis, vassaux ou adversaires.

Après avoir lu notamment Ibn Fadlan et Svetlana Pletneva, on peut avancer quelques affirmations.

Les peuples voisins et contemporains des Khazars, juifs ou pas, les Khazars eux-mêmes, pratiquaient le sacrifice du cheval. Ils étaient hippophages et buveurs de lait de jument. Ils inhumèrent et parfois incinèrent certains chevaux, avec ou sans leur cavalier, seuls ou en groupe.

Ils connaissaient le mors, filet à canon brisé et à aiguilles droites ou en forme de S. Ce qui, soit dit en passant, ne dénote aucune espèce d'innovation technologique, ce genre d'embouchure étant connu depuis plusieurs siècles avant notre ère.

Ils connaissaient la selle (arçon en bois, assise en cuir), agrémentée parfois d'un collier, d'une croupière, voire d'une sorte d'avaloire (fessier) souvent très ouvragés. Autres pièces décoratives fréquemment utilisées : un bridon incrusté de pièces d'orfèvrerie en fer, en bronze ou en argent ; une sous-gorge alourdie d'une breloque ou d'un bijou. Plus original, une sorte de petit cône métallique qui, fixé au sommet de la tête de sa monture, permettait de maintenir son toupet en aigrette.

Ils connaissaient l'étrier, ce qui n'avait là non plus rien de bien extraordinaire. Son emploi était en effet connu, comme le rappelle Jean-Pierre Digard dans son indispensable *Une histoire de l'équitation : art, techniques, société* (Arles, Actes Sud, 2004), des Kouchans (au nord de l'Afghanistan actuel) dès le premier siècle de notre ère.

En revanche, il semble bien qu'ils ignoraient la ferrure. On aborde là un phénomène qui est à mes yeux une des plus grandes énigmes de l'histoire de l'utilisation du cheval. Comment des peuples maîtrisant parfaitement l'art de la forge (les mors, les étriers, les armes, dont on a d'innombrables échantillons, le prouvent) ont-ils pu se priver d'un accessoire aussi indispensable ? Aucune des fouilles mentionnées par Svetlana Alexandrovna n'a révélé le moindre fer à cheval, même dans les sites les plus tardifs (x^e siècle). Plus extraordinaire encore : trois siècles plus tard, les Mongols de Gengis Khan n'utilisaient toujours pas la ferrure, même pour leurs expéditions lointaines.

Il y a là quelque chose de totalement incompréhensible. Le premier, me semble-t-il, à l'avoir souligné est un colonel à la retraite, ancien écuyer du Cadre noir de Saumur et ancien spahi en Algérie, qui n'avait donc pas de l'emploi du cheval une connaissance purement livresque. Mais c'est dans un merveilleux

ouvrage, intitulé *Petite Histoire des équitations pour aider à comprendre l'Équitation* (Lausanne, Favre, 1989), que Denis Bogros exprime sa surprise. Il écrit à propos des conquérants mongols :

Bien sûr, il n'est pas question de nier que les chevaux des nomades [...], marchant dans les « pâturages », au rythme des lentes transhumances, « derrière l'herbe », n'étaient et ne sont pas ferrés, mais le contexte est différent de celui que nous étudions. Ne confondons pas le nomadisme pastoral et les guerres de conquête des cavaliers des mêmes peuples ! [Galoper] de la Corée à la Pologne par l'Afghanistan et la Hongrie, en passant des steppes prairies aux steppes semi-arides, et en franchissant les monts du Pamir [sans ferrer ses chevaux], cela est matériellement impossible. Il a été prouvé qu'une cavalerie ne peut faire des étapes longues et répétées sans ferrure, dans les montagnes au sol rocailleux et les steppes au sol abrasif. Elle serait en quelques semaines au niveau opérationnel zéro.

Dans le cas de Gengis Khan dont – incroyable paradoxe – le vrai nom, Temudjin, signifie « ferrure » (ou « ferraille »), le plus incompréhensible est que la technique consistant à ferrer les chevaux était alors parfaitement connue un peu plus à l'ouest. Il est avéré, par exemple, que les chevaux des cavaliers hongrois étaient ferrés au x^e siècle, ainsi que l'ont prouvé des fouilles opérées sur le site de la bataille du Lechfeld (953), non loin d'Augsbourg.

Certains ont tenté l'explication suivante : les guerriers mongols (peut-être peut-on dire la même chose des guerriers khazars) n'avaient nul besoin de ferrer leurs chevaux. Dès qu'un cheval se mettait à boiter, ils l'abandonnaient et en prenaient un autre. Le cheptel était si considérable que les réserves étaient illimitées. Il est vrai que, sous Gengis Khan, chaque cavalier possédait plusieurs montures (entre trois et dix selon les témoignages)

dont il changeait selon les besoins. Envoyé dans la région par le pape Innocent IV, moins de vingt ans après la mort de Gengis Khan, le franciscain Jean du Plan Carpin, rapporte dans sa fameuse *Histoire des Mongols* (Paris, Adrien-Maisonneuve, 1965) que « chez les Tartares, le cheval qui est monté un jour n'est plus monté de trois ou quatre jours ; aussi ne se soucient-ils pas de les fatiguer, en raison de la quantité de chevaux qu'ils ont ». Cela ne clôt pas le débat, mais fournit quelques éléments de réflexion.

Les Khazars ignoraient aussi, ou du moins n'utilisaient pas, l'éperon. Ils n'équipaient pas leurs montures de pièces protectrices – caparaçons, cuirasses, armures –, ce qui tend à prouver que, comme avant eux les Scythes, les Parthes et les Huns, ils ne faisaient pas usage de cavalerie lourde. Ils ne concevaient d'autre emploi guerrier du cheval qu'en cavalerie légère : cavalerie de raid et de harcèlement.

Le raid [explique le colonel Bogros à propos des Arabes qui pratiquaient, eux aussi, ces méthodes], c'est-à-dire de longues marches d'approche sur les flancs et les arrières de l'ennemi, exécutées par des cavaliers et des chevaux sobres et endurants. Le harcèlement, c'est-à-dire des interventions rapides et répétées sur les troupes adverses – autrement dit : fuites et retours offensifs au galop [...]. Tactique possible seulement avec des chevaux légers, rapides, faciles à contrôler et à diriger grâce à leurs qualités d'équilibre et d'impulsion.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que ce sont là les mêmes techniques guerrières qu'utilisèrent les Cosaques et qui les rendirent si redoutés et si fameux. Cela n'a d'ailleurs rien de vraiment surprenant quand on se souvient de leurs origines.

L'histoire des Cosaques commence approximativement entre le xv^e et le xvi^e siècle. À cette époque, les frontières de la Moscovie sont mal définies. Plutôt que de véritables limites

territoriales, ce sont des zones tampons entre la Russie et ses turbulents voisins de l'Est et du Sud. Ce *no man's land* à géométrie variable, situé au pied du Caucase, le long de la mer Noire, entre le Dniepr et la Volga – c'est-à-dire, en gros, le territoire contrôlé, cinq à sept siècles auparavant, par les Khazars – est alors désigné sous le terme très parlant de « pays sauvage ». Ses vastes étendues sont peuplées de toutes sortes de maraudeurs regroupés en bandes plus ou moins organisées qui échappent à tout contrôle. Tantôt elles assurent – contre rétribution – la protection des caravanes marchandes qui s'aventurent dans les parages. Tantôt, au contraire, elles les pillent sans vergogne.

Au début, ces bandes sont composées principalement de Tatars, c'est-à-dire les lointains descendants des Bulgares de la Volga et autres peuples de la région. Mais leur mode de vie, leur indépendance, leur absence totale de règles et de contraintes attirent de plus en plus de Slaves. Les uns veulent fuir le servage, d'autres les impôts, d'autres des dettes qu'ils ne parviennent pas à rembourser. Le flot des fugitifs d'Ukraine et de Moscovie est tel qu'il finit par submerger les Tatars, qui, à la fin du xv^e siècle, deviennent minoritaires parmi les Cosaques. D'autres vagues d'immigrants viendront ultérieurement renforcer le phénomène – telle, sous Pierre le Grand, celle des vieux-croyants – et faire des Cosaques, ces pirates de la steppe, de bons orthodoxes. Ils convertiront, en effet, de gré ou de force, à la « vraie foi » leurs compagnons musulmans (Tatars), bouddhistes (Kalmouks), ou même juifs et d'origine, peut-être, khazare ?

Voilà tout ce que l'on peut dire, sans trop extrapoler, sur l'équitation khazare. Beaucoup de questions se posent encore, à propos desquelles on ne peut faire que des suppositions. Il est probable qu'à l'époque, comme aujourd'hui chez les peuples turcs tels les Kirghiz, les femmes étaient autorisées à monter à cheval, à califourchon, comme les messieurs. Il est probable que les Khazars, consommateurs de *koumis*, utilisaient plus les juments comme productrices de lait que comme montures de

guerre, leur préférant sans doute les chevaux hongres, c'est-à-dire castrés – seuls quelques mâles étant conservés entiers comme étalons.

Même si les Khazars conservent encore, on le voit, une grande part de leur mystère, leur approche par un simple amateur de mon genre, totalement dépourvu de prétentions scientifiques, constitue une expérience extrêmement émouvante. Non seulement parce qu'on retrouve une grande partie de l'héritage équestre de ce peuple cavalier chez les Cosaques ; or le Cosaque a donné l'exemple de la seule façon efficace d'utiliser le cheval à la guerre, et reste, malgré ses défauts légendaires – pagaille, vantardise, cruauté –, l'archétype du bon cavalier. Mais aussi, et peut-être surtout, parce que l'Empire khazar, le khaganat à son apogée, recouvre à peu près les régions dans lesquelles l'homme a eu, pour la première fois, l'idée de monter à cheval. C'est là, on en est aujourd'hui à peu près sûr, quelque part au nord de la mer Noire, que se situe le probable foyer – voici quatre ou cinq mille ans – de la domestication du cheval.

Jean-Louis Gouraud

Les Khazars

Années 550. Établissement de l'empire des Turquites.

Années 580. Guerre civile et division de l'Empire turquite en deux.

589. Alliance des Turquites et des Khazars avec Byzance et attaque avortée contre la Perse sassanide. Première mention des Khazars dans les sources historiques.

Les Arabes et l'Iran

570. Naissance de Mahomet.

Byzance et les Russes

527-565. Règne de l'empereur Justinien I^{er}.

528-534. Rédaction du Code Justinien.
568. Alliance avec les Turquites contre la Perse sassanide.

L'Europe occidentale

Années 560. Création de l'Empire avar en Europe centrale.

568. Conquête de l'Italie par les Lombards.

571-591. Guerre entre la Perse sassanide et Byzance.

591. Khosrô II prend le pouvoir avec l'aide de l'empereur Maurice de Byzance ; en échange, il cède l'Arménie et garantit la paix.

590-604. Pontificat de Grégoire I^{er} le Grand.

597. Grégoire I^{er} envoie des missionnaires vers les pays anglo-saxons.

602. Coup d'État : l'empereur Maurice est détrôné et exécuté, Phokas devient le nouvel empereur. Cela donne prétexte à Khosrô II, ami et allié de Maurice, de recommencer la guerre.

602-629. Guerre entre l'Empire perse et Byzance qui ravage tout le Proche et le Moyen-Orient.

622. Hégire (fuite de Mahomet à Médine). Mahomet commence la construction de son État.

629-638. Règne de Dagobert I^{er}, roi des Francs.

624. Chute de l'État des Turquites de l'Est.

Guerre civile dans l'État des Turquites de l'Ouest.

626. Alliance des Khazars avec Héraclius I^{er} de Byzance.

627-629. Invasion de la Transcaucasie par les Khazars.

610-641. Règne d'Héraclius I^{er}.

625. Constantinople est assiégée par les Perses et les Avars. Héraclius I^{er} commence une campagne vers la capitale perse.

627. L'armée perse est battue par Héraclius I^{er} à Ninive. L'Empire perse sassanide est ruiné.

Les Khazars

- 630. Les Bulgares s'affranchissent du pouvoir des Turquêtes en créant la Grande Bulgarie.
- 632-642. Règne de Koubrat dans la Grande Bulgarie.
- Années 640. Chute de l'État des Turquêtes de l'Ouest. Les Khazars fondent leur propre État.
- Années 650-670. Guerre contre les Bulgares. Les Khazars, alliés aux Alains, remportent la victoire.
- 652. L'Arménie, la Géorgie et l'Albanie reconnaissent la suzeraineté des Arabes.
- 654. Échec de l'attaque arabe contre Balanger.
- Années 660. Campagne khazare contre Derbent et l'Albanie.
- Années 680. Les Khazars conquièrent la Crimée, à l'exception de Khercôn.
- 685. Les Arméniens sont battus par les Khazars.
- 692. Nouvelle attaque des Arabes contre Derbent.

Les Arabes et l'Iran

- 630. La Mecque est capturée par Mahomet.
- 632. Mort de Mahomet ; son beau-père Abu Bakr assume le pouvoir sur toute l'Arabie.
- 637. Bataille de Kadisîe : l'armée perse est annihilée par les Arabes.
- 637-651. Conquête de l'Iran par les Arabes.
- 636. Bataille de Yarmouk ; les Arabes remportent une victoire décisive sur les Byzantins.
- 636-642. Conquête de la Syrie, de la Palestine et du nord de la Mésopotamie par les Arabes.
- 642. Les Arabes prennent Alexandrie. Conquête de l'Iran par les Arabes. La construction de la flotte arabe commence.
- 655. Les Arabes remportent une première victoire navale sur les Byzantins.
- 661-750. Dynastie des califes omeyyades.
- 673-678. Sièges de Constantinople par les Arabes.
- 678. Les Byzantins utilisent pour la première fois le « feu grégeois » pour détruire la flotte arabe.

Byzance et les Russes

- Années 630. Byzance conclut une alliance avec les Bulgares et repousse les Avars.
- 681. Le khan Asparukh fonde la Bulgarie du Danube. Les Byzantins sont contraints de payer tribut aux Bulgares.
- 710-711. Nouvelle révolte à Khercôn menée par Vardan. Aidé par les Khazars, Vardan réussit à vaincre Justinien II et accède au trône. Byzance conclut une alliance avec les Khazars.
- 717-741. Règne de Léon III l'Isaurien.
- 726. Début de l'iconoclasme.
- 732. Léon III l'Isaurien marie son fils Constantin (futur Constantin V) avec la princesse khazare Tchitchak, baptisée sous le nom d'Irène.

L'Europe occidentale

- 681. Pépin de Herstal devient maire du palais au royaume des Francs, Neustrie, Austrasie et Bourgogne.
- 717-741. Charles Martel maire du palais du royaume des Francs.
- 718. Fondation du royaume des Asturies. Bataille de Covadonga, victoire des Maures, etc. Début de la Reconquista en Espagne.
- 732. Bataille de Poitiers : les Arabes sont battus par Charles Martel.

Les Khazars

- 705. Révolte de Khercôn contre Byzance. La ville accepte le patronage du khagan qui envoie son *toudoun* pour gouverner la ville. La révolte est étouffée par Justinien II.
- 717-718. Sièges de Constantinople par les Arabes et les Bulgares. Les Khazars attaquent les Arabes dans le Caucase, ouvrant ainsi un second front et sauvant Byzance. L'alliance avec Byzance favorise la propagation du christianisme dans l'Empire khazar.
- 724. Prise de Balanger par le général arabe Jarrach.
- 725. Les Alains, alliés des Khazars, sont battus par Jarrach.
- 729. Jarrach prend Samandar.
- 731-733. Nouvelle attaque des Khazars sur la Transcaucasie ; Jarrach est battu et tué.
- 737. Campagne de Merwan contre les Khazars. Ceux-ci, vaincus, embrassent formellement l'islam.

Les Arabes et l'Iran

- 700. Conquête de Tunis par les Arabes. Byzance perd ses dernières possessions en Afrique.
- 709-712. Conquête de la Transoxiane (Asie centrale).
- 710-713. Conquête de la plaine de l'Indus.
- 711-714. Conquête de l'Espagne.
- 712. Conquête du Kharezme.

Byzance et les Russes

- 710-711. Nouvelle révolte à Khercôn menée par Vardan. Aidé par les Khazars, Vardan réussit à vaincre Justinien II et accède au trône. Byzance conclut une alliance avec les Khazars.
- 717-741. Règne de Léon III l'Isaurien.
- 726. Début de l'iconoclasme.
- 732. Léon III l'Isaurien marie son fils Constantin (futur Constantin V) avec la princesse khazare Tchitchak, baptisée sous le nom d'Irène.

L'Europe occidentale

- 717-741. Charles Martel maire du palais du royaume des Francs.
- 718. Fondation du royaume des Asturies. Bataille de Covadonga, victoire des Maures, etc. Début de la Reconquista en Espagne.
- 732. Bataille de Poitiers : les Arabes sont battus par Charles Martel.

Les Khazars

763-765. Les Khazars envahissent la Transcaucasie.

Années 780. Les Khazars aident l'Abkhazie à s'affranchir du pouvoir de Byzance. Début de la détérioration des relations entre les deux empires.

798-799. Dernière grande invasion de la Transcaucasie par les Khazars.

Fin du VIII^e siècle. Les Khazars adoptent le judaïsme.

Début du IX^e siècle. Révolte et guerre civile dans l'Empire khazar. Irruption de Magyars et de détachements de Petchenègues et d'Oghouz dans l'empire.

Années 820. Les révoltés et leurs alliés magyars sont battus par les forces du gouvernement. Émigration des révoltés (désormais connus sous le nom de Khabars) et des Magyars vers le nord-ouest. Les Magyars fondent l'État d'Atelkousou.

Les Polianes s'affranchissent du pouvoir khazar.

Fondation de l'État russe.

Les Arabes et l'Iran

740. Les Arabes sont battus par Léon III.

750. Renversement des Omeyyades et accession au pouvoir des Abbassides, suivie d'une guerre civile dans le califat.

751. Bataille du Talas. Les Arabes remportent une victoire sur les Chinois.

756. Abd al-Rahman I^{er} (dynastie des Omeyyades) s'empare du pouvoir en Espagne et fonde le premier émirat de Cordoue.

786-809. Règne de Harun al-Rachid à Bagdad.

814. Les Arabes adoptent les chiffres indiens (que nous nommons « chiffres arabes »)

816-837. Révolte des Perses sous Babec.

831. Les Arabes capturent Messine et Palerme.

Les Arabes et l'Iran

904. Les Arabes pillent Thessalonique.

Années 980. Les Arabes commencent à coloniser la partie orientale de l'Afrique.

Byzance et les Russes

741-775. Règne de Constantin V Copronyme.

754. Concile de Hiere (plus tard annulé par le concile de Nicée) confirmant la doctrine de l'iconoclasme.

775-780. Règne de Léon IV le Khazar (fils de Constantin V et de Tchitchak-Irène).

787. Le VII^e concile universel, qui se tient à Nicée, condamne l'iconoclasme comme hérésie.

797-802. Règne de l'impératrice Irène qui renverse son fils pour s'emparer du pouvoir.

802. Charlemagne propose le mariage à Irène, dans le but d'unir les deux empires; les pourparlers sont interrompus par le renversement d'Irène.

815-843. Deuxième période d'iconoclasme.

838. Première ambassade russe à Constantinople.

860. Mission de Constantin (Cyrille) et Méthode en Khazarie pour protester contre l'oppression des chrétiens.

860. Expédition russe contre Constantinople.

Années 860. Constantin et Méthode créent l'alphabet slave (cyrillique).

862. Le Varègue Riurik prend le pouvoir à Novgorod.

Byzance et les Russes

865. La Bulgarie est convertie au christianisme orthodoxe.

882. Kiev et Novgorod sont unifiés sous le règne d'Oleg qui prend le titre de khagan.

Années 880. Les Séverianes et les Radimitches sont libérés du pouvoir khazar et rattachés à l'État russe. Les Drevlianes sont soumis.

907. Les Russes, menés par Oleg, pillent les environs de Constantinople. Traités commerciaux entre la Russie et Byzance.

911. Édition du Livre de l'éparchos.

Années 930. Attaque des Russes inspirés par Byzance contre les Khazars.

941. Les Russes, poussés par les Khazars, attaquent Byzance; ils sont battus par la flotte byzantine.

L'Europe occidentale

751. Pépin le Bref, maire du palais, renverse Childéric III, le dernier Mérovingien et devient roi des Francs.

756. Création de l'État pontifical.

768-814. Règne de Charlemagne, roi puis empereur des Francs.

774. Charlemagne annexe la Lombardie.

779-796. L'Angleterre est pour la première fois unifiée sous le règne d'Offa, roi de Mercie.

788. Charlemagne annexe la Bavière.

800. Charlemagne est couronné empereur des Francs par le pape Léon III.

803-804. Charlemagne remporte la victoire contre les Saxons et détruit l'empire des Avars.

827. Egbert, roi de Wessex, devient roi de toute l'Angleterre.

v. 840. Mojmir I^{er} fonde l'empire de la Grande-Moravie qui englobe la Moravie, la Slovaquie occidentale, la Pannonie, la Bohême, la Silésie et une partie de la Lusace.

843. Le traité de Verdun partage l'empire des Francs en trois: Francia occidentalis, Francia orientalis, Lotharingie.

855. Division du royaume de Lothaire II en Lorraine, Italie et Provence.

Années 870. Début de la colonisation de l'Islande par les Norvégiens.

871-899. Règne d'Alfred le Grand en Angleterre.

896. Les Magyars, guidés par Arpad, envahissent la Transylvanie et la vallée du Danube.

L'Europe occidentale

855. Division du royaume de Lothaire II en Lorraine, Italie et Provence.

Années 870. Début de la colonisation de l'Islande par les Norvégiens.

871-899. Règne d'Alfred le Grand en Angleterre.

896. Les Magyars, guidés par Arpad, envahissent la Transylvanie et la vallée du Danube.

Première moitié du X^e siècle. Les incursions furieuses des Magyars terrorisent l'Europe.

902-908. Les Magyars détruisent l'empire de Grande-Moravie.

910. Fondation du monastère de Cluny.

911. Les Normands, menés par Rollon, s'implantent dans le nord de la France.

936-973. Règne d'Otton I^{er}, roi de Germanie.

955. Otton I^{er} arrête les Magyars au Lechfeld, mettant fin à leurs incursions.

Les Khazars

834. Construction de la forteresse de Sarkel.

854. 300 Khazars musulmans émigrent en Transcaucasie.

850. Alliance des Khazars avec les Magyars.

889. Les Petchenègues traversent la Volga et occupent les territoires entre le Don et le Dniepr.

890. Les Khazars et les Magyars aident Byzance dans sa guerre contre les Bulgares.

895. L'Atelkousou est dévasté par les Petchenègues. Les Magyars se déplacent vers l'ouest.

913-914. Byzance organise une coalition avec les Petchenègues, les Oghouz et les Assies contre les Khazars, alliés aux Alains.

913-914. Campagne russe dans la mer Caspienne.

922. La Bulgarie de la Volga adopte l'islam.

932. À l'instigation de Byzance, les Alains attaquent la Khazarie; ils sont vaincus par l'alliance des Khazars avec les Oghouz.

Les Khazars

Années 930. L'oppression des juifs à Byzance entraîne la persécution des chrétiens dans la Khazarie.

Les Bulgares Noirs s'affranchissent du pouvoir khazar.

964. Alliance de Sviatoslav avec les Oghouz. Campagne contre les Viatitches.

965. Sviatoslav bat les Assies et prend Sarkel. Les Oghouz attaquent les Khazars de l'est. Sviatoslav prend Tamartarcha et bat les Kassoges, conquérant la moitié occidentale de l'Empire khazar.

967. Attaque de Sviatoslav, allié aux Byzantins, contre les Bulgares du Danube. Attaque de Kiev par les Petchenègues, inspirés par les Khazars. Sviatoslav retourne à Kiev et bat les Petchenègues.

968. Sviatoslav prend Atil et Samandar, mettant fin à l'empire des Khazars.

Années 980. Une grande partie des Petchenègues adopte l'islam.

Années 990. Les Russes abandonnent Atil et Samandar, cédant la place aux Oghouz.

c. 1000. Les Kharezmians chassent les Oghouz d'Atil et restaurent l'État des Khazars en échange de leur conversion à l'islam.

Les Arabes et l'Iran

944. Nouvelle campagne russe dans la mer Caspienne.

944. Traité entre la Russie et Byzance.

945-972. Règne du prince Sviatoslav à Kiev.

966. Les Viatitches sont subjugués par Sviatoslav.

Byzance et les Russes

962. Otton I^{er} devient le premier empereur du Saint Empire romain germanique.

960-992. Règne de Mieszko I^{er}, premier roi de Pologne.

962. Christianisation de la Pologne.

968. Sviatoslav attaque les Bulgares du Danube, puis, après les avoir subjugués, l'Empire byzantin.

971. L'empereur Jean I^{er} Tzimiskès remporte une victoire sur Sviatoslav, le contraignant à retourner en Russie.

972. Mort de Sviatoslav, tué par les Petchenègues.

972-975. Campagnes de Jean I^{er} Tzimiskès contre les Arabes.

980-1015. Règne de Vladimir I^{er} le Saint à Kiev.

988. La Russie est convertie au christianisme orthodoxe.

L'Europe occidentale

982. Erik le Rouge découvre le Groenland.

987. Hugues Capet, élu roi de France, fonde la dynastie des Capétiens.

1000. Fondation du royaume de Hongrie par Étienne I^{er}, qui christianise le pays.

GLOSSAIRE DES PEUPLES

Abkhazes : peuple qui habite le Caucase depuis l'Antiquité. Il est de la même famille que les Hourrites de l'Orient ancien. De nos jours, ils peuplent la république d'Abkhazie (Géorgie).

Adyguéens : descendants des Kassoges, qui habitent la république des Adygués (Russie).

Alains : peuple iranien qui se déplaça vers l'ouest au I^{er} siècle. Une branche des Alains envahit l'Europe et créa un royaume barbare en Espagne, plus tard détruit par les Wisigoths ; une autre branche s'établit dans le Caucase, où elle passa sous la dépendance des Khazars ; une troisième, sous le nom de lasses (Assies), s'établit dans les steppes du Don. Les Alains du Caucase étaient les alliés traditionnels de Byzance, par conséquent, ils étaient fortement influencés par le christianisme. Ce sont les ancêtres des Ossètes actuels.

Albanais : il ne faut pas les confondre avec les Albanais d'aujourd'hui. C'est un peuple qui habitait le Caucase (territoire

de l'Azerbaïdjan actuel) depuis l'Antiquité. Il subit tour à tour la domination miennne, perse, grecque, byzantine, arabe, les incursions turquites, khazares et russes, et finalement fut absorbé par les Turcs musulmans ancêtres des Azéris d'aujourd'hui.

Arabes : peuple sémitique qui habitait l'Arabie aux v^e-vi^e siècles. Les Arabes furent influencés par la Byzance chrétienne, par l'Iran zoroastrien et par les juifs. L'État arabe créé par Mahomet dans les années 622-632 commença la conquête sous les drapeaux de l'islam et, profitant de la faiblesse des grandes puissances de l'époque, subjuga, vers la fin du viii^e siècle, le Proche et le Moyen-Orient, la Transcaucasie, l'Asie centrale, l'Afrique du Nord et l'Espagne. Au nord du Caucase, leur expansion fut stoppée par les Khazars.

Arméniens : peuple indo-européen, chrétien orthodoxe ou monophysite, dont la principauté se situait dans la Transcaucasie et qui joua un rôle important dans l'Empire byzantin.

Arsies (Larisies) : peuple turc et musulman qui fournissait le corps d'élite de l'armée khazare au x^e siècle.

Ashkenazes : Juifs d'Europe orientale, qui aujourd'hui sont majoritaires. Ils furent considérés par Arthur Koestler comme les descendants des Khazars, comme la « treizième tribu ».

Assies (Iasses) : branche des Alains, sédentaire et païenne qui habitait les steppes près du Don. Ils restèrent sous le contrôle khazar jusqu'à la fin de l'empire, c'est-à-dire jusqu'aux années 960. Ils tentèrent même de résister à l'invasion de Sviatoslav, mais ils furent finalement battus. Ils furent plus tard assimilés par les Russes, les Coumans et les Mongols.

Balkars : peuple musulman de langue turque qui habite la république de Kabardino-Balkarie (Russie). Leurs ancêtres furent probablement les Bulgares Noirs.

Barsiles : peuple sédentaire, d'origine incertaine mais probablement turque, qui donna son nom à la Barsilie, située du côté ouest de la Caspienne, dans le Daguestan actuel. Ils furent probablement un des éléments de l'ethnie khazare.

Bourtases : peuple aux origines incertaines, probablement finno-ougriennes, qui peuplait les territoires le long de la Volga entre les Bulgares et les Khazars. Ils demeurèrent sous la suzeraineté khazare jusqu'à la chute de l'empire. Ils sont probablement les ancêtres des Mordves actuels.

Bulgares : peuple turc qui faisait partie de l'empire des Turquites. Affranchis dans les années 630, ils créèrent la Grande Bulgarie sous le khan Koubrat. Elle comprenait la région de la mer d'Azov ainsi que des territoires au nord de la mer Noire. Après la mort de Koubrat, quand le pouvoir fut divisé entre ses cinq fils, les Khazars les attaquèrent et détruisirent l'empire. Vers 670, quand la guerre prit fin, une partie des Bulgares émigra vers le nord en créant la Bulgarie de la Volga, une autre vers l'ouest en fondant sur les terres byzantines la Bulgarie du Danube, les derniers Bulgares demeurèrent sur le territoire de l'Empire khazar sous le nom de Bulgares Noirs.

Bulgares de la Volga : partie la plus importante des Bulgares qui, en fuyant les Khazars, se déplaça vers le nord et créa la Bulgarie de la Volga sur le territoire du Tatarstan actuel. Au début du viii^e siècle, ils passèrent eux aussi sous la domination khazare. En 922, ils adoptèrent l'islam, mais restèrent dépendants de l'Empire khazar. Après la chute de l'Empire khazar, leur État devint plus fort et subsista jusqu'en 1236, date à laquelle ils

furent conquis par les Mongols. Néanmoins, même dans l'Empire mongol, les Bulgares gardèrent une certaine autonomie jusqu'aux années 1430. Les Bulgares de la Volga sont les ancêtres des Tatars et des Tchouvaches actuels.

Bulgares du Danube : descendants de la horde des Bulgares dirigée par Asparukh, fils de Koubrat, qui, après la chute de la Grande Bulgarie, conquiert les territoires slaves de Byzance et crée l'État bulgare dans les années 680. D'abord minorité dirigeante d'un pays peuplé par des Slaves, les Bulgares turcophones furent finalement assimilés par ceux-ci vers le milieu du IX^e siècle, quand Boris I^{er}, converti au christianisme, fonda l'Église orthodoxe de langue slave. Depuis cette époque, le peuple bulgare du Danube parle une langue slave, tout en conservant le nom turc de « Bulgares ».

Bulgares Noirs : « Bulgares dépendants ». Ils ne quittèrent pas les territoires de la Grande Bulgarie après la conquête khazare et restèrent sous leur domination jusqu'aux années 930 ou 940. Ils sont probablement les ancêtres des Balkars actuels.

Byzantins : peuples faisant partie de l'Empire byzantin, principale puissance chrétienne de la Méditerranée orientale. Outre des Grecs, on trouve parmi les Byzantins des Arméniens, des Géorgiens, des juifs et plusieurs peuples de l'Asie Mineure.

Coumans (Polovtzes) : peuple issu de la Sibérie du Sud qui se déplaça vers les steppes à l'est de la mer Caspienne vers le IX^e siècle. En 1049, ils forcèrent les Oghouz à se déplacer vers les terres au nord de la mer Noire ; cinq ans plus tard, ils prirent le même chemin. Leur lutte avec les Russes fut dramatique : le premier poème épique russe, *La Parole sur l'armée d'Igor*, est consacré à la guerre contre les Coumans. Leur domination dura jusqu'à l'invasion mongole de 1237-1240. La plus grande partie des

Coumans fut assimilée par les Russes et les Mongols, un groupe de leurs descendants habitant d'ailleurs toujours la Hongrie et la Moldavie sous le nom de Csango.

Drevlianes : tribu russe habitant les forêts à l'ouest du Dniepr (dans l'Ukraine actuelle, région de Jytomyr), qui fut subjuguée par l'État russe dans les années 880, mais garda une forte tendance séparatiste pendant encore un siècle.

Géorgiens : peuple caucasien, chrétien orthodoxe, habitant la Transcaucasie occidentale (aujourd'hui la république de Géorgie).

Goths : peuple germanique établi au III^e siècle au nord de la mer Noire. Un siècle plus tard, la plus grande partie des Goths fut contrainte de se déplacer vers l'ouest. Les Wisigoths, les « Goths de l'Ouest », conquièrent la France méridionale et l'Espagne, tandis que les Ostrogoths, les « Goths de l'Est », fondèrent un royaume comprenant l'Italie et la Pannonie. Une partie des Goths resta néanmoins en Crimée, donnant à la péninsule le nom de Gothie. Ce sont probablement les ancêtres des Tatars de Crimée contemporains.

Iraniens : vaste groupe de peuples indo-européens parlant des langues issues de la branche iranienne, dont une grande partie habite depuis l'Antiquité le territoire de l'Iran actuel. Ils fondèrent plusieurs empires, dont les Empires achéménide (VI^e-IV^e siècle av. J.-C.), sassanide (II^e-VII^e siècle après J.-C.), samanide (IX^e-X^e siècle). D'autres peuples iraniens comme les Alains et les Assies envahirent le Caucase, où leurs descendants vivent aujourd'hui sous les noms d'Ossètes et de Tates.

Juifs : adhérents au judaïsme, parmi lesquels on trouve non seulement des Hébreux, mais aussi de nombreux peuples prosélytes dont les plus célèbres sont sans doute les Khazars.

Karaïtes : il s'agit au départ d'une secte religieuse issue du judaïsme. Le mot Karaïtes désigna plus tard un peuple turc judaïque qui habita la Crimée et, à partir du ^{xiv}^e siècle, la Lituanie. On suppose que les Karaïtes pourraient être des descendants des Khazars.

Kassoges : peuple caucasien qui occupait les territoires au sud du Kouban (autrefois la Kouphis), soumis d'abord par les Bulgares, puis par les Khazars. Ils restèrent sous la domination khazare jusqu'à la fin de l'empire, vers les années 960, et luttèrent contre l'invasion de Sviatoslav, mais ils furent vaincus. Après la chute de l'Empire khazar, ils essayèrent de jouer un rôle indépendant dans le Caucase, mais furent battus par les Russes en 1022. Les Kassoges sont les ancêtres des Adyguéens actuels.

Khabars : Khazars révoltés qui furent contraints d'émigrer et qui, durant le siècle suivant, vécurent avec les Magyars. Ils étaient divisés en trois tribus réunies sous le pouvoir d'un prince, dans les batailles, ils formaient l'avant-garde magyare, ce qui semble attester leur dépendance à l'égard de ce peuple.

Kharezmiens : habitants de l'État de Kharezme, en Asie centrale, situé sur le cours inférieur de l'Amou-Daria (dans l'Ouzbékistan actuel). Ils furent conquis et islamisés par les Arabes en 712. Après avoir regagné son indépendance au ^x^e siècle, l'État de Kharezme devint puissant et exerça une grande influence sur les États de l'Asie centrale et du Moyen-Orient. Au début du ^{xii}^e siècle, l'État khazar, converti à l'islam, fut réduit à l'état de servitude par les Kharezmiens. Plus tard, au ^{xiii}^e siècle, les Kharezmiens fondèrent un empire qui engloba tout l'Iran actuel, mais cet État fut éphémère.

Magyars : peuple ougrien qui fit son apparition dans le domaine khazar au ^{ix}^e siècle, invité d'ailleurs par des Khazars

révoltés contre le pouvoir central. Défaits par les Khazars, ils purent néanmoins s'établir entre le Dniepr et le Danube, soustrayant au pouvoir des Khazars la périphérie occidentale de leur empire, où ils fondèrent l'État d'Atelkousou (au sud de l'Ukraine et de la Moldavie actuelles). Après 850, les Magyars, unis aux Khazars par un mariage dynastique, devinrent leurs alliés. En 895, l'Atelkousou fut dévasté par les Petchenègues, et les Magyars durent se déplacer en Pannonie, où ils fondèrent le royaume de Hongrie.

Maris (Tchéremisses) : peuple finno-ougrien habitant la république des Maris (Russie), sur la Volga. Du ^{vii}^e au ^x^e siècle, ils furent sous le contrôle des Khazars.

Mordves : peuple finno-ougrien habitant la république de Mordovie (Russie), sur la Volga, dont les ancêtres furent probablement les Bourtases.

Oghouz : peuple turc nomade ayant longtemps occupé les steppes à l'est de la Volga (nord-ouest du Kazakhstan actuel). Au début du ^{ix}^e siècle, les Oghouz furent probablement utilisés par le gouvernement khazar pour écraser la révolte contre le pouvoir central. Au cours des siècles, leur importance dans l'armée khazare s'accrut, jusqu'à devenir trop dangereuse pour les Khazars eux-mêmes. Après l'irruption des Petchenègues dans le domaine khazar en 889, les Khazars ne purent empêcher les Oghouz d'envahir les territoires à l'ouest de la Volga ; ils eurent d'ailleurs besoin d'eux comme contrepoids à la puissance des Petchenègues. Durant la guerre de 932, les Oghouz sauvèrent les Khazars, menacés par les Alains. Dans les années 960, ils jouèrent le rôle inverse, aidant les Russes à détruire l'Empire khazar. En 1049, poussés par les Coumans, ils se déplacèrent dans les steppes au nord de la mer Noire. Ils furent finalement assimilés par ceux-ci.

Ossètes : peuple de langue iranienne, descendants des Alains, habitant la république d'Ossétie du Nord (Russie) et la région d'Ossétie du Sud (Géorgie).

Ougriens : large groupe d'ethnies diverses parlant les langues ougriennes (parlées aujourd'hui par les Hongrois, les Maris et les Mordves). Les Ougriens se déplacèrent vers l'ouest à partir du v^e siècle. Une partie des Ougriens aurait contribué à la formation du peuple khazar.

Ouïgours : tribu turque qui domina la Mongolie entre 745 et 840 ; selon certains historiens, ils contribuèrent à la formation de l'ethnie khazare, à laquelle ils auraient d'ailleurs donné leur nom, *Ko-sa* en chinois.

Perses : nom traditionnel des habitants de l'Iran, zoroastriens subjugués par le califat arabe en 635-642.

Petchenègues : peuple turc nomade qui occupa pendant longtemps les steppes à l'est de la Volga (nord-ouest du Kazakhstan actuel). Au début du ix^e siècle, les Petchenègues furent probablement utilisés par les gouvernements khazars pour écraser la révolte contre le pouvoir central. Durant des siècles, leur importance dans l'armée khazare augmenta, jusqu'à devenir trop dangereuse pour les Khazars. En 889, ils traversèrent la Volga en conquérant les territoires entre le Dniepr et le Don. En 895, ils écrasèrent l'État magyar d'Atelkousou, repoussant la frontière occidentale de leur domaine jusqu'au Danube. Dans les années 980, les Petchenègues furent en partie convertis à l'islam. En 1036, ils furent sévèrement battus par les Russes et durent se déplacer au-delà du Danube, laissant les steppes entre le Don et le Danube aux Coumans (Polovtses). En 1081, ils furent finalement écrasés par les Byzantins.

Polianes : tribu russe habitant la vallée du Dniepr vers l'embouchure de la Desna (dans l'Ukraine actuelle, les régions de Kiev et de Tchernihiv). Ils y fondèrent leur capitale, Kiev. Aux vii^e et viii^e siècles, ils étaient dépendants des Khazars ; à partir du début du ix^e siècle, ils s'affranchirent, ce qui marqua d'ailleurs la naissance de l'État russe.

Radimitches : tribu russe habitant les territoires entre le Dniepr et la Desna, au nord du territoire des Polianes (aujourd'hui les régions de Smolensk et Briansk en Russie, de Moguilev et Gomel en Biélorussie). Soumis aux Khazars du vii^e au ix^e siècle, ils furent rattachés à l'État russe dans les années 880.

Russes : groupes slaves orientaux qui, à la fin du ix^e siècle, fondèrent un État puissant centré autour de Kiev et Novgorod et autour de la tribu des Polianes. Une partie de la noblesse russe était d'origine scandinave, mais c'est un titre turc, khagan, que prit d'abord le souverain de l'État russe. Ce furent les Russes qui, sous le règne de Sviatoslav, mirent fin à l'empire des Khazars.

Sabyrs : peuple ougrien issu de la Sibérie du Sud qui aurait contribué à la formation de l'ethnie khazare.

Séverianes : tribu russe habitant au nord-est du territoire des Polianes (aujourd'hui la région de Soumy en Ukraine, les régions de Belgorod et de Kursk en Russie). Du vii^e au ix^e siècle, ils furent soumis aux Khazars. À partir des années 880, ils furent rattachés à l'État russe.

Slaves : vaste groupe de peuples indo-européens parlant des langues de la branche slave. Ils se divisent en trois groupes : les Slaves occidentaux, ancêtres des Polonais, des Tchèques et des Slovaques actuels ; les Slaves méridionaux, ancêtres des Serbes, des Croates, des Slovènes et des Bulgares actuels ; les Slaves

orientaux, qui à la fin du ix^e siècle fondèrent l'État russe, s'étendant de la vallée du Dniepr jusqu'à la mer Baltique.

Souwares : peuple finno-ougrien qui habitait sur la Volga et qui était sous la souveraineté de l'Empire khazar jusqu'à sa fin.

Syriens : peuple sémitique et chrétien (orthodoxe et monophysite) habitant la province de Syrie, byzantine depuis 395, puis conquise par les Arabes en 636-641 et rattachée au califat.

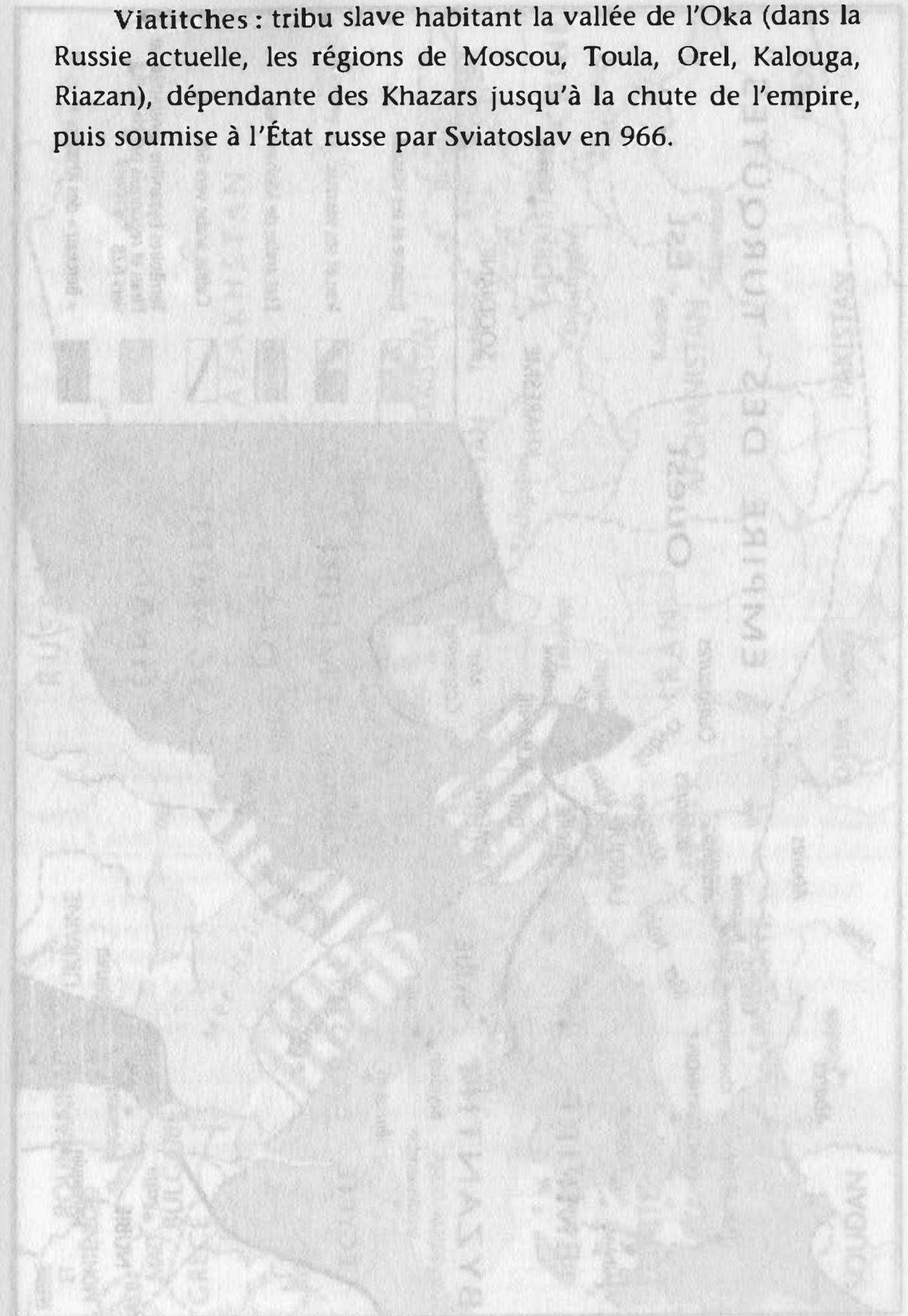
Tates : peuple iranien judaïque du Caucase qu'on regarde parfois comme les descendants des Khazars.

Tcherkesses : peuple caucasien qui habitait la république des Karatchaïs-Tcherkesses (Russie).

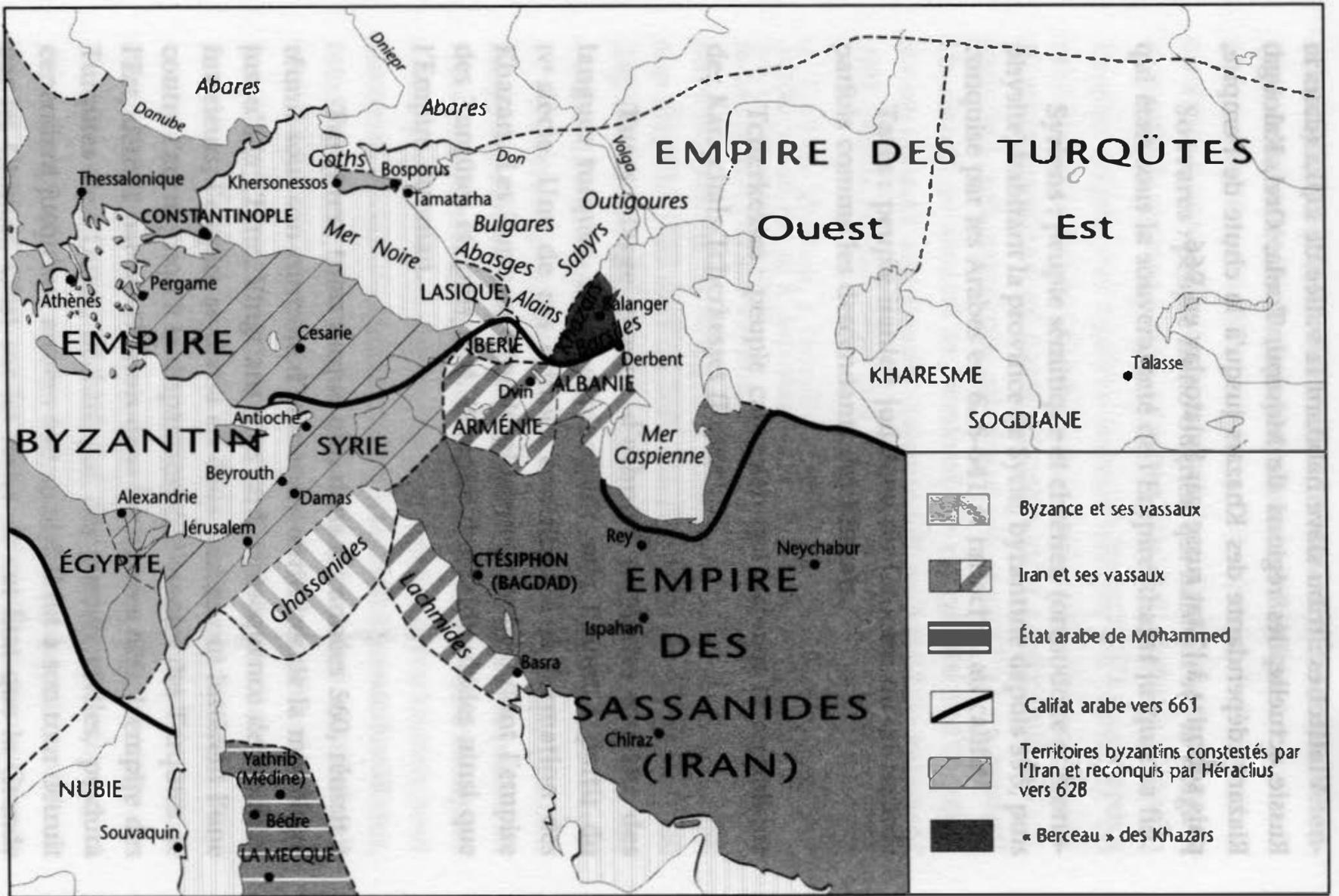
Turcs : large groupe d'ethnies nomades parlant des langues turques. Ils se déplacèrent vers l'ouest à partir du iv^e siècle. Une de ces ethnies contribua à la formation des Khazars. Les Turcs ont fondé plusieurs empires, dont l'empire des Turqûtes et, plus tard, l'empire des Seldjoukides ainsi que l'Empire ottoman.

Turqûtes : tribu turque qui, dans les années 560, réussit à réunir sous son contrôle d'immenses territoires de la mer Noire jusqu'à la Chine. Vingt ans plus tard, conséquence de troubles intérieurs, l'empire se divisa en deux parties qui luttèrent l'une contre l'autre jusqu'à la disparition de l'empire des Turqûtes de l'Est, détruit par les Chinois dans les années 620. L'empire des Turqûtes de l'Ouest, déchiré par des guerres civiles, perdura cependant jusqu'aux années 640, quand il fut à son tour détruit par les Chinois. C'est sur les restes de cet État que la Grande Bulgarie et l'empire des Khazars furent fondés.

Viatitches : tribu slave habitant la vallée de l'Oka (dans la Russie actuelle, les régions de Moscou, Toula, Orel, Kalouga, Riazan), dépendante des Khazars jusqu'à la chute de l'empire, puis soumise à l'État russe par Sviatoslav en 966.

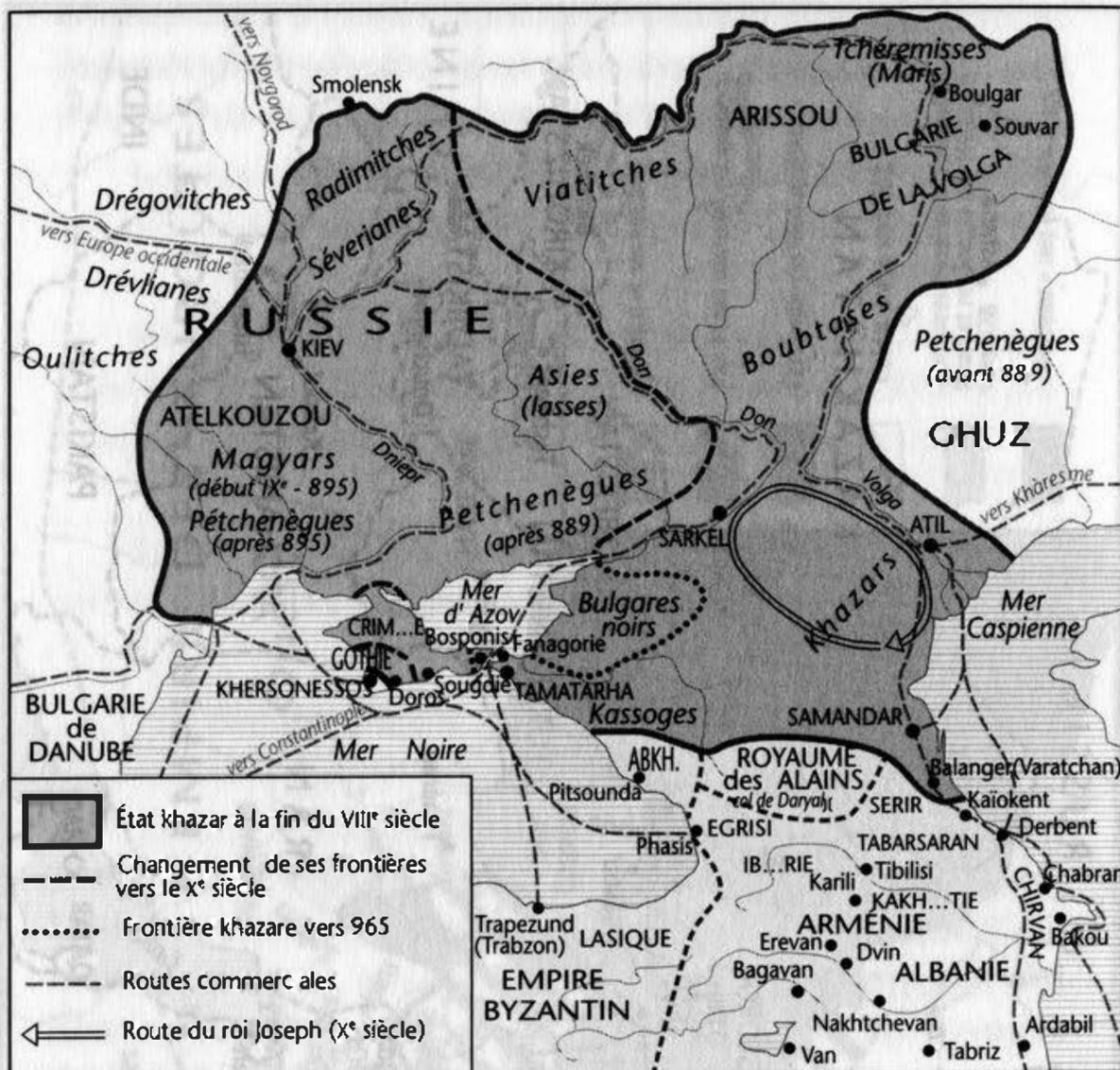


Le Proche-Orient et le Moyen-Orient au début du VII^e siècle

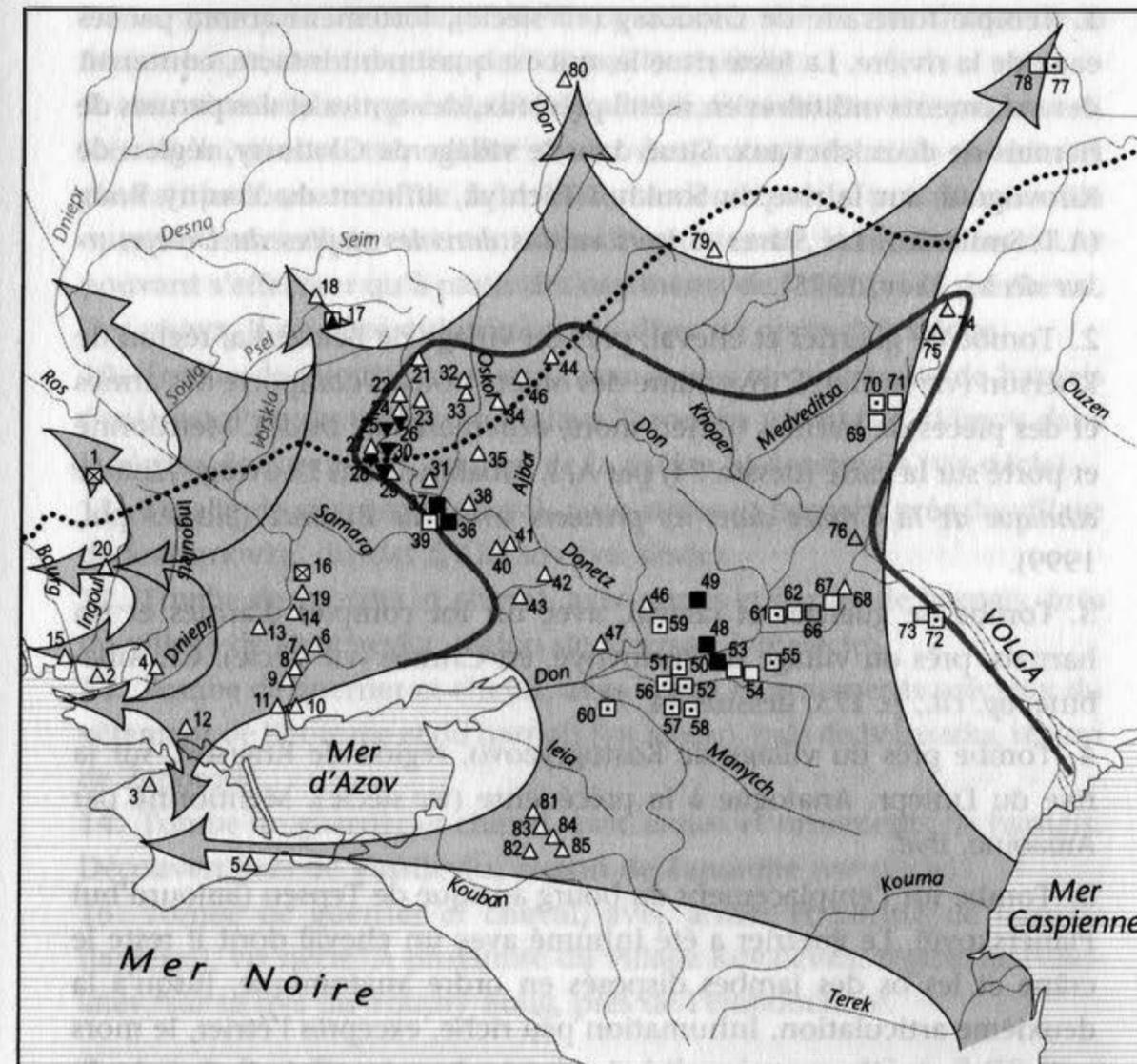


Le Proche-Orient et le Moyen-Orient aujourd'hui





L'Empire khazar à son apogée



- △ Catacombes et fosses d'inhumation
- ▼ Créations
- Kourganes à fossé
- Kourganes sans fossé
- ⊗ Temples funéraires et cénotaphes
- ▣ Temples de type « Perechtchepina » ou site mixte d'inhumation et de crémation
- Sites où l'on a trouvé des pièces de harnachement de chevaux
- Frontières supposées du khaganat khazar au IX^e siècle
- Frontière entre la steppe et la steppe boisée
- Directions supposées de l'expansion des Khazars au VII^e siècle

Les sites de fouilles où ont été trouvés des vestiges khazars

Commentaire de cette carte de la page 164 à la page 185

1. Temple funéraire de Glodossy (VII^e siècle), fortement abîmé par les eaux de la rivière. La fosse rituelle, qui est quasiment intacte, contenait des ornements militaires en métal précieux, des armes et des parures de harnais de deux chevaux. Situé dans le village de Glodossy, région de Kirovograd, sur la rive du Soukhoï Tachlyk, affluent du Youjny Boug (A.T. Smilenko, *Les Slaves et leurs voisins dans les steppes du Dniepr, IX-XIII siècles*, Kiev, 1975).

2. Tombe de guerrier et cheval, près du village de Belozërka, région de Kherson (VII^e siècle). L'inventaire des objets trouvés comporte des armes et des pièces de harnais (étrier, mors, ornements de bride). Mentionné et porté sur la carte (dessin 74) par A. I. Aïbabine dans l'ouvrage *Histoire ethnique de la Crimée dans les premiers temps de Byzance* (Simféropol, 1999).

3. Tombe de guerrier et cheval, avec un lot complet d'armes et un harnais, près du village de Portovoyé, en Crimée (VII^e siècle). Cf. Aïbabine, *op. cit.*, p. 173, dessins 74, 75.

4. Tombe près du village de Kostogryzovo, région de Kherson, sur la rive du Dniepr. Analogue à la précédente (VII^e siècle). Mentionné par Aïbabine, *ibid.*

5. Tombe sur l'emplacement du bourg antique de Tepsen (aujourd'hui Planerskoyé). Le guerrier a été inhumé avec un cheval dont il reste le crâne et les os des jambes disposés en ordre anatomique, jusqu'à la deuxième articulation. Inhumation peu riche, exceptés l'étrier, le mors et les plaques d'argent ornant le harnais qui avaient été placés près du cheval (seconde moitié du VIII^e siècle). Sépulture vraisemblablement bulgare (I. A. Baranov, *La Tauride au début du Moyen Âge*, Kiev, 1990, p. 121-123).

6. Tombe près du village de Tokmak, région de Zaporoujé, sur les berges de la rivière Molotchnaya. Le guerrier y a été inhumé avec son cheval et un harnachement complet (VII^e siècle). Cf. A. K. Ambroz, « Les steppes d'Europe orientale et d'Asie centrale au V^e siècle-première moitié du VIII^e siècle », in *Archéologie de l'URSS. Les steppes de l'Eurasie à l'époque médiévale*, Moscou, 1981, p. 13, dessin 2.

7. Tombe analogue de guerrier et cheval près du bourg de Akkermen (VII^e siècle). Proche de celle de Tokmak. Même source.

8. Tombe de guerrier avec armes et plaques d'argent diverses ornant la ceinture et le vêtement. Sur le crâne du cheval, restes d'ornement sous forme de plaques d'or ovales et d'incrustations de verre multicolore.

Découverte près du village de Vinogradnoïé, sur la rive droite de la Molotchnaïa, au sud-ouest de Tokmak (VII^e siècle).

9. Au même endroit, près de Vinogradnoïé, a été découverte par hasard, lors de la construction d'une route, une autre tombe de guerrier et cheval, ordonnancée de la même manière que la précédente. Les ouvriers ont malheureusement détruit cette tombe, la reconstitution ne pouvant s'effectuer qu'à partir des ossements de l'homme et du cheval. Des objets, il ne reste qu'un morceau d'arc en corne (VII^e siècle).

10. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et ornements de harnais (lanières). Près du village de Malaya Ternovka (district d'Akimov dans la région de Zaporoujé), en aval de la rivière Molotchnaïa (VII^e siècle).

11. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et harnais, près du village de Rodionovka, district d'Akimov (VII^e siècle).

12. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et parure de harnais, près du village de Sivachevka, région de Kherson (VII^e siècle).

13. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et ornements précieux du vêtement de l'homme et du harnais (VII^e siècle), près de Belozërka, région de Zaporoujé.

14. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et ornements de harnais. Découvert près de Vassilevka, région de Zaporoujé (VII^e siècle).

15. Tombe de guerrier et cheval, avec armes et parure de harnais (lanières), VII^e siècle. À proximité du village Kovalevka, région de Nikolaïev, sur la rive du Youjny Boug, près de l'embouchure.

*Il convient de souligner que les tombes mentionnées aux n° 2, 6, 7, 10-14 et 15, ainsi que certaines autres, n'ont pas fait l'objet de publication ou n'ont été mentionnées que de façon excessivement laconique, parfois peu claire. Certaines sépultures découvertes dans cette région ne sont pas indiquées par moi dans la mesure où je ne dispose d'aucune donnée à leur sujet (au reste, il ne s'agit que de deux ou trois tombes). Toutes les informations mentionnées ci-dessus ont été empruntées au livre cité de A. I. Aïbabine, ainsi qu'au long article de R. S. Orlov et Y Ya. Rassamakhine, « Nouveaux monuments autour de la mer d'Azov, VI-VII siècles », in *Témoignages du premier millénaire sur l'archéologie de l'Ukraine et de la Hongrie*, Kiev, 1996.*

16. Temple funéraire de Vosnessenka. Grande construction rectangulaire entourée d'une enceinte fortifiée (82 m × 51 m). Fouilles menées à terme. Dans la partie nord-est se trouvait un ouvrage circulaire (8 à 9 m de diamètre), ainsi qu'une fosse remplie d'armes, d'ornements précieux pour ceintures de guerrier et harnais (1,246 kg d'objets en or et 1,782 kg

d'objets en argent). Également trouvés dans cette fosse : 40 mors, 58 étriers, 60 plaques de sous-ventrières (toutes en fer). Pas plus qu'au temple de Glodossy, il n'y avait là de tombe. Le temple se trouvait sur une haute colline de la rive gauche du Dniepr, près du village de Vosnessenka. Le temple, comme le village, est aujourd'hui absorbé par la ville de Zaporojié. Le temple a été exploré par V. A. Grintchenko, cependant que A. K. Ambroz a pu démontrer, de façon argumentée, qu'il s'agissait bien d'un temple funéraire (« À propos de l'ensemble de Vosnessenka sur le Dniepr, VIII^e siècle : le problème de son interprétation », in *Antiquités de l'époque des grandes migrations des peuples, V-VIII^e siècle*, Moscou, 1982).

17. Non moins riche (peut-être même plus) est le « Trésor » trouvé par de jeunes bergers du village de Malaya Perechtchepina, dans la province de Poltava en 1912. Ce trésor était constitué d'une grande variété de récipients en or et en argent, d'armes, dont une somptueuse épée, de plaques et boucles provenant de ceintures de guerriers et en partie de harnais, deux boucles de sous-ventrière en argent et deux étriers du même métal, sans compter une multitude de monnaies et d'ornements en argent (bagues, bracelets, colliers, etc.). Ce trésor fut trouvé sur la rive de la Vorskla, dans les dunes de sable souvent inondées, ce qui explique que les objets en fer, à l'exception d'une hache en piètre état, ne nous soient pas parvenus. Cette trouvaille a fait l'objet d'un long débat qui n'est pas encore clos. Certains chercheurs y voient un simple trésor, c'est-à-dire des objets enfouis ; d'autres estiment que ce sont les vestiges d'une sépulture en partie détruite et qui, aujourd'hui, passe pour être d'origine pré-bulgare (peut-être même la tombe du khan Kuvrat) ; d'autres persistent toutefois à y voir une inhumation d'origine khazare, et je suis moi-même de cet avis. La publication la plus complète à ce sujet est l'ouvrage réalisé par un groupe de collaborateurs de l'Ermitage, *Les Trésors du khan Kuvrat. La trouvaille de Perechtchepina*, Saint-Pétersbourg, 1997.

18. Tombe de guerrier et cheval avec armes et ornements de ceinture et de vêtement, étrier, mors et plaques de bride (VII^e siècle). Situé près du village Novyé Sanjary, à quelques kilomètres du « Trésor » de Perechtchepina, en aval de la Vorskla et sur la même rive. (A. T. Smilenko, « La trouvaille de 1928 près de Novyé Sanjary, d'après les fouilles menées à bien par A. T. Takhtaï », in *Les Slaves et la Rouss'*, Moscou, 1968.

19. Tombe n° 1 de la nécropole près de Novo-Grigorievka : inhumation de guerrier et cheval, avec armes et harnais (mors et étrier),

A. I. Sémissionov, « À propos des éléments centre-asiatiques dans la civilisation des nomades d'Europe orientale au Moyen Âge naissant », in *Recueil archéologique du musée de l'Ermitage*, Leningrad, 1988.

20. Tombe de guerrier et cheval près du village de Yassinovo, région de Kirovograd, sur la rive de l'Ingoul (VIII^e siècle). Tombe dévastée mais dont les vestiges permettent de dire qu'elle fut riche en objets précieux (restes d'étriers et de mors). Cf. A. I. Aïbabine, *op. cit.*, p. 176-177.

Les tombes précitées, notamment leur datation, continuent de susciter des débats. Ce qui est fondamental, c'est que nul ne met plus en doute leur origine turcique. Toutefois, certains chercheurs y voient des tombes des anciens Bulgares, d'autres des tombes khazares dont l'expansion en Crimée et vers l'ouest a laissé son empreinte tant dans les rites funéraires que dans les objets et les ornements, qui ne sont plus ceux propres aux Bulgares.

La région suivante, le bassin du Serverski Donets, se distingue par une plus grande stabilité des monuments funéraires. Le grand nombre de villages de bergers et d'agriculteurs sédentaires explique l'abondance de sites funéraires, dont certains comprennent des milliers de tombes.

Examinons-les de l'amont vers l'aval de la rivière.

21. Ensemble archéologique de Dmitrov : forteresse, bourg et nécropole. Situé sur la rive droite de la Korotcha, près du village de Dmitrievka (région de Belgorod). On a trouvé là des fosses dites sacrificielles : des jeunes chevaux dans des fosses étroites. Ce genre de sacrifice était fait au moment de la fondation d'un village, afin de le protéger contre les mauvais esprits. Les fouilles, très étendues, ont permis d'explorer plus de 150 catacombes contenant des corps d'hommes et de femmes, jeunes, adultes et âgés. Chacune des chambres funéraires renfermait d'ordinaire plusieurs morts, mais il s'y trouvait également des tombes individuelles. Les guerriers ont généralement un étrier au pied, avec des vestiges de mors et, semble-t-il, de selles dont il ne reste qu'une tache brune de matériau décomposé. Il arrivait que des jeunes femmes soient aussi accompagnées d'armes et d'un harnais. Les harnais offrent rarement une riche parure : par exemple, les plaques rondes des lanières sont presque toujours en bronze, plaqué d'argent. Les lanières de la muserolle sont étroites, ornées de petites plaques et rattachées au mors par des boucles de bronze. Du harnachement de la tête d'un cheval, il ne reste que quelques plaques en argent, manifestement des répliques de modèles byzantins du VII^e siècle, dont on a des pièces analogues en Bulgarie et en Russie (temple de Vosnessenka). En outre, deux ornements

de harnais plus somptueux ont été trouvés dans deux catacombes ; l'un est en argent et se compose d'une cordelette ronde destinée à un « panache », de 14 plaques rondes et d'une autre en forme de feuille ; le second est un ensemble en argent doré, dont un frontal avec un ornement en forme de lotus, 25 plaques rondes de différentes dimensions et trois en forme de feuille (toutes légèrement en relief). Ajoutons que des pièces de selle fortement rouillées, dont une brisée, n'ont été trouvées que dans une seule des catacombes. Par ailleurs, il y avait souvent à côté des chevaux de grosses clochettes rondes en fer ; étant donné qu'elles se trouvaient parfois parmi les amulettes de femme, il semble logique d'y voir des amulettes destinées à protéger les chevaux contre les mauvais esprits.

Dans certaines des catacombes étaient inhumés des chevaux sans selle et sans bride, certains présentant des traces de destruction rituelle du squelette. Ce faisant, le mors, l'étrier et les restes de selle se trouvaient toujours dans la chambre funéraire, alors que les ornements somptueux étaient restés près de la tête des chevaux. À cet effet, on avait creusé des cachettes spéciales en forme de fosse dans le sol et de niche dans la paroi, les deux ayant été soigneusement recouvertes d'argile. Le site est principalement attribué aux Alains : le gouvernement khazar avait, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, repoussé les Alains du Caucase vers les marches septentrionales et en partie occidentales de leur État en rapide expansion. L'ensemble de Dmitrievka est daté du IX^e siècle, donc de l'époque où les Bulgares pénétraient activement dans cette région. Certains Bulgares inhumèrent aussi leurs morts selon le rite alain, c'est-à-dire dans des catacombes et non dans des fosses. Les anthropologues ont établi un important métissage des Alains : le nombre des métisses, selon certaines données, atteignit jusqu'à 30% à la fin du IX^e siècle. Ce site funéraire a été décrit en détail par S. A. Pletneva : *À la frontière des Slaves et des Khazars. L'ensemble archéologique de Dmitrievka*, Moscou, 1989.

22. L'ensemble archéologique de Verkhni Saltov se trouve sur la rive droite du Donets, dans la région de Kharkov. Il s'agit d'une forteresse, d'un grand bourg et d'une importante nécropole. Découvert dès le début du XX^e siècle, les fouilles y commencèrent aussitôt. Étant donné sa richesse, l'abondance d'objets découverts dans les catacombes, les fouilles s'y poursuivent régulièrement depuis un siècle, pratiquement chaque année. Il est aujourd'hui impossible de calculer combien de catacombes ont été mises au jour, au moins un millier sans doute.

Nombreuses y sont les sépultures de guerriers, d'où le nombre incalculable d'étriers, mors, ornements de harnais, objets en or et en argent trouvés dans ces lieux. Leur publication avait commencé avant 1917, puis elle reprit après une longue pause, mais il n'existe toujours pas d'édition de synthèse et aucune ne semble prévue pour l'instant. Le site est daté de la seconde moitié du VIII^e siècle, début du IX^e siècle, d'après les objets et, en partie, les pièces de monnaie trouvés. Pour l'essentiel, il est attribué aux Alains, mais son étude anthropologique demeurant embryonnaire (en comparaison du nombre de tombes explorées), rien ne permet de parler d'un mélange ethnique dans ce site funéraire.

23. Sur la rive opposée (gauche) du Donets, en face même du site de Verkhni Saltov, se trouvent un bourg et un ensemble funéraire dit de Netaïlovski, d'après le nom du village voisin. Le bourg a donné lieu à peu de fouilles, la nécropole n'est, quant à elle, explorée que depuis le début des années 1960. Par sa variété et la richesse des objets trouvés, ce site ne cède en rien à celui de Verkhni Saltov. Nombre de tombes renfermaient des mors et des étriers fortement rouillés, comme la plupart des objets en fer retrouvés dans ce lieu situé sur la rive basse de la rivière. Le rite funéraire pratiqué ici se distingue nettement de celui des catacombes de l'autre rive ; les inhumations, en particulier, y avaient lieu dans des fosses et selon des rites différents de ceux des gens de Verkhni Saltov. Quant aux ossements, ils ont, comme le fer, subi de graves détériorations et ne peuvent pas être correctement définis d'un point de vue anthropologique. Le rite funéraire permet cependant d'attribuer le site aux Bulgares. Il n'existe toujours pas de publication relative au site de Netaïlovski, les objets trouvés au cours des fouilles sont encore mal étudiés, à l'exception de quelques-uns, par exemple des colliers. Le site est daté des VIII^e-IX^e siècles.

24. Sur le Donets, seulement à 4 km en aval, se trouve le gros bourg de Stary Saltov, à la périphérie duquel a été découvert un site de catacombes, fortement endommagé par la construction d'immeubles. Des fouilles y eurent lieu en 1982-1985, en mettant au jour 21 catacombes. Aucun harnachement de cheval n'y a été trouvé, seulement deux étriers, un mors et une boucle de sous-ventrière dans une inhumation de chevaux isolée. Datation : fin VIII^e-IX^e siècle. Matériaux publiés par V. S. Axionov, « Le site de catacombes de Stary Saltov », in *Vita Antiqua*, Kiev, 1999, n° 2.

25. La nécropole de Novo-Pokrovka (district de Tchougouyev, dans la région de Kharkov) se trouve sur la rive gauche de la rivière Ouda, là où

celle-ci se jette dans le Donets. Ce site découvert dans les années 1940 renferme plus d'une vingtaine de sépultures dans des fosses exigües et peu profondes, remplies de cendres et de petits morceaux d'os humains calcinés. C'est le premier de ce genre découvert dans la région, avec en particulier deux lots d'objets rituels se rapportant à une coiffure de cavalier, légèrement brûlés, ainsi que les armes et les pièces de harnais d'usage : deux étriers, un mors, une boucle de sous-ventrière. La description complète du site a été publiée par Y. V. Koukharenko : « Sur certaines trouvailles archéologiques dans la région de Kharkov », in *Brèves informations de l'Institut d'histoire de la culture matérielle*, livre XII, Moscou, 1951.

26. Un autre site crématoire se trouvait probablement près du village de Kotchetok, à proximité du précédent. Les archéologues n'y ont trouvé que quelques vestiges, dont un mors et deux rivets de bride. À en juger par les objets, il est analogue et contemporain de celui de Novo-Pokrovka.

27. Sur la rive droite du Donets, près du village de Mokhnatch, se trouve un site composé d'une forteresse, d'un bourg et de catacombes encore inexplorées. Au début du xx^e siècle, on y découvrit entre autres une fosse contenant un pot rempli d'os calcinés. Plus tard, dans les années 1930, un mors et un étrier furent trouvés dans les dunes de la rive gauche du Donets, lesquels portaient des traces de calcination (vestiges d'une cachette funéraire ?).

28. Sur la rive droite du Donets, près de Soukhaïa Gomolcha, un ensemble composé d'une forteresse, d'un bourg et d'un vaste site d'inhumation, également de type crématoire : des os calcinés y ont été trouvés dans des urnes (récipients domestiques ordinaires) placées dans de petites fosses. Trois cents lieux d'inhumation en tout ont été fouillés, sans compter 17 « cachettes » funéraires, comme les nomme le responsable des fouilles, V. K. Mikheyev. Dix d'entre elles renfermaient des armes et des pièces de harnais : mors, étrier, boucles. Certaines ont brûlé dans le bûcher funéraire, d'autres sont fortement déformées. Datation entre la fin du viii^e siècle et le ix^e siècle. Il s'agit du site d'inhumation de type crématoire le mieux étudié par les archéologues. Cf. V. K. Mikheyev, *La Région du Don au sein du khaganat khazar*, Kharkov, 1985.

29. La nécropole découverte près de Krasnaya Gorka, région de Kharkov, est « birituelle », c'est-à-dire avec crémation et inhumation des corps humains. On y a mis au jour 265 tombes, dont 24 de chevaux et 19 autres où la bête n'a été inhumée que partiellement, avec seulement

quelques pièces du harnais. Au total, ont été explorées 13 tombes de guerriers et chevaux, 11 tombes de chevaux sans cadavre humain, 17 tombes d'hommes avec des pièces de harnais, 2 tombes d'hommes avec une carcasse partielle de cheval. Les archéologues y voient un site bulgare, daté de la fin du ix^e siècle, début du x^e siècle. Les tombes de chevaux renfermaient généralement des pièces de harnachement : étriers, mors à aiguilles droites et en forme de S, boucles de sous-ventrières, parfois selles. Dans les tombes les plus riches, on trouve aussi des ornements plus somptueux, dont des plaques en argent. Cf. V. S. Axionov, A. V. Kryganov, V. K. Mikheyev, « Le rite d'inhumation avec cheval chez les tenants de la culture Saltov (d'après les matériaux du site de Krasnaya Gorka) », in *Témoignages du I^{er} millénaire sur l'archéologie de l'Ukraine et de la Hongrie*, Kiev, 1996.

Selon moi, ce site ne peut être qu'en partie (inhumation) attribué aux Bulgares. Les témoignages de crémation sont probablement imputables à un peuple voisin, dont l'identité ne saurait encore être précisée.

30. Village de Lagueri (district Balakleïski dans la région de Kharkov) : trois fosses crématoires circulaires, peu profondes, dont deux où les restes humains brûlés sur un bûcher, ainsi que les objets les accompagnant, sont fortement calcinés – armes, étriers, mors, boucles de sous-ventrière, plaque en argent (en petits morceaux). À 50 mètres de là, a été découverte une fosse funéraire ne contenant pas d'ossements mais un étrier, un mors, une boucle, un anneau de harnais et un petit nombre d'armes et d'ustensiles domestiques de petite dimension. V. S. Axionov et S. I. Volovik, « Un nouveau site d'inhumation de type Saltov dans le nord de la région du Don », in *Archéologie du Don*, n° 364, 1999. Le site y est daté du ix^e siècle.

31. Fosse crématoire avec armes, mors, quatre étriers, des boucles de sous-ventrière et plusieurs plaques en bronze très fondues (ceinture ou harnais). Site découvert dès 1891 près du village de Topoli, district Koupianski de la province de Kharkov. Même datation que le site précédent. Voir la publication citée au n° 25.

32. Ensemble archéologique de Youtanovka, une forteresse et un bourg où se trouvaient des ateliers d'objets en fer et de poterie, ainsi qu'un vaste site d'inhumation où les fouilles ont commencé il y a peu. Catacombes attribuées aux Alains, où le guerrier était parfois inhumé avec un harnais de cheval à ses pieds : mors, couple d'étriers. Aucune publication n'a encore vu le jour au sujet de ce site qui se trouve sur la rive

droite du cours moyen de l'Oskol, près du village de Youtanovka (région de Belgorod).

33. À l'autre bout du bourg de Youtanovka, se trouve vraisemblablement un très grand cimetière, où les fouilles un peu plus avancées permettent de parler de tombes de guerriers alains, avec mors et étriers dans les niches des catacombes. Pas de publication à ce sujet.

34. Catacombes des Alains près de Podgorovka, sur une rive de l'Ourayeva, affluent de l'Oskol, dans la région de Belgorov. Presque intactes par les fouilles. Une riche tombe mise au jour par les archéologues renfermait tout un harnachement aux pieds du guerrier : étrier, mors, gros grelots de cuivre, morceaux de courroies ornés de plaques en cuivre. Cf. N. I. Liapouchkine, *Les Monuments de la seconde moitié du I^{er} millénaire et du début du II^e millénaire*, Moscou-Leningrad, 1961, dessin 95.

35. Fosses d'inhumation près de Pokrovskoïé (région de Lougansk). Attribué aux Bulgares, ce site a peu été exploré, on n'y a retrouvé qu'un petit nombre d'objets, dont des morceaux de mors à aiguilles en forme de clous. N. I. Liapouchkine, *op. cit.*, p. 212.

36. Ensemble constitué d'un petit bourg et de plusieurs sites d'inhumation, près du village de Mayaki dans la région de Donetsk, sur la rive droite du Donets. Les principales trouvailles sont concentrées dans une couche d'environ 60 centimètres, particulièrement propice à la conservation du fer, ce qui explique que la plupart des objets en fer nous soient parvenus dans leur état d'origine ou presque. Parmi la quantité d'ustensiles agricoles et domestiques, d'outils, se trouvaient quelques armes et des pièces de harnachement, dont des étriers, des mors et, manifestement, des boucles de sous-ventrière.

37. Bourg fortifié avec, à proximité, un cimetière musulman. Situé près de Sidorovo, région de Donetsk, sur la rive du Severski Donets (bassin central du Don). Des fouilles de petite envergure y ont été faites en 2000 et les archéologues datent ce site de la seconde moitié du IX^e siècle ou du X^e siècle. À en juger par les trouvailles publiées, j'opterais pour la fin du IX^e siècle et le début du X^e. On y a notamment trouvé un mors à anneaux et une moitié de mors avec extrémité en fer et en forme de clous (mors à aiguilles). E. E. Davydenko, « Le bourg de Sidorovo », in *Les Steppes de l'Europe à l'époque médiévale*, tome 2, Donetsk, 2002.

38. Fosses d'inhumation près du village de Dronovka (région de Donetsk). Attribué aux Bulgares, ce site offre une grande variété d'objets. Mentionnons en particulier : 1) une fosse circulaire où s'entassaient une

tête et des jambes de chevaux, avec un étrier, un mors et une boucle de sous-ventrière, 2) un site d'inhumation rituel, avec également une tête et des jambes de cheval dans une niche creusée à même la paroi de l'une des tombes – une partie du mors s'est conservée entre les dents du crâne –, ainsi qu'une boucle de sous-ventrière et un étrier placé à côté des jambes. Daté du IX^e siècle. Cf. S. I. Tatarinov, S. V. Fédiayev, « Les nouvelles tombes bulgares de la première période dans le site d'inhumation Dronovka-3 (lac Limanskoïé), sur le Severski Donets », dans l'ouvrage cité au n° 37.

39. Lieu de culte près de Novonikolayevka (région de Donetsk). La description de ce site permet de dire avec certitude qu'il s'agit, jusqu'à présent, du tumulus (kourgane) avec un fossé carré qui se trouve le plus à l'ouest. La tombe centrale est malheureusement détruite et a été interprétée de façon incorrecte par les auteurs de l'article. Ce kourgane peut offrir de l'intérêt pour une étude sur les chevaux en Khazarie dans la mesure où, le long du côté est du carré, ont été découverts treize crânes de chevaux placés en file et la tête orientée vers l'ouest. Autre détail curieux : cinq crânes ont été enterrés sans leur mâchoire inférieure, trois l'ont été avec les mâchoires placées à côté, et seulement cinq sont des crânes complets, disposés de façon compacte, l'un à côté de l'autre. L'ensemble peut être daté du VIII^e siècle-première moitié du IX^e siècle.

40. Le kourgane découvert près du village d'Oboznoyé (région de Lougansk) est sans fossé mais le remblai est maintenu par de petites pierres. Dans la tombe centrale, tête tournée vers le sud, un guerrier a été enterré avec arc, fléau, couteau et une riche ceinture ornée de plaques d'argent. À sa gauche, en ordre anatomique, le crâne et les os de jambes de chevaux. Le mors est en piètre état, mais une extrémité en forme de S figure bien des têtes de chevaux. L'étrier se trouvait sur les os des jambes arrière. Cf. O. V. Komar, V. I. Pioro, « Les kourganes de l'époque khazare dans la région de Lougansk », in *Vita Antiqua*, n° 2, Kiev, 1999.

41. La première tombe de ce kourgane était juxtée par une autre, entièrement pillée. On n'y a trouvé qu'un étrier, outre des os de squelette et des débris de poterie. Même source.

42. Le kourgane de Bobrikovo (région de Lougansk) a lui aussi été complètement détruit. De la tombe où gisait un guerrier, avec un crâne et des jambes de cheval, il n'était resté qu'un étrier et des morceaux de poteries. Même source. Ces trois tombes doivent être vraisemblablement attribuées aux Bulgares.

43. La fosse d'inhumation près de la ville de Tchistiakovo (aujourd'hui

Thorez) fut découverte par hasard lors de travaux miniers dans le bassin du Miyous. Aujourd'hui détruite. On sait cependant que l'homme enterré là était « accompagné » d'os de cheval (peut-être même d'un cheval entier). À côté de ces ossements, un étrier brisé et une moitié de mors avec les extrémités en forme de clous (mors à aiguilles). Datée du IX^e siècle, cette tombe est attribuée aux Bulgares. Voir A. K. Takhtaï, « Le site d'inhumation de l'époque khazare dans le district de Tchistiakovo », p. 160-169, dans l'ouvrage précité.

44. Ensemble archéologique de Mayaki, constitué d'une forteresse de pierres blanches, d'une grosse bourgade avec ateliers de poterie et d'un vaste cimetière. Il s'agit de catacombes des Alains. Datation : seconde moitié du IX^e siècle-début du X^e siècle. Les tombes ne se trouvent pas seulement dans le cimetière mais également en plein bourg, dans les cabanes abandonnées, les caves et même dans des catacombes creusées à l'écart. Les squelettes sont fortement endommagés par les pratiques rituelles. Les hommes étaient généralement enterrés avec un petit nombre d'objets. On a trouvé aussi un cheval très endommagé, avec un mors à aiguilles. Dans le bourg, au fond d'une fosse circulaire, un autre squelette de cheval, avec mors, a été retrouvé dans le même état de détérioration (également, peut-être, à la suite de pratiques rituelles). Dans une autre fosse du bourg, un crâne de taureau fracturé et des os de jambes. Enfin, dans une catacombe installée dans une des demeures, ont été trouvés un homme et une femme dont le squelette est, lui aussi, fortement endommagé par des pratiques manifestement rituelles. Dans un coin de ce logis et dans une sorte de cachette creusée à côté de la fosse précédente, on a découvert toute une panoplie chevaline : deux étriers, un mors à aiguilles, 12 grosses plaques rondes en bronze clair ayant fait partie du harnais, un grelot et un morceau de sabre. Cf. A. V. Vinnikov, G. E. Afanassiev, *Les Sites du culte au bourg de Mayaki*, Voronej, 1991 et V. S. Flérov, *Les Rites funéraires dans le nord du kaganat khazar*, Volgograd, 1993.

45. Ensemble de monuments près de la ville d'Alexeyevka, région de Belgorod, constitué d'une forteresse en briques et d'un gros bourg qui l'entourait de trois côtés, ainsi que d'un lieu d'inhumation. Un archéologue régional y a trouvé seulement une partie de mors et un étrier confectionné avec goût et une grande habileté. On ne peut qu'être frappé par l'harmonie exceptionnelle de l'ornement complexe de la ceinture, fait de fils d'or incrustés et de fines plaquettes. Tout laisse à croire qu'il s'agissait d'une tombe de riche guerrier. Ce site n'est toujours

pas exploré. Cf. T. I. Makarova, S. A. Pletneva, « La ceinture du noble guerrier de Sarkel », in *Archéologie soviétique*, n° 2, 1983, dessin 8.

Voyons à présent les sites du bassin du Don inférieur.

46. Sépulture près de Limarevka, région de Rostov-sur-le-Don. Le guerrier est accompagné de restes de cheval, d'armes, de deux étriers et d'un mors. Daté du VIII^e-IX^e siècle. Seule une description partielle en a été publiée.

47. Fosses bulgares, sur la rive droite du Don inférieur, près du hameau de Krymski, région de Rostov-sur-le-Don. Sur les 132 tombes découvertes, 10 sont des sépultures de chevaux (toutes dans des fosses à part). Certaines des carcasses sont parfaitement conservées, d'autres sont endommagées sans doute à la suite de pratiques rituelles. Trois tombes ont probablement été détruites par les bâtisseurs de la route. L'âge des chevaux inhumés a pu être établi : de 2 à 6 ans. Des pièces du harnais ont été retrouvées dans toutes les fosses : étriers (généralement par deux), mors à aiguilles, boucles de sous-ventrière, arc en fer de la selle. Y ont également été trouvées des armes (même tout un sabre), des plaques et des boucles du harnachement de la tête du cheval (en bronze). Le site n'est pas antérieur au IX^e siècle. Voir E. I. Savtchenko, « Le site funéraire de Krymski », in *Trouvailles archéologiques dans les chantiers d'aujourd'hui*, livre I, Moscou, 1986.

48. Dans une strate sablonneuse du bourg-forteresse découvert sur la rive droite de la « mer » de Tsimlian, les objets en fer sont restés en bon état, en particulier plusieurs échantillons d'étriers et de mors, de grosses boucles de sous-ventrière. Le bourg appartenait aux Khazars et est daté de la seconde moitié du IX^e siècle. Cf. S. A. Pletneva, « Le bourg fortifié sur la rive droite du Tsimlian. Fouilles de 1958-1959 », in *Matériaux pour l'archéologie, l'histoire et l'ethnographie de la Tauride*, IV, Simféropol, 1995.

49. Des morceaux d'étriers et de mors ont été trouvés dans la couche culturelle du bourg découvert près de Karnaoukhovo, région de Rostov-sur-le-Don, sur la rive gauche de la rivière Kotloubanki qui se jette dans le Don.

50. Le bourg fortifié découvert sur la rive gauche de la « mer » de Tsimlian est connu sous le nom de Sarkel (« Bielaya Veja » en vieux russe). Il s'agit d'une forteresse en briques rectangulaire, construite par les Byzantins vers le milieu des années 830. Ses remparts ont été démolis et utilisés par les habitants des hameaux et villages environnants. Dans la couche culturelle de Sarkel, ont été retrouvés des mors, des boucles

de sous-ventrière, ainsi qu'un grand nombre de débris de ces objets. Cf. S. S. Sorokine, « Les objets en fer de Sarkel-Bielaya Veja », in *Matériaux et études en archéologie de l'URSS*, n° 75, Moscou-Leningrad, 1959.

51. Un kourgane (avec tombe centrale), entouré d'un fossé carré, a été découvert près du hameau de Romanovskaya, district de Volgodonsk, dans la région de Rostov-sur-le-Don. La tombe était celle d'un guerrier accompagné d'une carcasse complète de cheval, avec étriers, mors et boucles de sous-ventrière.

52. Le site Salovski I, sur la rive droite du Sal dans le district de Zimovnitcheski, se distingue des autres kourganes par le fait que le fossé rectangulaire n'entoure pas seulement le tertre mais s'élargit vers l'est. La tombe principale a été pillée, mais une tombe secondaire, sans doute contemporaine de l'autre, conservait les restes d'un riche guerrier avec une carcasse de cheval complète et le lot habituel des pièces de harnais.

53. Le kourgane du site Podgornenski IV, sur la rive droite du Sal (même district), se trouve sur un carré marqué par un fossé. Au centre, la tombe d'un guerrier avec les membres d'un cheval en ordre anatomique, ainsi que deux étriers et un mors, des boucles de sous-ventrière et un anneau de fer.

54. Même disposition du kourgane au site Podgornenski V. Tombe de guerrier avec carcasse de cheval et lot d'accessoires de harnais habituel.

55. Site Verbovoï Log IX, sur la haute rive droite du Don, à environ 6-7 km du lit. Un guerrier accompagné de membres de cheval et pièces de harnais a été inhumé dans la tombe centrale du kourgane à fossé.

Au sujet des sépultures précitées, voir l'article de A. A. Ivanov, V. P. Kopylov et S. A. Naoumenko, « Les ceintures dans les kourganes de l'époque khazare entre le Don et le Sal », in Archéologie du Don, n° 1, 2000. Il est à regretter que nombre de ces kourganes n'aient pas été décrits et que des dizaines, voire des centaines d'entre eux n'aient pas encore fait l'objet de fouilles. Aussi la présente liste inclut-elle peu de kourganes de ce type qui, pourtant, seraient d'un grand intérêt pour l'étude des Khazars.

56. Kourgane, près du bourg de Orlovka (district de Martynovski). Haut remblai (jusqu'à 4 m) où a été trouvé un lot compact de 15 mors, 7 étriers et autres accessoires de guerrier, en particulier une somptueuse ceinture, une amulette en or, une pièce de monnaie de la fin du VI^e siècle-début du VIII^e siècle, une cruche et un plat... Il s'agissait sans aucun doute du cénotaphe d'un noble guerrier. Le harnais permet de dater cette tombe rituelle de la fin du VIII^e siècle-début du IX^e siècle. Voir

V. M. Kossianenko, « Le site funéraire du bourg Bolchaïa Orlovka, monument de la première période de la culture dite de Saltov-Mayaki », in *Problèmes chronologiques des monuments archéologiques de la zone des steppes du Nord-Caucase*, Rostov-sur-le-Don, 1983.

57. Le site découvert près du hameau de Novosadkovski comporte plusieurs cénotaphes aménagés comme d'ordinaires kourganes à fossé, où l'on mettait des têtes de chevaux, des moutons et les os d'autres animaux sacrifiés. Il convient de souligner que, dans les kourganes de ce type, le fossé était le lieu même du sacrifice. La plupart de ces kourganes sont détruits étant donné que les champs sont activement labourés. Seul l'un d'eux a conservé un étrier, une boucle de sous-ventrière et un anneau de fer qui ont échappé aux pillages. Cf. M. V. Vlaskine, L. S. Ilioukov, « Les kourganes à fossé du haut Moyen Âge dans la région entre le Sal et le Manytch », in *Archéologie soviétique*, n° 1, 1990.

58. Le site Kirovski V se trouve à 4 km à l'est de celui de Novosadkovski. Les kourganes y sont également pillés et détruits, seules quelques trouvailles attestent que des guerriers y étaient enterrés avec leur cheval et la panoplie habituelle de pièces de harnais (mors à aiguilles, boucles de sous-ventrière). Même source.

59. Le premier kourgane à fossé fut découvert en 1971 près du ravin Sokolovski, dans les environs de la ville de Novotcherkessk. En dépit de fouilles exemplaires, les matériaux n'ont pratiquement pas été publiés jusqu'à ce jour. Quant à la tombe, elle avait été malheureusement pillée, mais une carcasse complète avec mors et étrier est restée dans la fosse d'entrée. En outre, il restait dans le fossé des traces du repas funèbre (crâne et jambes de cheval). Voir L. S. Klein, « Une catacombe de l'époque scythe et un kourgane de type Saltov sur le Don inférieur », *Découvertes archéologiques*, Moscou, 1971.

60. Ce kourgane faisait partie d'une grosse nécropole de l'âge de bronze et de l'époque sarmate, dans les environs de Vessioly, chef-lieu de district sur la rive droite du Manytch. Kourgane à fossé carré, avec une tombe centrale (quasi détruite) où furent inhumés un guerrier et son cheval. Les pièces de harnais ne se sont pas conservées, on n'a retrouvé que de petits morceaux de fer rouillés et difformes (peut-être des étriers). Cf. *Monuments archéologiques du Don inférieur*, II, Moscou, 1974, p. 45-46.

À l'heure actuelle, une vingtaine de kourganes du même type ont été découverts dans la région du Don inférieur, la plupart d'entre eux ayant été pillés. Seules de courtes notices à leur propos ont été publiées dans la revue annuelle

Découvertes archéologiques, qui paraît à Moscou. Je ne saurais, quant à moi, être plus précise à leur sujet, du moins j'ignore s'il se trouvait ici des sépultures de chevaux partielles ou complètes.

Voyons à présent les tombes de ce type qui se trouvent sur le cours moyen et supérieur du Don, ainsi que sur ses affluents.

61. Le site de Novo-Aksaï, sur la rive droite de la rivière Aksaï, affluent du Don, dans la région de Volgograd, comportait 29 kourganes, dont 4 remontant au haut Moyen Âge. Le fossé du kourgane n° 13 était carré, la tombe centrale de forme ordinaire ayant été pillée. On n'y a découvert que des os humains et une carcasse de cheval complète. Voir E. V. Krouglov, « Les tombes khazares sur la rivière Aksaï », in *Antiquités des steppes entre la Volga et le Don*, 2, Volgograd, 1992.

62. Le kourgane n° 17 se distingue du précédent par l'absence de fossé, la tombe est cependant de même forme et également pillée ; il n'y restait que des morceaux d'os humains et de cheval mélangés : crâne et jambes. Un étrier typique de l'époque y a également été trouvé un peu à l'écart.

63. Même chose pour le kourgane n° 25, sans fossé mais avec une tombe à double fond. Des restes de cheval ont été trouvés dans la fosse d'entrée : le crâne sur le côté ouest, les jambes avant au centre, les jambes arrière à l'est ; entre les dents, des débris de mors en fer, des restes d'étrier à côté des jambes de devant.

64. Le kourgane n° 28 a été pillé et détruit. Mélange d'os humains et de cheval, de mouton, de porc et d'agneau.

65. « Nécropole occidentale » près du hameau de Novo-Aksaï. Le kourgane n° 2 est sans fossé, la tombe a été complètement détruite. C'est seulement dans la partie ouest de la tombe centrale que l'on a retrouvé quelques ossements d'homme et de cheval, ainsi qu'un morceau d'étrier dans le remblai.

66. Kourgane n° 4 analogue et lui aussi pillé. Mélange d'ossements humains et de cheval. Étrier typique. Les rites d'inhumation, les étriers et d'autres petits ornements et ustensiles domestiques (cruches, pots) permettent de dater de la première moitié du IX^e siècle les kourganes mentionnés aux numéros 61-66.

67. Site de Dorofeïevo sur l'Aksaï, à l'est de celui de Novo-Aksaï. Le kourgane était couvert de pierres jusqu'en haut, avec une tombe centrale profonde et à double fond. Y était inhumée une femme, avec des boucles d'oreilles, des bagues, etc. À côté du squelette de la femme en piètre état, les membres d'un cheval en ordre anatomique et la tête orientée vers

l'ouest. Un mors serré entre les dents. Ces ossements étaient eux aussi en mauvais état. Également retrouvée dans cette tombe une pièce de monnaie byzantine datée de 613-643. La tombe est vraisemblablement antérieure aux précédentes, peut-être de la seconde moitié du VII^e siècle, ce qui expliquerait le mors atypique, lequel témoigne d'un travail grossier, négligé, avec des extrémités sans doute en bois.

68. Le site Tchikovski, à 4 km à l'est du précédent, se trouve sur la rive droite de l'Aksaï. On y a découvert 47 tertres, dont un seul (n° 27) date du haut Moyen Âge. La tombe est « secondaire », c'est-à-dire placée sous un remblai plus ancien. Dans la fosse d'entrée, des ossements de cheval avec un mors à anneaux entre les dents. À côté de la tête, une boucle de fer également ronde. Des morceaux d'étrier au milieu de la fosse d'entrée. Cette tombe se rattache manifestement à une époque tardive : le rite traditionnel a été enfreint, les anneaux du mors sont mobiles, la base de l'étrier est plutôt large (4 cm), toutes choses qui permettent de dater la tombe du X^e siècle. Tous les sites mentionnés aux numéros 61-68 ont été décrits par E. V. Krouglov (voir l'article cité au n° 61).

Passons aux kourganes de l'époque khazare situés sur l'Ilovlia, affluent droit du Don.

69. Le kourgane n° 7 fait partie du groupe IV près du village de Petrounino, sur la rive droite de l'Ilovla, lequel se rapporte à la première période de l'âge de fer. Kourgane sans fossé mais avec une tombe centrale typique, à double fond. La fosse d'entrée est très étroite, avec un fond inégal, à degrés, où il aurait été impossible de placer une dépouille de cheval, fût-elle partielle. Le guerrier y a donc été inhumé sans son cheval, mais avec des pièces du harnais : mors et étrier. Ceux-ci se sont mal conservés, fortement rouillés, mais les extrémités du mors à aiguilles permettent de le ranger parmi le type le plus répandu chez les Khazars. À côté de la tête du défunt, une selle dont il n'était resté qu'un morceau en bois.

70. À 6 km de Petrounino IV, le groupe de kourganes Baranovka I, près du village de ce nom et sur la rive droite de la rivière. Parmi les tombes de l'âge de bronze et de la première période de l'âge de fer, deux kourganes datant du haut Moyen Âge. L'un d'eux, le n° 27, avec un fossé circulaire et une tombe centrale entièrement détruite et pillée. Le petit nombre d'os humains et de cheval, mélangés, montre qu'il s'agissait bien d'un guerrier inhumé avec sa monture. D'après les menus objets retrouvés, la tombe date du IX^e siècle.

71. Le kourgane n° 13 du site Baranovka 1 était couvert d'une couche de cendres, braises, etc., particulièrement fournies sur la tombe. Pas de fossé sous le tertre. Tombe ordinaire, assez profonde, à double fond, avec un défunt sans armes, seulement une grande provision d'aliments (os de mouton et pot modelé). Au fond de la tombe d'entrée, à peine à 0,1 m plus haut que le défunt, des membres de cheval : le crâne dans la partie ouest de la tombe, les jambes de devant et de derrière placées côte à côte dans la partie orientale. Entre les dents, un mors à branches en S, un étrier à côté des jambes. Les sites mentionnés (n° 69-71) ont été décrits par E. V. Krouglov, « Les inhumations khazares du bassin de l'Ilovla », in *Archéologie de Russie*, 4, 1992.

72. Au lieu-dit Krivaya Louka, le kourgane n° 5, du groupe XXVII, présente un fossé carré qui entourait une surface faite de planches en bois pour les pratiques rituelles et une tombe ordinaire à double fond. Y était inhumé un riche guerrier avec ses armes ; au fond de la fosse d'entrée, les membres d'un cheval : le crâne tourné vers le sud, les os des jambes arrière à l'extrémité nord, entre eux (au milieu) les os dispersés des jambes de devant, les restes d'une selle en bois et un étrier fortement rouillé. Entre les dents du cheval, un mors également rouillé, aux branches en S. Des plaques en or provenant du harnachement de la tête.

73. Toujours sur le site de Krivaya Louka, un kourgane du groupe IX est également à fossé mais celui-ci était circulaire (kourgane n° 12). La tombe profonde a été entièrement pillée et détruite, mais il y reste quelques ossements humains, et au fond de la fosse d'entrée, des os de cheval, avec de nombreux restes de sacrifices d'animaux : moutons, vaches, chevaux (5 sacrums). Pour la description des n° 72, 73, voir G. A. Fedorov-Davydov, « Les tombes de l'époque khazare au lieu-dit Krivaya Louka sur le cours inférieur de la Volga », in *Problèmes d'archéologie des steppes de l'Eurasie. Recueil soviéto-hongrois*, Kémérov, 1984.

Outre Krivaya Louka, sur le cours inférieur de la Volga (jusqu'à Saratov), ont été découverts plusieurs sites d'inhumation qui datent de différentes périodes de l'époque khazare. La plupart des tombes sont insérées dans des tertres plus anciens, quelques petits kourganes sont sans fossé mais avec de profondes tombes centrales caractéristiques.

74. C'est par exemple le cas de la tombe n° 5, groupe de kourganes 9, près du village Borodayevka sur la rive gauche de la Volga, dans les environs de Saratov. L'homme inhumé était sans armes mais avec une selle bien conservée à ses pieds, une selle en bois et le cuir intact par

endroits. Mentionnons aussi un étrier, un mors et une boucle massive en os. Le responsable des fouilles date cette tombe du VII^e siècle au plus tard. Au fond de la tombe, sur le côté sud, un crâne et des os de jambes de cheval entassés.

75. Près de la ville d'Engels (en face de Saratov), sur la rive même de la Volga, une tombe insérée dans un tertre plus ancien renfermait des restes humains, avec, dans la fosse d'entrée, un crâne et des os de jambe de cheval dispersés n'importe comment. Pas de vestiges de harnais.

76. Au kourgane I du groupe découvert près du hameau d'Avilovski, la tombe centrale profonde était séparée par des pierres de la fosse d'entrée. Le guerrier avait été inhumé avec ses armes : arc et flèches dans leur carquois. Au fond de la fosse d'entrée, un tas bien ordonné d'os de jambes de cheval et un crâne. Les numéros 74-76 ont été décrits par E. K. Maximov, « Les tombes tardives des Sarmates et des Alains datant des VI-VIII^e siècles sur le cours inférieur de la Volga », in *Travaux du Musée de régionalisme de Saratov, liv. I, Recueil d'archéologie*, Saratov, 1956.

Il est à noter que les tombes de ce type, dans les steppes de la Volga, se trouvent fréquemment insérées dans des tertres de l'âge de bronze et de l'époque scythie. Il me semble cependant prématuré d'y voir, même par hypothèse, une relation avec les ethnies khazare ou bulgare.

*Le célèbre site de Jigoulevskaya Louka (ou Samarskaya Louka), sur la Volga, comporte plusieurs groupes de kourganes qui datent incontestablement de la première période khazare, c'est-à-dire de la fin du VI^e et du VII^e siècles, mais ces tertres n'ont sans doute rien à voir avec les Khazars eux-mêmes. Les archéologues ayant exploré ces tombes les attribuent aux Bulgares qui, manifestement, seraient arrivés là depuis la « Grande Bulgarie », c'est-à-dire des bords de la mer d'Azov, après avoir été écrasés par les Khazars vers le milieu et la seconde moitié du VII^e siècle. Cf. G. I. Matveïev, *Les Tombes des anciens Bulgares sur le site Samarskaya Louka, Samara, 1997* ; R. S. Bagaoutdinov, A. V. Bogatchev, S. E. Zoubov, *Les Ancêtres des Bulgares sur le cours moyen de la Volga, Samara, 1988*.*

Il n'en reste pas moins que les tombes de ce type sont inexistantes dans la région de la mer d'Azov, au moins jusqu'à présent. Rien non plus de semblable plus au sud, dans les steppes de la Volga et au-delà, d'où pourraient être venu tel ou tel peuple sans doute d'origine turcique. Aussi ne peut-on parler aujourd'hui que de nomades des steppes qui seraient arrivés jusqu'à Samarskaïa Louka. Les rites funéraires des hommes des steppes offrent tant de traits communs évidents, durant tout le Moyen Âge, qu'il est extrêmement difficile

de faire des corrélations et de dire avec précision à quelle ethnie ou même à quelle époque se rapportent les tombes en question.

En dehors de Samarskaya Louka, on a découvert, à une centaine de kilomètres plus au nord, sur la rive de la Volga, un site d'inhumation (près du village du Chilovka, région de Samara) dont deux kourganes peuvent être typologiquement liés aux nécropoles des Khazars.

77. Kourgane avec fossé et tombe centrale pillée, entièrement détruite. À en juger par ce qu'il en reste, il s'agissait d'une inhumation en catacombe, avec les os mélangés d'une carcasse de cheval, des ossements humains et des morceaux d'armes, ainsi que de menus objets d'ornement en or et en pierres semi-précieuses qui témoignent de la richesse du défunt. La trouvaille la plus intéressante était des appliques de selle en os, ornées de dessins remarquables figurant des guerriers, des fauves et des dragons en lutte.

78. Un autre kourgane de ce groupe est proche des tertres précédents, sans fossé mais avec une tombe centrale profonde, à double fond. Par chance, celle-ci n'avait pas été pillée : le guerrier s'y trouvait avec une panoplie d'armes complète et, au fond de la fosse d'entrée, un cheval si bien conservé qu'il restait même deux os de la queue. En revanche, aucune trace de harnais.

Il convient de préciser que toute la rive gauche du cours moyen du Don est longtemps restée peu explorée, aussi n'a-t-on pratiquement pas découvert de sépultures de l'époque khazare sur les deux grands affluents du Don, le Khoper et la Medveditsa.

79. L'une des rares exceptions pourrait être le site découvert par hasard près du village de Vorobievo (région de Voronej). La tombe a été pillée et détruite, on ignore s'il s'agissait de catacombes ou de fosses, mais c'était sans aucun doute celle d'un guerrier puisqu'il y avait là un mors, un étrier et les plaques ornant habituellement la ceinture des guerriers et qui permettent de dater la tombe du milieu du x^e siècle au plus tôt.

80. Cette sépulture, comme la précédente, fut découverte fortuitement par des ouvriers près du village d'Artsibacheva, région de Riazan, en 1903. Un riche guerrier y était inhumé avec son cheval, une ceinture aux plaques en or, un sabre, de menus objets d'habillement et d'ornement. Parmi les ossements de cheval, un mors à anneaux. Datation : VII^e siècle. Cf. A. L. Mongaït, « Notes archéologiques », in *Brèves informations de l'Institut d'histoire de la culture matérielle*, liv. XLI, 1951.

Nous avons inclus dans cette liste les sites et les sépultures qui, avec plus ou moins de certitude, peuvent être rattachés aux Khazars, aux Bulgares et aux Alains faisant partie du khaganat khazar. Les sites crématoires sont également du nombre, étant donné qu'ils sont concentrés sur la frontière occidentale de la Khazarie au IX^e siècle. Or on a vu que la majorité des sépultures se trouvant sur le territoire du khaganat sont datées précisément de cette époque. Les sites plus anciens témoignent manifestement de l'expansion des Khazars vers l'ouest, mais ceux-ci furent incapables de se maintenir sur le Don et plus à l'ouest ; seule la Crimée demeura khazare jusqu'au X^e siècle, même s'il arrivait aux Khazars d'abandonner pour quelque temps les positions conquises. L'expansion des Khazars dans les contreforts ouest du Caucase et dans le Kouban peut être attestée, quoique de façon fragmentaire, par quelques sépultures découvertes dans les steppes de la rive droite du Kouban.

81. Tombe n° 1 insérée dans le kourgane 8 du groupe 1, près du village de Staronijnesteblievskaya (région de Krasnodar). Dans cette fosse peu profonde était vraisemblablement inhumé un guerrier avec sa ceinture mais sans armes. À sa droite, un crâne et les os des jambes de cheval en ordre anatomique.

82. Tombe n° 5 insérée dans le kourgane 4, près de Krouskoï (région de Krasnodar). Même tombe peu profonde, guerrier inhumé avec son épée et une riche ceinture, des ossements de cheval en ordre anatomique. La sépulture a été fortement endommagée par le bulldozer, mais il n'est pas exclu que les os de cheval aient été déposés en travers du défunt, en quelque sorte sur ses genoux, le crâne de la bête placé sur son flanc.

83. Tombe n° 2 du kourgane 29, près de Tchapayevski, région de Krasnodar. Fosse peu profonde aux contours imprécis. Le guerrier y était inhumé avec son épée ; à son côté, des os de jambes et un crâne de cheval. Près des jambes arrière, un mors de type indéterminé.

84. Tombe n° 10 du kourgane 4, près du village Kalininskoï, région de Krasnodar. Le défunt était un guerrier avec sa ceinture. À gauche de lui, légèrement en surplomb, une carcasse de cheval très endommagée. La ceinture était richement ornée. Près du cheval, un morceau d'étrier.

85. Tombe n° 3 du kourgane 30, près du village précédent. Guerrier inhumé avec sa ceinture, un arc et des flèches. À gauche de lui, une carcasse de cheval anatomiquement « préparée ».

Toutes les sépultures précédemment mentionnées sont indéniablement attribuables aux Bulgares et peuvent être datées de la seconde moitié du

vii^e siècle. (Cf. A. G. Atavine, « Les tombes du vii^e, début du viii^e siècle à l'est de la mer d'Azov », in *La Culture des steppes eurasiennes dans la seconde moitié du I^{er} millénaire de notre ère*, Samara, 1996). Étant donné que, selon certaines sources écrites, les Khazars avaient déjà conquis à cette époque les territoires du Kouban et de la Crimée, il est permis de supposer que les guerriers pourvus de riches ceintures faisaient partie des régiments khazars et avaient participé aux guerres de conquête.

Toutefois, ni ces sépultures ni d'autres déjà découvertes le long de la mer Noire et au Kouban ne permettent d'affirmer, en dépit de certaines ressemblances avec les goûts et traditions funéraires des Khazars, la présence constante de ces derniers sur ledit territoire.

Je m'estime, par ailleurs, inapte à établir une carte des monuments liés aux chevaux et à la cavalerie dans le Nord-Caucase, car il s'agit là de cultures et civilisations, d'ethnies et de peuples différents, en dépit de certaines ressemblances partielles. Je ne dispose ni de données concrètes, ni de connaissances suffisantes pour assumer cette tâche.

Je rappellerai seulement que le noyau du khaganat khazar avait commencé à se former au début du vii^e siècle sur le territoire de l'actuel Daghestan, c'est-à-dire dans les vallées et contreforts proches de la mer Caspienne. Là-bas (près du village de Tchi-Yourt, district de Makhatchkala), se trouve une grande agglomération des vii^e-ix^e siècles, entourée de plusieurs nécropoles, pour l'essentiel des catacombes des Alains et quelques sépultures à fosses manifestement bulgares. Et deux cimetières à kourganes dans la vallée au nord-est de ce site, où d'importantes catacombes avaient été aménagées sous les tertres. Malheureusement, tous les kourganes explorés par les archéologues ont été pillés dès les temps anciens, peut-être même par les guerriers arabes qui avaient percé les défenses des Khazars et pris la ville au début du vii^e siècle. Des guerriers riches et nobles étaient inhumés dans ces kourganes, comme en témoigne même ce qui est resté là après les pilleurs.

Les fosses d'entrée renfermaient des ossements de chevaux, il y avait même deux sépultures entièrement chevalines. On a trouvé là des boucles de sous-ventrière, des vestiges de selles et même quelques admirables fragments d'ornements de selle où étaient gravées dans l'os des scènes de chasse, ainsi qu'une partie de cavalier au galop, coiffé de sept tresses. Cela rappelle les ornements de selle découverts dans un kourgane près du village de Chilovo, sur la Volga, où l'inhumation avait été également effectuée dans une sépulture-catacombe. Voir à ce sujet M. G. Magomédoïev, *La Genèse du khaganat khazar*, Moscou, 1983.

Plusieurs sites d'inhumation bulgares ont été découverts sur les rives de la Volga, sur le territoire des anciens Bulgares de la Volga et de l'actuel Tatarstan. Ces sépultures sont contemporaines de l'apogée du khaganat khazar, c'est-à-dire depuis la fin du viii^e siècle jusqu'au tout début du x^e siècle. Les Khazars adoptèrent par la suite l'islam, mais jusque-là leurs tombes étaient analogues à celles des Bulgares habitant les steppes khazares, sauf que les inhumations de guerriers avec armes et harnais de cheval (mors et étrier) étaient plus fréquentes chez les Khazars que chez les Bulgares.

Il faut aussi mentionner la Mordovie, sur le sol de laquelle on trouve un grand nombre de sépultures de guerriers, mais parce que je ne suis pas spécialiste de ces peuples et de leur culture, je n'ai pas jugé possible de les inclure sur la présente carte.

Commentaire de la carte établi par Svetlana Alexandrova Pletneva

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Jean-Louis Gouraud est l'auteur de nombreux articles, romans, spectacles et anthologies sur les chevaux. Parmi ses ouvrages récents, on peut citer notamment : *Chevaux* (photographies de Yann Arthus-Bertrand, Paris, Le Chêne, 2004), *Chevaux d'Orient* (Paris, Gallimard, 2002), *Russie. Des chevaux, des hommes et des saints* (Paris, Belin, 2001).

Marek Halter est peintre et romancier. Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer *Lilah* (Paris, Robert Laffont, 2004), *Sarah* (Paris, Robert Laffont, 2004) et *Le Vent des Khazars* (Paris, Robert Laffont, 2001).

Jacques Piatigorsky est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, MBA Columbia University (New York), et banquier international.

Svetlana Alexandrova Pletneva est archéologue, élève du fondateur de l'archéologie russe Mikhaël Artamonov. Elle est l'auteure d'un *Essai sur l'Archéologie khazare* (Mosti Kulturi, Moscou, 2000).

Jacques Sapir est économiste, directeur d'études (économie) à l'ÉHESS et spécialiste de l'Europe de l'Est et de la Russie. Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer : *Les Trous noirs de la science économique* (Paris, Le Seuil, 2003) et *Le Krach russe* (Paris, La Découverte, 1998).

Alexei Terechtchenko est doctorant de la faculté d'histoire (histoire médiévale) de l'université de Moscou et de Paris-IV Sorbonne.

Prologue. Sur les traces des Khazars.....	5
Marek Halter	
Introduction. Les Khazars, peuple des steppes : rêves et réalités.....	
Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir	
1. Que sait-on des Khazars ou état des lieux d'un peuple oublié.....	
Alexei Terechtchenko	
2. L'étrange relation de Staline et des Khazars.....	
Alexei Terechtchenko	
3. Arthur Koestler et les Khazars : l'histoire d'une obsession.....	96
Jacques Piatigorsky	
4. Quelques propos cavaliers sur les Khazars.....	117
Jean-Louis Gouraud	
Chronologie comparative des civilisations du VI ^e au X ^e siècle.....	143
Glossaire des peuples.....	149
Cartes.....	160
Biographie des auteurs.....	166

TABLE DES MATIÈRES

Prologue. Sur les traces des Khazars.....	5
<i>Marek Halter</i>	
Introduction. Les Khazars, peuple des steppes : rêves et réalités	14
<i>Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir</i>	
1. Que sait-on des Khazars ou état des lieux historique d'un peuple oublié.....	35
<i>Alexei Terechtchenko</i>	
2. L'étrange relation de Staline et des Khazars	79
<i>Alexei Terechtchenko</i>	
3. Arthur Koestler et les Khazars : l'histoire d'une obsession	96
<i>Jacques Piatigorsky</i>	
4. Quelques propos cavaliers sur les Khazars	117
<i>Jean-Louis Gouraud</i>	
Chronologie comparative des civilisations du VI ^e au X ^e siècle	143
Glossaire des peuples	149
Cartes.....	160
Biographie des auteurs.....	186

Jacques Sapir est économiste, journaliste et écrivain (nommé à l'Académie de l'économie de l'Europe de l'Est et de la Russie). Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer : Les Juifs noirs de la science économique (Paris, Le Seuil, 2003) et Le Kaïch nass (Paris, La Découverte, 1998).

Alexei Terechtchenko est docteur de la faculté d'histoire (histoire médiévale) de l'université de Moscou et de Paris-IV Sorbonne.

Jean-Louis Gouraud est l'auteur de nombreux articles, études et anthologies sur les chevaux. Parmi ses ouvrages, on peut citer : Chevaux (photo-arthrus-arthrus-Bertrand, Paris, Le Chêne, 2004), Chevaux, Ga, Ga, Ga, Ga, Ga, Gaillard, 2002), Russie. Des chevaux, des hommes (Paris, Paris (Paris (Paris (Paris, Boin, 2001).

Svetlana Alexandrova Plekhova est archéologue, élève du fondateur de l'archéologie russe Mikhaïl Ananov. Elle est l'auteur d'un Essai sur l'archéologie khazare (Moskva, Moskva, 2000).

Jacques Piatigorsky est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, mais Columbia University (New York), et banquier international.

Marek Halter est journaliste et écrivain. Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer : Israël (Paris, Robert Laffont, 2004), Israël (Paris, Robert Laffont, 2004) et Le Vot des Khazars (Paris, Robert Laffont, 2001).

Jacques Piatigorsky est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, mais Columbia University (New York), et banquier international.

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction. Les khazars, peuple des steppes : rêves et réalités 14
 Jacques Piatigorsky et Jacques Sapin

2. Que sait-on des khazars ou état des lieux historiques d'un peuple oublié 33
 Alain Terzibaschko

3. L'étrange relation de Staline et des khazars 39
 Alain Terzibaschko

4. Arthur Koestler et les khazars : l'histoire d'une obsession 96
 Jacques Piatigorsky

5. Quelques propos cavaliers sur les khazars 117
 Jean-Louis Guennat

Chronologie comparative des civilisations du VI^e au X^e siècle 143

Glossaire des peuples 149

Cartes 160

Biographie des auteurs 186

Éditions Autrement - collection « Mémoires »

Abonnements au 1^{er} septembre 2004 : la collection « Mémoires » est vendue à l'unité ou par abonnement (France : 132 € ; étranger : 161 €) de 8 numéros par an. L'abonnement peut être souscrit auprès de votre libraire ou directement à Autrement, Service abonnements, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Établir votre paiement (chèque bancaire ou postal, mandat-lettre) à l'ordre de nexso (ccp Paris 1-198-50-C). Le montant de l'abonnement doit être joint à la commande. Veuillez prévoir un délai d'un mois pour l'installation de votre abonnement, plus le délai d'acheminement normal. Pour tout changement d'adresse, veuillez nous prévenir avant le 15 du mois et nous joindre votre dernière étiquette d'envoi. Un nouvel abonnement débute avec le numéro du mois en cours. Vente en librairie exclusivement. Diffusion : Éditions du Seuil.

Achévé d'imprimer en février 2005 chez Corlet, Imp. S.A.,
 14110 Condé-sur-Noireau (France). N° 82641.
 Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005. ISBN : 2-7467-0633-4. ISSN : 1157-4488.
 Imprimé en France